BnF Gallica

Dialogues sur la peinture , Seconde édition, enrichie de notes.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Renou, Antoine (1731-1806). Auteur du texte. Dialogues sur la peinture , Seconde édition, enrichie de notes.. 1773-1774.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

RE
96

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

24506

DIALOGUE

MILORD LYTTELTON,

MONSEIGNEUR FABRETTI,

Prélat Romain,

& MONSIEUR REMI, Marchand de Tableaux.

MONSIEUR REMI.

PUiſque vous voulez connoître nos Artiſtes, je vais vous les préſenter tous.

MILORD. Seulement les Principaux.

M. REMI. Principaux & autres : dans la foule vous ferez vous-même votre choix, autrement je pourrois oublier celui qui vous plaira le plus.

Mgr. FABRETTI. Allons d'abord chez Mr. le premier Peintre.

M. REMI. Nous lui ferons à part une viſite ; car nous pourrions bien ne pas le rencontrer où j'ai l'honneur de vous conduire. D'ailleurs des viſites à chacun, ce ſeroit un peu long. Ne vaut-il pas mieux vous les montrer tous à la fois ?

M. FABRETTI. J'entends, il y a ſans doute quelque ſéance de votre Academie, une aſſemblée publique.

MILORD. Nous ſerions plus curieux de connoître

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I
(1775)
C.
V 2654
Ed. 20

leurs ouvrages que leurs figures, & quand ils nous seront connus comme grands hommes, alors on peut désirer de les voir.

M. REMI. Un moment, je vous prie, ce ne sont pas non plus des visages que je veux vous montrer ; une minute encore... pour le coup nous y sommes, & voici ce que nous appellons le Sallon.

MILORD. Le mystere est expliqué

M. REMI. Voilà, Messieurs, notre Académie, & nos Artistes que j'ai l'honneur de vous présenter ; la connoissance est ici plus aisée à faire ; sans l'ennui des visites & des complimens, vous connoîtrez tous les talens. Je vous écouterai, pour apprendre ce qu'il faut en penser, & j'y mettrai du mien, le nom des Auteurs & leurs adresses.

M. FABRETTI. On n'a pas à se plaindre de la stérilité de votre école ; si tout répond à sa fécondité, on peut commencer par louer.

MILORD. Ne vous pressez pas : mais ! voyons.

M. REMI. L'année a été favorable : nos plus habiles Artistes ont été employés pour l'École Militaire & Trianon. Cela a fourni du sacré & du profane.

M. FABRETTI. Commençons par le sérieux, nous finirons par l'agréable.

M. REMI. l'Histoire de St. Louis a été proposée à l'émulation de nos Peintres : mais voilà un grouppe auprès de ce tableau. Il s'y dit sûrement de bonnes choses, & je vous conseille d'approcher un moment.

» Vraiment oui, il y a du pas mal dans ce tableau, » & du R.... est bien parmi nos jeunes gens un de » ceux qui promet le plus, & dont je suis le plus content. » Il voit dans ses ouvrages vingt choses qui n'y sont pas :

» mais j'en vois bien deux qui y ſont : c'eſt l'agencement
» & des caracteres ; excepté ſon St. Louis qui ne vaut
» pas mieux que celui de nos confreres. Il y a quelque
» mouvement dans ſa compoſition ; mais il faudroit cette
» ſimplicité analogue à l'acte d'humilité qui s'opére. Voilà
» un amphithéâtre bâti pour faire piramide ; mais un
» grand Roi proſterné aux pieds des pauvres, à l'exemple
» de J. C. aux pieds de ſes Apôtres eut fait une ſcêne
» plus vraie & plus pathetique. Çà vient de ce qu'il voit
» mieux les caracteres qu'il ne ſent les expreſſions. Cette
» manie de lier ſes lumieres lui a fait tout entaſſer. On
» étouffe dans ce tableau, on étouffe : il n'y a pas le
» moindre air. C'eſt de la foule & il falloit des grouppes.
» (*a*) Pour la couleur, je ne vous en dis rien, ce garçon
» là ſe perd. Il ne veut pas m'en croire : je lui crie tous
» les jours qu'un coloris tout ſimplement mauvais vaudroit
» cent fois mieux que ſon pénible rafinement. Avec-çà,
» il ſe fait écraſer par tout. On n'a eu des yeux à Ver-
» ſailles que pour le petit Bri... Voyez à quel point
» cela va ! J'ai bien dit au Roi la différence. Mais comme
» Dura.... enterre toujours tout ce qu'il a de bon, il
» ne travaille que pour nous & il faut parler au public.
» Je ſuis de bonne foi, moi : il ne ſuffit pas d'être ha-
» bile homme pour les Artiſtes. »

MILORD. C'eſt très-bien jugé & préciſément tout ce qu'il faut en dire.

M. REMI. J'avois raiſon de vous faire approcher, & je connois mon homme.

M. FABRETTI, Quel eſt donc ce Monſieur qui s'explique ſi familierement ſur ſes confreres.

(*a*) La couleur de ce tableau a plus d'éclat que de verité, plus d'égalité que d'harmonie. Les effets en ſont plus amenés par les combinaiſons, que par les vuës de la nature. Le fond du tableau eſt indécis, & le pinceau eſt tout à la fois dur & péſant.

M. REMI. C'eſt Monſieur Do... il ne ménage perſonne. C'eſt le commerce des grands & la ſociété du Roi qui lui donne ce ton ; & dans toutes ſes converſations il y a toujours quelque choſe que le Roi & lui ſe ſont dite.

MILORD. Voyons s'il exécute auſſi bien qu'il juge. Il y a sûrement ici quelque morçeau de ſa façon.

M. REMI. Même le plus volumineux. Il devoit d'abord donner une bataille de St. Louis : mais le ſujet changea & a reſté fort tard, on craignoit, avec raiſon, qu'il ne fut pas prêt, & pour le remplacer Monſieur l'Epi.... s'étoit adroitement fait charger d'une copie d'après Jouvenet : mais Do... a fait preuve de facilité. Il n'a preſque pas mis de tems. . . . .

MILORD. Le tems, Monſieur, ne fait rien à l'affaire.

M. FABRETTI. C'eſt un mérite de plus ſi le tableau eſt bon ; s'il eſt mauvais ce n'eſt pas une excuſe.

M. REMI. Dans ce cas-ci ce ſera un mérite. Le voilà, c'eſt la communion de St. Louis.

MILORD. Dites plutôt celle de S. Jérôme : elle eſt faite ſur les mêmes maſſes. Il ne faut pas être de l'art pour s'en appercevoir. Le Roi eſt à genoux & à la même place : ſon fils & les figures acceſſoires rempliſſent les eſpaces de celles qui ſont derriere le St. Jérôme. Le Prêtre eſt littéralement le même. L'Acolite agenouillé ſur le devant, n'a de variété, qu'en ce que l'un tient un flambeau & l'autre un livre. La maſſe même du lion eſt occupée par la femme qui pleure.

M. REMI. Il n'eſt pas plus plagiaire que le Dominiquin lui-même ; car l'idée eſt d'Auguſtin Carache, & ſe voit aux Chartreux de Bologne.

MILORD. L'invention n'eſt donc rien dans la Pein-

ture ? c'eſt un mérite au Pouſſin d'avoir reſſuſcité le trait perdu de Timante dans ſa mort de Germanicus ; ce n'en eſt pas un de l'avoir imité dans cette femme qui pleure. Encore pardonne-t-on la répétition d'une épiſode ; mais celle d'une compoſition entiere n'eſt pas ſoutenable.

M. FABRETTI. D'ailleurs dans ce tableau ce n'eſt pas l'invention qui a immortaliſé le Dominiquin, c'eſt le ſublime de ſon exécution.

M. REMI. Je trouve alors que c'eſt un coup de génie de défier le Dominiquin ſur le même plan : puiſque le Pouſſin, ſans s'arrêter à l'invention, jugeoit ſa communion le premier chef-d'œuvre de Rome, il eut donné à celle-ci le même rang à Paris. Qu'en diroit-on, Monſeigneur, ſi elles étoient à côté l'une de l'autre ?

M. FABRETTI. Tout le monde courroit peut-être au François dans le premier moment.

MILORD. Ah! que dites-vous là ?

M. FABRETTI. Je dis tout le monde ; mais un moment : car il a tout ce qui peut ſéduire au premier coup d'œil. Quoique le Dominiquin ſoit au but des grandes parties, & que celui-ci ne ſoit qu'en chemin, on voit un certain goût, une adreſſe, un cliquetis qu'on ne trouve pas dans le notre & c'eſt ce qui ſaute aux yeux. Il faut ſentir pour l'un, il ne faut que voir pour l'autre. Il eſt ſur la voie des caracteres & des expreſſions ſans en avoir. Il a un goût de deſſein ſans correction. Ce jeune homme derriere eſt charmant. Cette femme voilée eſt placée à merveille, on la ſuppoſe plus belle qu'il ne l'eût ſûrement faite. Le moindre bout de draperie eſt ajuſté avec grace. Enfin ſur rien, il n'eſt aucun de nos grands maîtres, mais il en a un ſentiment ; & puis, cet ajuſtement, cette dextérité, ce tour de main qui leur manque ſouvent.

M. REMI. On ſe les rappelle dans tous ſes ouvrages. (*b*) Et il connoît à merveille le Guide, le Dominiquin, le Guerchin & Rubens, &c. &c. &c.

M. FABRETTI. C'eſt qu'il peint de goût & de réminiſcence, & quoiqu'éloigné d'eux, il les indique cependant.

M. REMI. Je le regarderois comme le Cortonne françois.

MILORD. Doucement, Monſieur Remi, ne confondons point les métaux. Le plafond Barberin eſt peut-être la plus belle machine d'Italie. Pietro pour la compoſition eſt un homme : ſes idées ſont à lui. Mais votre Do . . . n'eſt qu'un vague imitateur. Il eſt vrai, quoique j'aye toujours regardé l'Italien comme incomparable pour l'ajuſtement, celui-ci en approche on ne peut pas plus.

M. FABRETTI. J'ajouterai, Milord, quoique le Cortonne ait plus de caractere, celui-ci a encore l'air d'avoir plus d'expreſſion & de grand.

MILORD. C'eſt aſſurément n'avoir pas le préjugé national, & M. Do . . . n'a pas à ſe plaindre ; mais bien le public : & je trouve qu'il faudroit s'élever avec chaleur contre les Artiſtes de cette eſpece qui ſont la perte des Écoles. Avec l'air d'avoir toutes les parties, ils n'en ont

(*b*) Il a toujours eu du foible pour le Dominiquin. Dans ſon morceau d'agrément le tribunal & le coin du ſoldat repouſſant le peuple, ſont pris de deux tableaux de ce grand maître. Il eſt vrai que le grouppe de virginie, & de ſon pere menaçant le Tribun eſt de lui. Mais c'eſt la partie honteuſe : dans ſon morceau de reception, le bon endroit eſt de Pietre dc Cortonne. Une Bacchanale expoſée ici il y a quelques années eſt toute de Rubens. Dans ſa Ste. Géneviéve il y a encore du Rubens, auquel il a ajouté du Dominiquin & du Bourdon. Sa chapelle des Invalides eſt à tout le monde, parce qu'elle eſt grande, & qu'il s'aide toujours des grands maîtres en proportion de l'étendue de la beſogne.

aucunes. J'aime mieux des défauts palpables que des ombres de talents.

Boileau. *Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.*

L'apparence eſt dangéreuſe, ſi la raiſon n'eſt en deſſous. Vous voyez qu'avec de l'agencement, du goût & de la main, on balance des chefs-d'œuvres. Si de loin c'eſt mieux que le Dominiquin, de près ce n'eſt pas même ſon éléve. Rien n'eſt ſenti, rien n'eſt rendu. Les têtes des Princes ont plus de charge que de caractere, & le Saint & le Prêtre plus de grimace que d'expreſſion.

M. REMI. Ce qui fait le plus illuſion, ce ſont ces tons brillans qu'il prit heureuſement dans ſon voyage de Flandres. Il y laiſſa ſa couleur griſe, & à ſon retour il parut un Rubens.

M. FABRETTI. Pour la couleur! il n'eſt pas ſeulement dans la voie. Je peux être ſuſpect, car l'exagération ne me paroît pas le ton de la nature.

MILORD. Ce n'eſt pas par ceci qu'il faut juger de Rubens. Pour lui reſſembler il faut être plus léger & moins faux, avoir plus de ſolidité dans les maſſes d'ombre & de clair, & plus d'exactitude dans la perſpective aërienne.

M. FABRETTI. Pour terminer; la nature a beaucoup fait pour lui, il eſt fâcheux qu'il n'ait rien fait pour elle.

MILORD. A parler franchement, il falloit l'enfermer pluſieurs années avec des modéles & des boſſes pour toute compagnie; il fut ſorti de-là avec un acquit, qui joint à ce qu'il a, en auroit fait un homme. Maintenant paſſons à autre choſe.

M. REMI. Voilà, Monſieur, l'Ep....

M. FABRETTI. Ah, ah! c'eſt la copie dont vous nous avez parlé.

MILORD. C'eſt une mauvaiſe copie d'un plus mauvais original. Ce ne peut être d'après Jouvenet; ou bien il l'a rudement traveſti.

M. REMI. Non, Meſſieurs, c'eſt un original. M. l'Ep... a bien été chargé d'une copie, mais il a eu auſſi pour ſon compte un trait de cette hiſtoire.

M. FABRETTI. Monſieur l'Ep..., de l'hiſtoire, de l'hiſtoire!

Magna petis Phaëton, & quæ non viribus iſtis
Munera conveniunt, nec tam puerilibus annis.
Ovid. l. 11 metam.

mais ceux-ci ſont du moins des copies.

M. REMI. Mais pas du tout; des originaux s'il en fut jamais.

M. FABRETTI. Je crois bien qu'ils ſeront toute leur vie originaux ſans copie, & perſonne aſſurément ne ſera tenté d'en faire faire.

M. REMI. En voici pluſieurs autres dont vous ne parlez pas.

M. FABRETTI. Et dont il ne faut parler.

MILORD. Il faut du moins inſiſter ſur ce déteſtable qui nous a manqué le plus ſublime ſujet. Un Roi ſous un chêne exerçant la fonction primitive & capitale de la Royauté, délivrant un opprimé, & réprimant un oppreſſeur: quelle ſcêne & quelle action! le téméraire qui ſans talents entreprend de les rendre, & l'aveugle qui les lui confie, m'irritent également; n'importe à qui on donne (c) une proceſſion, un mariage, une rencontre d'indiffé-

(c) Ce ſont les ſujets de pluſieurs des tableaux de l'École militaire.

rents, une lettre à recevoir ; mais l'acte le plus touchant de juſtice & de ſenſibilité, une leçon donnée aux Rois : morbleu çà mérite punition.

M. REMI. On s'eſt effectivement un peu trompé. Mais c'eſt une bonne leçon pour la premiere fois. Je ſuis fâché que tous ces tableaux de l'École Militaire ne ſoient pas ici ; il en manque encore un.

MILORD. Je n'en vois que trop : que n'en manque-t-il davantage.

M. REMI. C'eſt celui de Monſieur Res.

MILORD. J'ai vu de ſes ouvrages, & il n'y a rien à regretter.

M. REMI. Mais c'eſt le fils, Milord, du fameux Monſieur Res.

MILORD. Quelle liaiſon y a-t-il là-dedans ? Parceque le pere eſt Peintre, il faut que le fils le ſoit. Je croyois que ce louable uſage étoit ici borné aux emplois & aux charges ; n'importe qui les remplit ; mais pour les arts, le génie ſeul devroit donner la vocation. André del-Sarto étoit fils d'un tailleur, le Dominiquin d'un cordonnier, & le caravage d'un maçon. Que ne quitte-t-on le pinceau pour l'alêne & la truelle, & au lieu d'être mauvais peintre, on ſeroit peut-être excellent maçon ou cordonnier.

M. REMI. Je vous ſupplie au moins, Meſſieurs, au nom du public, de diſtinguer M. Brenet.

M. FABRETTI. En effet, ce ton gris vigoureux étoit d'une exécution difficile ; il y a de l'intelligence dans les effets, dans la perſpective ; la couleur des étoffes eſt d'un choix judicieux ; les maſſes ſont ſolides, bien établies, & le faire eſt réſolu.

MILORD. Voilà ce qui l'a fait diſtinguer ; & point à ce que j'imagine l'eſprit dans les penſées, ni la nobleſſe des expreſſions.

M. REMI. Eſt-ce là le revers de la médaille ? Il me ſemble qu'on ne l'a point vu de ce mauvais côté.

MILORD. Sûrement on a du voir que cette compoſition eſt triviale, qu'il n'y a ni magnificence, ni majeſté dans cette ſcêne, les caracteres communs quelquefois bas, l'attitude du Roy eſt équivoque & gauche, les draperies meſquines & chiffonnées, & ſi l'on l'a tant vanté, c'eſt un peu la faute de ſes voiſins.

M. FABRETTI. Mais je ne vois rien dans tout cela de M. le Premier Peintre. M. Remi avoit raiſon en nous menaçant de ne pas le rencontrer. Il me ſemble cependant que ce concours pour l'École Militaire étoit bien le cas de ſe mettre à la tête de ſes confreres, & de conſtater ſon titre par la ſupériorité de ſon pinceau.

M. REMI. Eh, Meſſieurs, eſt-ce qu'il en a le tems? Quand il ne faudroit pas toute la ſemaine donner des audiences, elle ne ſeroit pas deja trop longue pour ſe préparer à aller à ce lever. En vérité le public eſt injuſte. Peut-on ſonner les cloches & faire la proceſſion ?

M. FABRETTI. Quel eſt donc ce lever ſi appliquant ?

M. REMI. C'eſt le lever du Roy : le Dimanche aller à Verſailles comme tout le monde.

MILORD. La Fontaine. *Se croire un perſonnage eſt fort commun en France.*

La premiere affaire d'un Peintre eſt de faire des tableaux. M. Vanloo peignoit fort bien le Dimanche, ſans que le Roy s'en ſoit apperçu, & ſon lever ne s'en faiſoit pas moins qu'à l'ordinaire.

M. REMI. Vous devez les rencontrer.

MILORD. Eh non, on ne l'apperçoit pas. Je ne l'ai rencontré qu'à St. Roch & au Palais Royal, & je n'ai pas été tenté de ſuivre la connoiſſance.

M. REMI. J'en ſuis étonné, car ſes ouvrages ſemblent réunir toutes les parties. Deſſein, coloris, caracteres, expreſſions, tout y eſt également.....

MILORD. Abſent. C'eſt le juger à merveille, & vous êtes de mon avis. Rien ne domine dans ſes tableaux, parce que tout y manque également. L'impuiſſance d'être éminent dans toutes les parties, fait que le genie ſe porte vers une principale. On rend les paſſions, on deſſine, ou on colorie, & ſi on eſt médiocre dans un point, on domine dans un autre; mais, chez M. P..... vous n'avez rien, rien à citer. Car je ne compte pas un peu de large dans l'exécution, un peu de pitoreſque dans quelqu'unes de ſes compoſitions, rien au total n'eſt capital, ni marqué. Doy.. dont nous parlions tout-à-l'heure eſt remarquable par le bon goût, la grace, & dans ce qu'il n'a pas encore, fait-il ſentir le bon genre. Son tort eſt de s'arrêter dans la route, mais P.... eſt hors du chemin à battre la campagne.

M. FABRETTI. Je n'ai vu de lui qu'un St. François à St. Sulpice, qui cependant m'a paru fort bien.

MILORD. Il y a des choſes où le ſubalterne peut plus aiſement ſe rapprocher du grand homme. Un Saint à genoux, de profil, dans une attitude froide, une robe à large plis, quelques livres déchirés, un bout de payſage: c'eſt une ſcêne tranquille où le grand homme peut quelquefois s'endormir en la traitant; & M. P. dans ſes momens d'enthouſiaſme & de fougue, ne peut tout au plus imiter Homere que dans ſon ſomeil. Car ce ſujet étoit ſuſceptible de grandeur & de ſentiment; & un St. François en mèditation du Guide ou du Carrache, eſt bien un autre Capucin.

M. REMI. Si ſes tableaux vous paroiſſent foibles, en revanche ſes principes ſont bien excellens, & ſans parler des Bo.... Jou... Res.... & autres grands hommes ſortis de ſon école, il y en a deux ſur tout, entre

qui il a comme diviſé l'empire de la peinture; du Ra... & l'aimable Tar....

MILORD. Pour du Ra... on ſçait il y a longtems qu'on peut devenir quelque choſe malgré ſes maitres; mais pour l'aimable Tar... il eſt effectivement éléve de Monſieur Pi...,

M. FABRETTI. Meſſieurs il me vient une réflexion ſur cette vie de St. Louis de différentes mains. C'eſt comme un poëme épique de différens auteurs. L'œil une fois monté à un ton de couleurs, ſeroit bienaiſe de ne pas le perdre, & pour cette harmonie il ne faudroit qu'un pinceau.

MILORD. S'il n'y avoit ici que cette diſſonance on n'auroit pas à ſe plaindre. Feriez-vous quelque cas de l'harmonie que MM. l'Ep... Ha... Beau... auroient pû y répandre? D'ailleurs à l'École Militaire, ces tableaux ne ſont pas rapprochés comme dans une galerie qu'on embraſſe d'un coup d'œil.

M. REMI. Cette diverſité occupant plus d'artiſtes, leur fournit auſſi une occaſion de ſe faire connoître.

MILORD. En voilà bon nombre qui ſont actuellement bien connus.

M. FABRETTI. Une obſervation à vous faire encore, c'eſt ſur la diſpoſition des tableaux dans vos égliſes; ils coupent l'architecture qui doit être toujours dégagée: çà m'a fort choqué à Notre-Dame. En Italie les ſtatues ſont dans des niches, & les tableaux contre les murs, cette méthode vaut mieux. Et entre deux défauts je préférerois encore notre égliſe de Sainte Bibianne, où la Peinture tient dans la Friſe la place de la Sculpture.

M. REMI. Cet inconvenient n'exiſte point à l'École Militaire. L'Architecture n'en ſouffre pas Les tableaux

ſont tout naturellemnt ſur le mur entre les colomnes. Ils feront à merveille, lorſqu'après le ſallon ils y ſeront tous portés.

MILORD. Comment, eſt-ce qu'ils feront tous le voyage?

M. REMI. Aſſurément.

M. FABRETTI. Ce ſallon n'eſt donc que de forme? Je croyois que c'étoit un tribunal où le public décidoit définitivement du ſort . . . .

M. REMI. Il décide de la gloire; à la bonne heure. Mais pour la toile elle eſt aulnée & coupée, il faut la prendre. D'ailleurs vous nous jugez bien rigoureuſement. Oubliez vos chef-d'œuvres d'Italie qui vous rendent ſi difficile. Tous ces tableaux ont plus ou moins de partiſans. On a ſes patrons & ſes amis qu'on va prier de venir ici.

M. FABRETTI. Et les amis arrivés vantent l'artiſte, touchent la main, embraſſent. Vous deſſinez comme Raphaël, excepté que vous coloriez mieux, ou bien vous coloriez comme le Titien, mais j'aime mieux votre deſſein. Le plus maltraité eſt toujours sûr d'être un Guide ou un Albane.

MILORD. Nous voyons çà d'ici. On prône on s'extaſie. Chacun a ſon grouppe & ſon parti. Mais il y a toujours quelqu'un qui par derriere rit des groſſes & menues bêtiſes qui pleuvent de toutes parts.

M. FABRETTI. Les patrons & les amis ne pouſſeront pas la courtoiſie au-delà du ſallon. Ils n'iront pas cabaler à l'École Militaire; & ces pauvres tableaux y ſeront abandonnés ſans connoiſſances, ſans ſociété, ſans d'autre ſoutien qu'eux mêmes.

MILORD. C'eſt alors que s'approchera un corps d'indifférents, d'étrangers, de voyageurs qui appercevront

peut-être Do . . . parce que c'eſt de la fuſée, de l'artifice; mais à moins qu'ils ne ſoient fort exercés à voir des tableaux, ils auront bien de la peine à en déterrer deux ou trois autres. (*d*)

M. FABRETTI. En voilà bien aſſez ſur Saint Louis. Quel eſt cet autre Saint de grande taille?

M. REMI. C'eſt un St. Pierre de M. Ro...

M. FABRETTI. Cette figure principale eſt du mouvement le plus vrai & le plus noble. Il y a de l'expreſſion & du ſentiment. Ces effets annoncent une bonne obſervation de la nature.

MILORD. Le malade eſt d'une bonne couleur: le caractere en eſt grand & les détails bien peints.

M. REMI. Ne trouvez vous pas les tons de couleur trop égaux, & en général le coloris trop forcé?

MILORD. Non, c'eſt ce qu'il y a de mieux, & dont ce ſallon eſt loin comme d'ici à Veniſe.

M. REMI. Je ſuis bien aiſe, Milord, de vous voir louer quelque choſe ſans reſtriction.

MILORD. Je ne ſuis pas ſi difficile que vous croyez, Mr. Remi, & pourvu que je trouve quelque choſe de capital, je fais grace au reſte. Ce tableau en eſt la preuve.

M. REMI. Il a donc auſſi ſes défauts?

MILORD. Oh! très-aſſurement. Cette compoſition eſt à la glace. C'eſt une leçon méthodique de Profeſſeur. On y voit une marche collégiale, une pyramide, des contraſtes affectés; & il n'y regne pas cette aiſance, ce

(*d*) Quoique l'exécution de tous ne ſoit pas la même, la compoſition a l'air d'être ſortie du même cerveau: excepté M. Do... ou plûtôt Auguſtin Carrache. Car l'aimable Tar. & l'impétueux l'Ep. ne ſont gueres pis que les autres.

naturel d'un Artiſte, plus occupé de la ſcéne qu'il doit rendre que des ſyſtêmes académiques.

M. REMI. Puiſque vous vous contentez de quelque choſe de capital, on peut hardiment vous montrer ces deux pendants de M. la G....

MILORD. C'eſt effectivement un peu hardi.

M. FABRETTI. Il a quitté ſon ton gris foible.

MILORD. Il pouvoit le garder, tout cela eſt fort égal.

M. REMI. Meſſieurs, vous vous trompez, ce n'eſt pas celui de St. Louis. C'eſt ici M. la G.... le jeune. Eſt-ce que vous n'auriez pas même un mot à en dire?

M. FABRETTI. Un mot, à la bonne heure, pour vous faire plaiſir. Ce grouppe d'anges rebelles eſt aſſez bien compoſé. En ſa faveur on peut faire grace au St. Michel.

MILORD. Encore n'eſt-il pas de lui; & je vous le ferai voir quand vous voudrez dans une eſtampe d'Ant. Rivalz. M. la G... eſt dans l'âge où l'on crée, & ce n'eſt que dans la vieilleſſe qu'on peut chercher des reſſourſes dans le genie des morts.

M. FABRETTI. Je m'intéreſſe fort à ces deux pauvres diables précipités par ce prétendu St. Michel à jambes engorgées....

MILOR. Sans nobleſſe & ſans divinité. Où eſt cet ange de Raphaël qui ſemble mouvoir l'enfer & les cieux par le ſeul air que ſa lance agite!

M. FABRETTI. Il eſt tems d'interrompre, & il commence à ne faire plus clair.

M. REMI. On a beſoin de jour pour jouir de toutes les beautés de ces tableaux.

MILORD. Au plus grand ſoleil, il eſt encore très-difficile de les appercevoir.

M. FABRETTI. Notre courſe à la campagne nous ſépare pour quelques jours ; mais nous vous ajournons, Monſieur Remi, à la ſemaine prochaine.

DIALOGUE II.

MONSIEUR REMI.

MESSIEURS, nous avons vu la derniere fois la Bible & le Sacré, voulez-vous maintenant paſſer au prophane ? Voilà un tableau deſtiné pour Trianon.

M. FABRETTI. Il mérite que l'on s'arrête. J'y trouve une préciſion de formes, une certitude de trait, qui décéle bien l'étude de l'antique & de la nature. Vous qui aimez notre Italie, Milord, il doit vous la rappeller.

MILORD. Il ſeroit à déſirer qu'il la rappellât également pour la chaleur de la compoſition, & la grandeur des caractéres. Mais il regne un froid dans cette maniere qui n'y laiſſe voir ni expreſſion ni mouvement.

M. FABRETTI. Je conviens qu'avec moins de mérite, on pourroit faire des tableaux plus piquans. Mais convenez auſſi que puiſque les grandes parties de la peinture ont chacune le droit de rendre un homme célebre, la connoiſſance des formes, l'aſſurance de trait ſont ici pouſſés à un point qui doit diſtinguer cet article. M. Remi quel eſt ſon nom ?

M. REMI. C'eſt Monſieur Vi... valant beaucoup ; mais né pour valoir mieux : car les défauts que vous lui reprochez ſont acquis.

M.

M. FABRETTI. Non, ils viennent tout naturellement d'une imagination froide. C'eſt un homme raiſonnable qui fait la ſtatue de Promethée, mais qui ne l'anime pas.

M. REMI. Autrefois il l'eut animé, & en revenant de Rome, il avoit un pinceau ferme & réſolu; la maniere chaude des Linfranc. Mais ce Comte de Caylus le gâta, il ne voyoit que ſon antique par tout, & il en a fait ce que vous voyez. Nos Académiciens le regrettent comme un homme perdu.

M. FABRETTI. Je ne lui connois cependant d'autre mérite que ſes torts vis-à-vis d'eux.

MILORD. Ce que vous dites de mon ancien ami, le Comte de Caylus m'eſt une nouvelle preuve de ſon goût. On ne pouvoit mieux déviner le talent d'un Artiſte né froid, mais avec de bons yeux pour les formes. Le fracas, le mouvement, une maniere chaude n'alloient point au calme de ſon ame. Il n'a jamais d'enthouſiaſme ni de fiévre. En le tournant à la correction des formes, à la pureté du trait, qui demande une ame attentive & tranquile, le Comte de Caylus a tiré de ſon génie tout le parti poſſible.

M. REMI. Je ſuis bien étonné de tout le bien que vous en dites, n'ayant pas apperçu ſon tableau de l'École Militaire.

MILORD. Je l'ai fait à deſſein, quand on ne verra dans un de ſes ouvrages que l'envie de l'avoir galoppé promptement, & point le talent qu'il eſt en état d'y mettre. Quand il ſe confondra avec la populaee, c'eſt un très-grand égard que de faire ſemblant de ne pas l'appercevoir. (e)

(e) Le caractère de la Reine devoit être noble, quoique mere fort jeune, elle ne devoit pas non plus avoir l'air de la ſœur de ſon

M. REMI. Je ne ſçai pas pourquoi les autres tableaux de Trianon ne ſont pas ici ; je ſerois bien aiſe de vous les voir comparer.

M. FABRETTI. Nous les avons vu ſur les lieux.

M. REMI. Puiſque vous les connoiſſez, ne trouvez-vous pas qu'il manque à celui ci ce qu'il y a de trop dans Doy . . . ſa pêche eſt de l'eau bouillante ; ſes néréides ſont enflammées.

MILORD. L'idée en eſt jolie ; mais c'eſt toujours cette exécution de la communion, & j'aimerois mieux l'eſquiſſe que le tableau.

M. REMI. Comment trouvez-vous la moiſſon de Monſieur la H . . ?

M. FABRETTI. On n'y voit ni la blonde Cerès, ni les feux du midi.

M. REMI. M. Pi . . . (*f*) s'étoit chargé du quatrieme; mais ſes innombrables affaires l'ont obligé de le céder à Monſieur Ka . . .

MILORD. C'eſt très-honnête à lui d'avoir des affaires, & le public doit lui en ſçavoir gré.

M. REMI. Il a pourtant trouvé l'art de ſe faire regretter, & ſon ſuppléant voulant rendre la vendange, a fils. Le gouvernail que St. Louis lui préſente, reſſemble à un écran : un Sceptre eut été moins énigmatique, & les allégories doivent être claires. Il y a des Spectateurs dans les tribunes : c'eſt une reſſource quand il y a foule, mais inutile quand la ſcêne eſt dégarnie. Tout y eſt au plus ſimple. Une viſite familiere du matin, & le Légat, & la Reine & ſon fils rappellent à merveille Mre. Bobinet qui mene M. le Comte chez Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

(*f*) M. Remi ſe trompe, & M. Pierre avoit tout concilié. Il a fait le tableau, & ce n'eſt que par avis de parens & d'amis qu'il a cru devoir ſe dérober aux regards du public..

mis en ſcêne Bacchus & Ariadne ; mais ſes Dieux ont été renvoyés honteuſement. Ce n'eſt pas que le rouge ne foiſonnât par tout, & qu'il n'eut bien prodigué la lie de vin. (g)

M. FABRETTI. C'eſt qu'on y a trouvé ni le rubis du Bourgogne, ni la mouſſe du Champagne.

M. REMI. Je ne peux deviner la cauſe de cette chute, & M. P.. lui avoit bien recommandé cette liberté de pinceau, cette hardieſſe, cette franchiſe incomparable : & en vérité il faut être juſte, il y en avoit beaucoup.

M. FABRETTI. Qu'entendez-vous, je vous prie, par cette liberté, cette hardieſſe ?

M. REMI. C'eſt .... plutôt que de définir, il eſt plus court de vous montrer des modéles. L'inimitable Br. ſeroit bien notre affaire. Malheureuſement je ne vois rien de lui ici. Mais je ne penſe pas que nous avons le gracieux Jou. & l'aimable Tar..

M. FABRETTI. Eſt-ce bien-là au juſte ce que vous entendez par franchiſe, hardieſſe ?

M. REMI. Vraiment oui. Voilà les délices de notre

(g) M. Hal... devroit s'interdire déſormais les vendanges & même tous les ſujets agréables : on ne peut pas tout avoir ; & il eſt clair que ſon vrai genre, c'eſt les proceſſions. Il a fait dans celle-ci une application bien fine de l'hiſtoire. On ſçait que St. Louis eſt le fondateur des Quinze-vingts ; il a donc habilement imaginé d'en habiller un en Évêque pour conduire la marche. Le Roy même pour honorer ſon établiſſement procéde les yeux fermés. Les gens difficiles y voient un petit défaut contre le coſtume, les bâtons manquent ; & il ne doit y avoir d'aveugle ſans bâton. L'allégorie alors eut été parfaite ; mais cette petite négligence eſt infiniment reparée par le précieux de l'exécution. Il y a une tourelle ſur le château, dont la fléche eſt rendue avec tant de chaleur, que ce morçeau tout ſeul vaut le payſage & toutes les figures.

Académie. Je ne les vante pas pour le deſſein. Ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne l'ont jamais étudié, que le caractere, l'expreſſion ne ſont pas leurs parties. Mais, comme je vous l'ai oui dire, l'art eſt long il ſuffit d'exceller dans un point. En revanche voyez auſſi quelle fermeté de touche, quelle fougue de pinceau, ces *laiſſés*, ces *lâchés*. Comme c'eſt peint graſſement, ciel quel ragoût!

M. FABRETTI. Il faut des yeux faits à ces beautés-là, & j'avoue que je n'ai pas encore aſſez de pratique.

M. REMI. Vous avez vu à Luſſienne encore le *nec plus ultrà*, pour *le beurté*, *le roullé*, *le bien fouetté*, *le tartouillis*. Le voilà, le voilà le vèritable *Tartouillis*.

M. FABRETTI. *Le roullé*, *le bien fouetté*, *le Tartouillis*, ſont-ce des injures, Monſieur Remi, ou des éloges?

M. REMI. Comment, vous vous moquez, je crois, c'eſt du divin Fragr. dont je vous parle, le peinceau le plus capital ſelon les chefs de notre peinture. Pour celui-là rien ne lui manque. Il va paroître ſous peu une diſſertation de l'ami Foliot, dans laquelle il déduit fort au long que le divin Fragr. eſt un Michel-Ange & un Titien, les deux à lui tout ſeul.

M. FABRETTI. M. Fragr. n'en déplaiſe au diſſertateur, les amis de Michel-Ange & de Titien ne ſeront jamais les vôtres. J'imagine que la diſſertation eſ-ſuiera une réponſe.

MILORD. Il y a plus de trente ans que Rouſſeau l'a faite.

Griffon, rimailleur ſubalterne,
Vante Siphon le barbouilleur,
Et Siphon, Peintre de taverne,
Prône Griphon le rimailleur;
Or en cela certain railleur,
Trouve qu'ils ſont tous deux fort ſages;

Car ſans Griphon & ſes ouvrages,
Qui jamais eut vanté Siphon,
Et ſans Siphon & ſes ſuffrages,
Qui jamais eut prôné Griphon.

M. REMI. Il s'eſt fait cependant une réputation chez les financiers, & pour un Peintre elle en vaut bien un autre. Pour l'un, c'eſt un Raphaël, & pour l'autre un Guerchin. Tous leurs cabinets ſont ornés de ſes œuvres.

MILORD. De pareils châlans ne m'étonnent pas, & Midas le bon Midas peut bien en faire ſon premier Peintre.

M. FABRETTI. Dites-moi un peu, Monſieur Remi, dans quelle partie du monde on voit des chairs comme ces virtuoſes-là en font?

M. REMI. On ne vous les donne pas non plus comme des choſes qu'on voit partout. C'eſt un coloris tout neuf.

M. FABRETTI. Qu'eſt-ce donc qu'un coloris tout neuf, y a-t-il des formes neuves, des proportions nouvelles? La couleur eſt auſſi préciſe dans la nature que la forme; & vous, Monſieur Remi, comment pouvez-vous admirer & acheter de pareilles beſognes?

M. REMI. Oh, Monſeigneur, admirer à la bonne heure, mais acheter c'eſt autre choſe. Et ſi vous voulez bien vous le rappeller, vous n'avez vu chez moi aucuns de ces meſſieurs. Comme je ne commerce qu'avec les étrangers, ils ſont difficiles, ils veulent de l'Italien ou bien du vieux François; ils aiment les ſubſtances en peinture.

MILORD. J'eſpére en effet que les iſles britanniques leur ſeront toujours inacceſſibles. De pareils tableaux ne ſeront pas faits pour les voyages.

M. FABRETTI. Vous aimez que les Peintres ayent été visiter les tombeaux des Raphaëls & des Titiens.

M. REMI. Mais tous ces messieurs ont été à Rome.

M. FABRETTI. Je leur promêts bien malgré cela que leurs ouvrages n'iront jamais. Le Capitole ne sauroit en être décoré. Je suis même étonné de les voir ici ; & vous, M. Remi, car j'y reviens encore, vous m'étonnez bien plus : ayant chez vous de si belles choses, & nous raisonnant si bien l'autre jour sur leur vrai mérite ; vos principes ont changé promptement, & je ne puis m'expliquer votre admiration.

M. REMI. C'est cependant fort aisé. Chez moi je suis en pays libre, je peux m'ouvrir selon mes petites idées. Ici observez que je suis dans notre École ; il faut donc vous parler selon les principes qui y régnent. Le déguisement seroit mal-honnête, & il me semble plus loyal de vous apprendre que tout ce barbouillage est un nouveau système. Pour ma foi, elle est plus pure que jamais : je suis toujours les vieilles opinions, & ne crois pas un mot des nouvelles. Mais notre Académie. . . . .

M. FABRETTI. Votre Académie, vous la faites parler.

M. REMI. Si je la faisois parler, y auroit-il seulement ombre de ces gens-là. Vous vous trompez vous même, Monseigneur, en jugeant la nouvelle école par la mienne Les Peintres anciens & les modernes font des métiers tous différents.

M. FABRETTI. Est-ce qu'il n'y a pas la même marche qu'autrefois, est-ce qu'il faut aujourd'hui moins de qualité dans un jeune Artiste que n'en demande Dufrenoy ? Pour sçavoir ce que doit être un Peintre, on n'a qu'à lire la vie de nos grands hommes : ils étudioient les proportions dans l'antique, l'anatomie sur les cadavres, la

vie & le mouvement de la nature. Les mathématiques, la mithologie, l'hiſtoire, les antiquités ; tout étoit ramené à l'art par des études longues & laborieuſes. Léonard de Vinée, le Dominiquin étudioient les hommes & les paſſions dans les rues & les places publiques. Raphaël fouilloit les ruines de Rome, & envoyoit conſulter celles de la Gréce. Quelles recherches le Pouſſin ne fit-il pas ſur le coſtume. (*b*)

M. REMI. Il faudroit des années, ſi l'on vous en croyoit. Les méthodes ſont plus perfectionnées, & notre Académie aime les peintres faciles.

M. FABRETTI. C'eſt-à-dire qu'il eſt plus facile d'être Peintre qu'autrefois.

M. REMI. Aſſurément, on ſe contente d'un peu de tout.

MILORD. Je les croyois encore plus accommodans.

M. REMI. On ne veut pas qu'il y ait beaucoup de quelque choſe ; mais plutôt qu'il n'y manque de rien. Le deſſein y eſt par approximation, la couleur abſolument idéale, & ſi on a ſurtout une certaine dextérité à manier une broſſe, une grande agilité à rouler un pinceau, on eſt auſſitôt Peintre que Docteur à Bourges.

(*b*) L'aimable Tar... vient de laiſſer le Pouſſin bien derriere lui : à force de fouiller, il a trouvé que les coeffures du tems de St. Louis étoient abſolument comme les nôtres, & tout le monde dans ſon tableau eſt coëffé à la grecque. On a imprimé dans le catalogue que cette femme à genoux & à cheveux noirs flottants, étoit la Reine Blanche : mais la vraie anecdote, le but hiſtorique eſt de prouver que les figurantes dans les Ballets de furie à l'Opera étoient de ce tems-là comme du nôtre. Le Cardinal qui rit à ſes côtés & paroît lui conter fleurette, eſt aujourd'hui, dit-on en Italie, une faute contre le coſtume. Mais cette diſſonance eſt magnifiquement ſauvée par la pourpre dont il a revêtu cette Éminence, quoiqu'elle n'ait été en uſage que bien des années après.

M. FABRETTI. Je connois qu'avec cette méthode on eſt tout d'un coup ce qu'on ſera toute ſa vie. La maniere longue & pénible d'étudier & d'apprendre tous les jours, eſt bien moins ſéduiſante que l'art de tout ſçavoir en quelques mois.

M. REMI. Qu'appellez-vous quelques mois ? Le bénéfice de cette méthode eſt bien plus conſidérable que vous ne l'imaginez ; en trois heures.

MILORD. Vous vous étiez, Monſieur, trompé bien lourdement.

M. REMI. En 1755, on imprima à Paris chez les libraires aſſociés un livre intitulé, l'art de devenir Peintre en trois heures, & d'exécuter au pinceau les ouvrages des grands maîtres ſans avoir appris le deſſein. Cette recette eut, comme vous l'imaginez un ſuccès prodigieux, & cette ſeule année valut à notre Académie plus de ſujets que tout le ſiécle n'en avoit fourni : les Frago. les Caſa. les Ha les Tar. & une foule d'autres.

MILORD. Ce livre a été pour eux, ce que votre Richelet eſt pour vos poëtes.

M. FABRETTI. Quel eſt l'heureux mortel qui inventa ce ſecret ?

M. REMI. C'eſt le fertile monſieur Pi. . .

M. FABRETTI. Quoique ce ſoit un coup de génie, il eſt reſté à mi-chemin : j'en ſuis fâché pour lui ; Son ſyſtême eſt écouté, & il falloit y joindre la précieuſe méthode des rouleaux. (*i*)

(*i*) Les rouleaux étoient de petites bandes de papier, que les anciens peintres faiſoient ſortir de la bouche de leurs figures, & ſur leſquelles ils écrivoient le ſentiment qu'elles devoient éprouver. C'étoit la méthode des plus habiles, car les médiocres, pour être plus clairs, écrivoient comme le peintre de Don-quichotte, *Ceci eſt un coq.*

M. REMI. On ne peut tout faire en un jour, cela viendra.

M. FABRETTI. Depuis le tems, çà devroit être venu & le public en ſouffre en attendant. Par exemple, quel eſt ce ſujet-là ?

M. REMI. C'eſt Saint Louis mourant de la peſte, & à côté une Princeſſe qui s'évanouit par le pathétique Bea....

M. FABRETTI. Il vous plaît de déviner cela, car le tableau n'en dit pas un mot. (*k*) Il lui étoit auſſi facile de rendre la choſe claire comme le jour, en faiſant ſortir de la bouche du Roi & de la Princeſſe deux petits rouleaux, dont l'un eut dit : *Je meurs de la peſte*, & l'autre *je m'évannoüis*. De même que M. l'E. par un ſimple rouleau, portant, *je juge & je me fâche*, eut tiré tout le monde d'embarras.

M. REMI. Ces rouleaux n'ont été en uſage que chez les anciens Peintres, ils furent bannis comme vous ſçavez, quand Raphaël parut, & Monſieur Pi.. ne voudroit peut-être pas les reſſuſciter.

MILORD. Comment, eſt-ce qu'il voudroit parler le langage de Raphaël ſans l'avoir jamais appris ? Il ne ſauroit y avoir entr'eux une langue commune ; allons, qu'il laiſſe-là Raphaël, & nous donne des rouleaux.

(*k*) Il eſt vrai qu'on eſt furieuſement perplexe en voyant ce tableau. Le rouleau eſt indiſpenſable pour le Roy, mais pour la Reine, n'en déplaiſe au Prélat romain, je ne le trouve néceſſaire que pour conſtater la qualité : parce que réellement la tournure des deux femmes les feroit prendre pour deux marmottes, qu'on a fait monter pour rejouir le malade ; car pour l'évanouiſſement, quoique au premier coup d'œil on ne ſçache pas ſi c'eſt une attitude d'aiſance, un air penché ; cependant en regardant de près, on voit à merveille qu'il y a dans l'une de l'indiſpoſition, parce que l'autre a l'air de lui tirailler les cheveux & de la cogner ſur le dos, ce qui, comme on ſcait, eſt la méthode de ſecourir les évanouis.

M. FABRETTI. Il faut abſolument qu'ils nous complette ſon ſyſtême dans une nouvelle édition ; j'irai le lui dire.

M. REMI. Je ne ſçais trop s'il avoue publiquement cet ouvrage, car dans le tems il n'en convenoit qu'avec ſes amis, par modeſtie, & ne vouloit pas en recevoir les complimens. Mais perſonne ne doute qu'il n'en ſoit le véritable auteur, parce qu'il eſt le plus chaud à prôner dans l'Académie les ſectateurs du maniement de la broſſe & du roulis du pinceau. Témoin le gracieux Jol. qu'il a fait recevoir en dernier lieu, ſans ſcrutin & par acclamation, & réellement eſt un des plus hardis frotteurs que nous ayons.

M. FABRETTI. C'eſt une plaiſanterie que vous nous faites-là.

M. REMI. Cela peut en avoir l'air, mais ce n'en eſt pas une, je vous jure.

M. FABRETTI. En ce cas,

Deſpreaux. *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.* Mais la Police ſi vantée à Paris auroit dû árrêter ....

M. REMI. Oh ! on leur laiſſe leur franc-barbouillé : il faut de la liberté.

MILORD. De la liberté ! elle s'eſt donc refugiée dans l'attelier des Peintres.

M. FABRETTI. Mais le public, comment s'accommode-t-il de tout cela ?

M. REMI. Vous ſçavez qu'il y a pluſieurs ſortes de public, celui que vous compoſez, ſiffle ; un autre eſt indifférent ; un troiſieme applaudit par mauvais goût, ou ſur parole : car les gens du métier ont toujours pour le moment quelque crédit. On croit que c'eſt à eux à parler, on eſt timide, & on les ſuit contre ſa propre opinion.

MILORD. C'eſt une obſervation bien juſte de l'Abbé Dubos : la profeſſion de l'art, dit-il, en impoſe, on écoute les artiſtes comme les Juges naturels, chacun retient même ce qu'il peut des termes de l'art pour paroître ſçavant, & monſieur Pi. viendroit, monſeigneur, aſſurer dans un cercle que l'Ep. Tar. & Jo. ſont d'excellens Peintre, qu'il n'en ſeroit pas plus cru que vous.

M. REMI. Il eſt en général naturel de penſer que les gens de l'art s'y connoiſſent mieux que les autres.

M. FABRETTI. C'eſt en quoi on ſe trompe. Quand même on les ſuppoſeroit de bonne foi, ſans paſſion & ſans jalouſie, ils ſont toujours prévenus ſur la partie qu'ils ont le plus, & la regardent comme la ſeule eſſentielle. Ce goût excluſif enfante les partis & les ſyſtêmes. Les Peintres Napolitains copians la nature ſans choix, avoient une fierté de touche, & une vérité de couleur qu'ils regardoient comme le ſeul mérite. Ils ne concevoient pas la réputation du Dominiquin, qui, par l'étude de l'antique, ſcrupuleux dans le choix des formes, & par une obſervation profonde, parvenu à peindre l'ame, préféroit une imitation préciſe de la belle nature, à la facilité du pinceau, & alors la liberté des Eſpagnolet (*l*) étoit mépriſable pour un Artiſte à choix & à expreſſions.

M. REMI. C'eſt donc au public ſeul à juger.

M. FABRETTI. A lui tout ſeul excluſivement. Sa ſenſibilité eſt plus grande, ſon goût moins uſé, & il ſent aulieu de diſcuter. Selon l'excellent homme que Milord vient de citer ; il faut ſçavoir l'Aſtronomie, & la Phyſique pour juger des livres qui en traitent ; mais il ne faut que ſentir pour juger les tableaux & les poëmes. L'ignorant

(*l*) Le Dominiquin éprouva à Naples une grande perſécution de la part des peintres napolitains ; & l'eſpagnolet, qui étoit le plus moderé, ſe contentoit de dire qu'il ne meritoit pas même le nom de peintre.

rend raiſon de ſon jugement, par cela ſeul que la tragédie ne l'a point fait pleurer, la comédie rire & qu'un tableau ne lui a rien fait ſentir. C'eſt aux ouvrages à ſe défendre eux-mêmes contre de pareils critiques.

M. REMI. Au moins faut-il dire le *pourquoi*, & le public peut-il differter comme un Artiſte?

M. FABRETTI. C'eſt cette impuiſſance qui fait ſa ſupériorité: l'un voit pourquoi une choſe manque, l'artre ſent qu'elle manque, & cela ſuffit. Le ſentiment eſt la régle invariable. C'eſt la ſervante de Moliere. Mais la ſcience, les diſſertations, l'analyſe, les grands mots de l'art, le public n'en veut rien entendre, & pourquoi, c'eſt qu'il n'a rien ſenti. Son jugement eſt donc plus ſain, parce qu'il n'a ni goût d'adoption, ni demi-connoiſſances.

MILORD. J'ajouterai, Monſeigneur, que ſa jouiſſance eſt plus entiere, parce qu'il jouit de toutes les parties, & que chaque Artiſte ne goûte que la ſcience.

M. REMI. Il faudroit donc mettre de côté les diſſertations de monſieur Foliot, & les jugemens de M. Pi.

M. FABRETTI. Ah! c'eſt un peu trop dire.... il eſt vrai cependant que Deſpreaux & Racine qui diſſertoient, & jugeoient à peu de choſe près auſſi sûrement, trouvoient quelquefois que le public avoit mieux jugé qu'eux.

M. REMI. Ce public ſi vanté ſe trouve auſſi très-ſouvent en défaut.

M. FABRETTI. Très-rarement. Il ne faut pas le prendre dans un moment de ſéduction, il faut lui donner du tems, l'illuſion n'eſt que paſſagere. Malgré les cabales des Vouet, le Pouſſin eſt votre Raphaël; malgré l'Hotel de Rambouillet & les épigrammes de Mde. Deshoulieres, Pradon n'eut qu'un triomphe éphémere, & c'eſt la Phedre de Racine qui préſerve la ſienne de l'oubli.

MILORD. On prend ſouvent une ſociété, une cabale, pour le public. Il a devers lui des traits honorables d'une généreuſe réſiſtance dans les momens les plus critiques. Lorſque la vénale Académie voulut favoriſer l'ambition de Richelieu juſques ſur le théâtre.

Envain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer. Boileau.

M. REMI. A propos de Tragédie, nous avons un exemple qui eſt bien le correctif de celui-là. On en donna une il y a quelques années, qui mit toute la France en convulſion; & on n'oſe pas plus aujourd'hui la remettre ſur le théâtre, que la Phedre de Pradon.

MILORD. Je vois ce que vous voulez dire. Mais ce moment de folie eſt honorable pour votre nation. Le public ſe trouva tout neuf pour un pareil ſpectacle. Il n'y eut pas même de public dans ce moment. Toute la France fut le théâtre, & tous les François ſe trouverent en ſcêne. Dans l'enthouſiaſme nationnal d'un ſujet domeſtique, il ne reſta pas un Juge, mais chacun redevenu enſuite froid ſpectateur, on ne vit plus que la piéce, & le mérite du ſujet fut bientôt diſtingué de celui de l'auteur.

M. FABRETTI. C'eſt un cas à part. Quand on donne au public un intérêt perſonel, il rentre pour le moment dans la claſſe d'un particulier à préjugés & à paſſion.

M. REMI. Le public vient de nous mener bien loin, mais pour ſortir du théâtre & revenir au ſallon avec lui, dites-moi je vous prie l'intérêt qu'il peut avoir à la réputation de ces Meſſieurs. Cependant on les vante dans

le monde, & je ne voudrois pas x répéter ce que vous avez dit ici ſi franchement ſur leur oompte.

M. FABRETTI. L'on n'y met aucun intérêt; & diſtinguez bien entre le public qui répéte & le public qui voit. C'eſt le dernier qui prononce au parterre & au ſallon, l'autre ne juge que ſur parole. On entend dire que les Bri. Frago. Caza. ont rempli quelques cabinets de leurs précieux ouvrages, on le répéte ſans en avoir rien vu. Quelques amateurs, des amis, des connoiſſances, ſont les ſeuls à les voir, à les vanter, de bonne foi ou pour faire leur cour au maître du logis, & jamais le public, qui n'eſt point admis dans le ſallon des Turcarets que ces meſſieurs décorent.

MILORD. Leurs tableaux ſont comme les lectures de ſociété qui enthouſiaſment tous les auditeurs. Ainſi la Pucelle de Chapelain fut pendant vingt ans une choſe ſublime. pour être à ſa juſte place, il faut paroître ſur la ſcêne. Que les auteurs ſe faſſent imprimer, que les Peintres peignent des coupoles à St. Roch, qu'ils ſe montrent au ſallon; & vous verrez alors ces meſſieurs, qui dans leurs cercles ſont toujours les premiers hommes du ſiécle, une fois en raze campagne, le public ſera prompt à leur ſiffier le contraire. (*m*)

M. REMI. Je commence à concevoir ponrquoi, pluſieurs s'obſtinent à ne rien expoſer ici. Frago.... eſt un des plus prudents, il ne s'eſt point hazardé au ſallon depuis ſon agrément. Je vois bien leurs raiſons; ils aiment

(*m*) L'aimable Tar... qui jouiſſoit ſi paiſiblement de ſa facile gloire dans le fond de quelque hôtel, ayant imprudemment riſqué au ſallon deux eſquiſſes de ſes plafonds, vient d'être publiquement juſticié. Dieu faſſe paix au pauvre trépaſſé.

(*n*) Ce tableau ſi peu édifiant eſt une éducation de la Ste. Vierge, qui eſt bien la plus inſigne croute, qui ſe ſoit torchée depuis la décadence des arts & de l'empire romain.

mieux reſter retranchés dans quelques cabinets que de s'avanturer dans la place publique.

M. FABRETTI. revenons ſérieuſement au ſallon. il nous reſte bien des choſes à voir dans le genre agréable.

M. REMI. On en a encore diminué le nombre, & préciſément ce qu'il y avoit de mieux: des le Pr. & des la Gr. charmans.

MILORD. Comment donc ?

M. REMI. On y a trouvé de l'indécence. Nos Meſſieurs ont une pudeur facile à allarmer.

MILORD. Je ne ſçaurois blâmer ce ſacrifice fait aux mœurs publiques.

M. REMI. Mais il n'y avoit pas grand'choſe, & on a vingt fois expoſé pis.

MILORD. vingt fois on a eu tort.

M. REMI. Les fichus & les mantelets ſont bons pour les couvents.

MILORD. Ce qui eſt bon là, devroit l'être par tout.

M. REMI. Avec tous ces ſcrupules le genre agréable va ſe perdre. Nos Peintres ne ſçauront qu'expoſer. La Sorbonne devroit bien leur indiquer, les parties qu'on peut en conſcience découvrir au public. Vous pourriez, monſeigneur nous envoyer de Rome un tarif l'à-deſſus.

M. FABRETTI. A Dieu ne plaiſe que je veuille autoriſer la licence; mais avec des bornes nous voyons du nud dans nos égliſes en Peinture & en Sculpture.

MILORD. Ce n'eſt pas la nudité, c'eſt l'indécence qu'on proſcrit.

M. REMI. Tout ſans reſtriction. Les graces de M.

de Vauloo, expoſées il y a quelques années, furent l'époque de cette ſévérité.

M. FABRETTI. Speuſippe plaça le tableau des graces dans ſon ècole, parce que les graces, diſoit-il, doivent préſider aux aſſemblées les plus ſérieuſes & aux études les plus ſublimes; & le maître de Platon invitoit l'auſtere Zénocrate à ſacrifier aux graces. Les anciens nous les ont repréſentés ſous la forme de jeunes filles pleines de pudeur, quoique ſans robe & ſans voile. *Gratiæ decentes.* L'indécence eſt dans l'air & dans l'attitude & point dans la forme.

M. REMI. Il nous faudroit une régle fixe.

M. FABRETTI. Je crois que la voici. Que l'action ſoit chaſte, & les nudités ſeront toujours innocentes. Par exemple dans le genre le plus prophane la Danaé du Corrége n'eſt pas plus voilée que la Léda & l'Yo. La premiere eſt décente, & les autres ne le ſont pas, parcequ'elles expriment des ſentimens.

M. REMI. Je conçois actuellement. Ainſi les graces de Monſieur Vanloo, celles de Rubens ſont très décentes, mais Venus & Mars couchés enſemble de M. Lah. ne le ſont pas, fuſſent-ils drappés juſqu'aux oreilles. En tout cas, Meſſieurs, conſolez-vous des abſens avec ce qui reſte. Voilà de quoi vous dédommager amplement, un ſérail de M. Van.

MILORD. Ce ſérail eſt aſſurément bien chrétien, & on ne peut pas mieux inſpirer le dégoût des plaiſirs & de la beauté, c'eſt un tableau à conſeiller aux jeunes gens. Si les divines Houris de Mahomet ne ſont pas autre choſe, ſon paradis ne doit pas faire tort au nôtre: après ce tableau-ci, on peut aller de plein pied à des ſujets de dévotion.

M. REMI. Je vais donc profiter de l'occaſion: en voici un à côté de Monſieur Mat. M.

MILORD. Ah! monſieur Remi, c'eſt par trop fort, & il faut auſſi avoir bien envie de s'édifier de tout. (o)

M. REMI. En voilà un autre qui ſera sûrement plus heureux. C'eſt un Chriſt de monſieur Ro.

M. FABRETTI. Ah! à propos de Chriſt, je ne manquerai pas cette occaſion de lâcher une bordée contre de pareils tableaux, car je ne ſçai où M. Ro. a pris qu'il falloit donner à un Chriſt la nature nerveuſe d'un ouvrier, ou d'un gladiateur.

MILORD. C'eſt une parodie de Michel-Ange, ou de Daniel de Volterre.

M. FABRETTI. Je voudrois bien qu'on laiſsât-là le décharné du Chriſt de Saint Pierre, ou le robuſte ignoble de ceux de la Minerve & de la Trinità de Monti. Il faudroit raiſonner ſon ſujet, & tous les Peintres y ont échoués, parce qu'ils ſe ſont mépris ſur ſa nature. Jeſus-Chriſt ne menoit qu'une vie active, ſans travail forcé ni exercice violent : pourquoi donc faire parade d'anatomie, & prononcer les muſcles à outrance. Ne vaudroit-il pas mieux chercher dans l'Apollon, ou l'Anti-noüs une nature grande & majeſtueuſe. Sans viſer aux graces & à l'élégance, on pourroit au moins en tirer la nobleſſe des formes. Lebrun a ſouvent ſenti cette idée, & le Guide l'a ſenti une fois, & ſi vous vous rappellez ſon Chriſt de St. Lorenzo in lucina, c'eſt le plus beau à mon avis que nous ayons en Italie.

(o) Ce ne ſont pas ces amateurs qui ſuivant la nature & le ſentiment ſont les meilleurs juges, mais bien ces raiſonneurs qui décident & alignent les rangs, parce qu'ils ſe ſont ſiflés par quelque brocanteur ; qu'ils vont même le matin chez des Artiſtes, & achetent des tableaux & des livres, parce qu'il eſt bon d'acheter de tout ce qui ſe vend. Si par hazard ils joignent à cette fonds un voyage d'Italie, dont ils rapportent quelque nom de tableau & d'opera & force bévues ſur la peinture & le melodrame, je ne néglige jamais alors l'occaſion de les faire diſcourir, car ils ſont particulierement curieux à entendre.

M. REMI. Ce ſujet eſt au-deſſus des Peintres, & on s'attend à des choſes plus qu'humaines.

M. FABRETTI. Auſſi voudrois-je que comme Alexandre ne permit qu'à Appelles & à Liſippe de le rendre, un Chriſt fut l'objet de l'émulation des plus grands Artiſtes. Le plus grand prix ſeroit deſtiné au vainqueur; cette importance & cet appareil ferait faire ce qu'on n'a pas encore vu.

M. REMI. Je vois que nos croix de miſſion, & nos peintures d'égliſes de village vous ont un peu ſcandaliſé. La recherche ſur cela eſt plus néceſſaire dans les villes que dans les campagnes où l'on eſt plus aiſé à édifier, & un payſan peut être auſſi touché à la vue d'un Res. ou d'un Bri. qu'à celle d'un Raphaël.

M. FABRETTI. Ne croyez pas cela; le ridicule peut n'être pas apperçu, mais le ſublime le ſeroit: c'eſt-là que la grandeur & la nobleſſe en impoſe le plus. Il faut d'ailleurs que l'accord entre l'eſprit & les ſens ſoit ici pour tout le monde; & je ne veux pas que la bonne femme ſe proſterne pieuſement devant une figure ridicule, pendant que le Marguiller & ſon Seigneur y trouve matiere à rire. Pourquoi rendre mépriſable ce que d'habiles Artiſtes feroient admirer, & donner la peine de ſe faire en eſprit une idée noble & majeſtueuſe de ce qui ſe préſente aux yeux ſous une forme groteſque. Dans vos plus grandes villes même, je vois des figures chinoiſes, & ſouvent indécentes. C'eſt pervertir les choſes les plus utiles. L'Hiſtoire & les Saints Peres ſont pleins de bons effets de ces leçons parlantes de la vertu; mais en voulant édifier, il faut éviter d'être ridicule, & je ſerois très-volontiers iconoclaſte dans beaucoup de vos égliſes.

MILORD. C'eſt parler à la fois en chrétien éclairé & en homme de goût. Nous avons chez nous dépouillé les temples, & nos fondateurs pour nous y amener com-

mencerent à vous rendre ridicules. C'eſt le gotique & les caricatures qu'il faut abattre, les belles choſes ſont utiles. L'érudition ſacrée eſt bien entre vos mains. Pour moi, je ne vous rappellerai que la prophane antiquité, qui regardoit avec raiſon les Artiſtes comme les plus utiles précepteurs du genre humain.

M. FABRETTI. Pour que les lieux publics fuſſent décorés d'une maniere digne d'eux, je voudrois qu'il fallut le ſceau de l'autorité.

MILORD. Il faudroit commencer par les purger ſans nulle miſéricorde. Ce ne ſont pas les hérétiques qu'on armeroit, mais les amateurs. Mettez-vous, Monſeigneur, à la tête de l'armée, Monſieur Remi & moi nous ſerons vos lieutenans.

M. FABRETTI. Je ſerai tout au plus l'apôtre de la croiſade, & vous en ſerez, Milord, le Capitaine. Après un ſi ſaint projet nous pouvons nous retirer; pour moi, l'heure d'un rendez-vous approche. Demain, à ce que j'eſpere, nous continuerons en commun nos obſervations.

MILORD. Viendrez-vous ce ſoir chez Miladi S***.

M. FABRETTI. Je ferai l'impoſſible, vu que nous trouverons-là à recruter pour notre expédition. On y a de la foi aux belles choſes. Mais en tout cas je vous charge de cette miſſion. Monſieur Remi vous ne nous manquerez pas demain à la même heure, à ce que j'eſpére.

M. REMI. Je ſerai, Monſeigneur, au rendez-vous le premier.

DIALOGUE III.

MONSIEUR REMI.

IL nous reſte à voir nos Peintres de genre, & je crois que vous en ſerez plus content que de notre hiſtoire.

MILORD. C'eſt tout ſimple, comme bien plus facile. Eſt-ce que vous avez un Ruſſe dans votre Académie?

M. REMI. Non, Milord, c'eſt notre fameux Monſieur le Pr. qui ayant voyagé en Ruſſie en a adopté le coſtume. Il eſt François, & la France en eſt trop fiere pour le céder à un autre pays.

MILORD. Croyez-vous qu'elle doive y mettre tant de vanité. Quelques robes fourrées, quelques coëffures, le petit intérêt d'un coſtume nouveau, c'eſt aſſez gentil il eſt vrai.

M. REMI. L'éloge n'eſt pas fade, je voudrois bien qu'il fut ici pour vous montrer ſes ouvrages. Vous verriez dans la compoſition, le choix heureux du ſujet, la richeſſe de l'ordonnance, la diſtribution intelligente des grouppes, les attitudes & les contraſtes.

Vous verriez dans le deſſein, la correction, le choix, la grandeur, & l'élégance des formes, le caractere & l'expreſſion; dans les drapperies l'ordre des plis, la variété & la magnificence des étoffes; dans le coloris, le clair-obſcur, la couleur locale, (*p*) *l'art*, ſurtout, *l'art de rendre le métal*, les grands les nouveaux effets & l'harmonie du tout.

(*p*) M. le Pr. parle avec complaiſance de cette partie comme d'un talent qui lui eſt particulier; & il eſt bon d'obſerver qu'il entend par le métal, les étoffes d'or & d'argent.

Vous verriez tous les genres, le ſublime & le naif, l'héroïque & le paſtoral. Enfin le vrai de toutes les eſpéces; 1°. le vrai ſimple, 2°. le vrai idéal, 3°. le troiſieme vrai compoſé des deux.

MILORD. Le ſeul vrai que j'y voye, c'eſt que c'eſt gentil.

M. FABRETTI. Toutes les écoles réunies n'en fourniroient pas plus.

M. REMI. Le gentil eſt véritablement trop petit, il y a beaucoup plus que cela.

M. FABRETTI. Allons, Monſieur Remi, ne vous obſtinez pas, vous voyez que Milord ne peut faire que çà pour ſon ſervice & pour le votre, & vous n'avez pas à vous plaindre. Ces petits tableaux ſont touchés avec aſſez d'intelligence & d'adreſſe; mais il n'a ni la pâte, ni le fini des maîtres dans le genre des bambochades, ſes enſembles ſont très-ſouvent faux, toutes les parties de ſes figures annonçent un acquit ſuperficiel; vous voyez donc qu'il ne reſte que la gentilleſſe des compoſitions, des ajuſtemens, la gaité des ſujets, & au total tout çà n'eſt que du *gentil*. Le mot eſt propre.

M. REMI. Un moment, Meſſieurs, j'appelle à vous-même de votre jugement & vous n'avez pas vu toutes les piéces du procès. C'eſt ce payſage dans le coin, N°. 56.

MILORD. Comment il eſt de lui?

M. REMI. De lui-même.

M. FABRETTI. C'eſt une excellente choſe. Choix de Site, ciel frais & brillant, fineſſe de ton dans les lointains, touche des arbres, tranſparence & légéreté des eaux, couleur argentine, tout eſt intéreſſant par la fraîcheur des tons.

M. REMI. Milord ne peut ſe décider à en dire autant.

MILORD. Où demeure-t-il, que j'envoye ſur le champ retenir ce tableau.

M. REMI. Pour le coup, voilà une admiration de la bonne eſpéce, des éloges du meilleur genre. Il eſt retenu, j'en ſuis fâché, Milord.

MILORD. Je vous prie alors d'aller demain lui en commander un, (q) en lui diſant toutefois que dans celui-ci ſes figures ſont trop fortes pour le payſage, & que d'ailleurs ſes terraſſes & ſes cailloux étant trop diaphanes n'annonçent pas des corps aſſez ſolides. C'eſt un défaut ordinaire à quelques Flamans qu'il fera bien d'éviter.

M. REMI. J'aurois mieux aimé lui dire que tout en eſt parfait.

MILORD. C'eſt une obſervation utile à ſes progrès. Actuellement que ſon genre eſt connu, qu'il s'y livre tout entier, & nous le placerons immédiatement après les Wauwermans, & les Berghem. (r)

M. REMI. Je ne m'attendois pas à un retour ſi flatteur. Voilà un paſſage qui a dû vous déranger, Milord, & il eſt fâcheux de revenir ſur ſes pas.

M. FABRETTI. Croyez-vous que Milord cenſure par ſyſtême ou par habitude? Il ne parle qu'à raiſon de ce que les hommes & les ouvrages lui diſent, & le feu d'un eſprit droit ſe tourne en chaleur de critique ou d'intérêt à raiſon des objets ſeulement.

(q) Le Milord aura ſon tableau au bout de ſix mois, & Mr. le Pr. lui confiera, en le remettant, qu'il n'a été à le faire que trois matinées & deux heures de plus.

(r) Il faut notter que le Milord claſſe Mr. le Pr.. parmi les ſeuls Flamans, de crainte qu'on ne le compare au Salvator Roſe, au Bourdon, au Pouſſin, qui mettoient dans leurs payſages de la poëſie & même du ſentiment.

MILORD. Je ne me ſuis engagé avec perſonne pour le blâmer ou le louer toujours. C'eſt des œuvres que je dépends en tout ; dans le ſallon comme dans le monde, j'ai la même franchiſe. Le premier hommage à rendre aux belles choſes, c'eſt le mépris des mauvaiſes. Que tout ce que je vois ici de médiocre ſe montre ſupérieur, & je deviens ſur le champ leur panégyriſte. Ce n'eſt pas même un effort de changer de ton quand ils en changeront. Mais ſi c'étoit à moi ſeul à revenir ſur mes pas pour reconnoître un talent méconnu & rétracter une cenſure injuſte, ce ſeroit encore une de mes grandes jouiſſances. Il n'y a que les ſots humiliés de leurs erreurs, il n'y a que les méchans & les jaloux fâchés de trouver des vertus & des talens, dans ces petits tableaux de M. le Pr. Je l'ai trouvé fort leger & je le trouve encore : vous me montrez un autre genre, & je deviens auſſitôt admirateur de ce nouveau talent. Apprenez-moi auſſi que devenu modeſte, il ſe voit tel qu'il eſt, avec une juſte confiance ſur ce qu'il a, ſans ſotte ſuffiſance ſur ce qu'il na pas, & je deviendrai avec plaiſir un de ſes ſerviteurs.

M. REMI. Je ne vous le propoſerai déſormais que pour le payſage, & puiſque dans le reſte il n'eſt que gentil, voyez je vous prie, les deux la Gr.

M. FABRETTI. Ils ſont charmans, délicieux !

M. REMI. Je ſçavois bien qu'en changeant de ſujets je vous ferois changer de ſtile. Avouez que c'eſt la perfection de l'art, que rien n'y manque.

MILORD. Il y a aſſez de beautés, pour négliger les défauts.

M. FABRETTI. Les défauts ſont d'ailleurs néceſſaires, il en faut partout abſolument. *Bellè & feſtivè nimium nolo*, Cic. de orat.

M. REMI. Je ſuis bien aiſe de vous voir faire amende

honoroble à deux Artiſtes que vous avez ſi maltraités, en en parlant ; & n'en parlant pas. (*ſ*)

MILORD. Prenez garde, Monſieur Remi, je pourrois bien recommencer.

M. REMI. Recommencer ?

MILORD. Aſſurément, je vois par exemple dans ces jolis petits tableaux de M. Lag. le jeune qu'il peut fort bien être médiocre ailleurs. Les ſujets ſont jolis, ils ont le caractere, l'expreſſion, (*t*) le deſſein paſſable, la couleur ſuffiſante pour leur petite taille ; mais aggrandiſſez-les, & vous verrez comme ils ſeront ſouvent fades & toujours incorrects. Je loue en petit ce que je critique en grand. Ou on eſt en droit de plus exiger & où les défauts ſont plus nuiſibles.

M. REMI. Et le frere aîné eſt-il dans la même claſſe ?

MILORD. Avec moins de caracteres & d'expreſſion il a plus d'agréments dans ſes têtes, plus de fineſſe & de pureté dans ſes formes, plus de moëlleux dans ſon pinceau. Ses petites draperies ſont placées avec grace. Voilà bien tout ce qu'il faut pour de petits tableaux dans le genre agréable. Il échoue dans le grand, où l'on exige de belles compoſitions, des effets ſolides, piquants & neufs, une maniere de drapper grande, un pinceau ferme, & des formes réſolues & reſſenties.

M. FABRETTI. Qu'il continue donc à ſoutenir ſa réputation pour les petits ouvrages & les ſujets paiſibles, ſans jamais s'élever aux Mars, aux Hercules & aux héros de Rome & de la Gréce.

(*s*) Le St. Louis de l'aîné n'a pas été apperçu, & le St. Michel du cadet ne l'a été que trop.

(*t*) Le Milord ſe radoucit prodigieuſement. Le deſſein n'eſt pas trop paſſable. Le col, les mains du St. Jean, le corps de l'Apollon, & à chaque pas des bras & des jambes d'une incorrection choquante.

M. REMI. Après le début, je ne devois pas m'attendre à une pareille fin.

MILORD. C'eſt que vous n'êtes jamais content. Vous forcez à fixer les rangs. Voilà celui de ces grands hommes qui ſont toujours tous entiers, dont le génie prodigue partout les grandes parties de l'art. Si leurs tableaux ſont petits, leur pinceau eſt toujours grand ; & dans leurs ſujets les plus ſimples, leurs ſoldats & leurs bergers valent mieux que vos Dieux & vos Héros.

M. REMI. Je n'oſe plus vous rien propoſer.

MILORD. Si, pourvu que ce ſoit ſans prétention : les choſes à leur valeur.

M. REMI. MM. Joll. Bo. Mon. Mart.

M. FABRETTI. Eſt-ce-là ce que vous produiſez avec quelque confiance ?

MILORD. Parmi les noms qu'on n'a jamais cité en bonne compagnie, retenez bien ceux-là, ainſi que d'autres dont je veux vous donner la liſte.

M. REMI. Je voudrois bien qu'il y eut ici du Caſa.. comme vous verriez votre bataille de Conſtantin tomber à plat.

M. FABRETTI. Je ſerois curieux de le voir. Où le trouve-t-on, j'en chercherai ?

MILORD. En attendant que vous en ayez trouvé comme moi qui n'en cherchois cependant pas, je peux vous en donner une idée. Imaginez un combat ſans hommes, ſans animaux, & ſans champs de bataille. Cela paroît difficile : mais dans un cahos indéchiffrable, on apperçoit quelques têtes, quelques bras & jambes, & je vous défie bien d'y découvrir un homme ou un cheval tout entier. Pour être encore précis ſur la couleur, aimez-

vous le cinabre, le blanc de plomb, fortement oppoſé au noir de charbon, le jaune de Naples, le verd de gris en pacquêts & du plus crû ? Eh bien! on en a mis partout. Car c'eſt encore un des frotteurs de la compagnie P. & un du plus ſubſtantiellement nourri de la recette de 1755.

M. REMI. Ma foi, Meſſieurs, je ne vous parle plus de rien. Trouvez, ſi vous pouvez, quelque choſe qui vous plaiſe.

MILORD. Point d'humeur, ce n'eſt pas votre faute, montrez-nous du Gr. c'eſt-là le maître.

M. FABRETTI. Je le connois, & il a réellement la plus grande vérité de caracteres & d'expreſſions.

M. REMI. Vous me fourniſſez-là une ripoſte à la critique de MM. Lag. Monſieur Gr. avec toutes ces qualités pourroit en hiſtoire être un Peintre, & nous avons cependant vu ſon *Sevère* échouer complettement.

MILORD. Pourquoi faire des Empéreurs ? Qu'il faſſe des enfans & des nourrices.

M. REMI. S'il a tant de vérités de caracteres & d'expreſſions, pourquoi ne feroit-il pas des Céſars (*u*) & des Déeſſes ?

MILORD. (*x*) Le ſublime d'une fable n'eſt pas celui d'un poëme épique. Le bon pere de famille, le retour de nourrice, la mariée, ſont des ſcênes charmantes; mais transformez ſes acteurs en Conſuls & en Dames Romaines, aulieu de ce paralitique, ſuppoſez encore un Empéreur expirant, & vous verrez que la maladie d'un héros &

(*u*) Je ne ſçai ſi ce mot *Sublime* convient à la fable, & s'il n'eſt pas conſacré excluſivement au ſtile héroïque ?

(*x*) Les amis de Mr. Gr. ſe rappelleront ici avec chagrin certaines Nymphes, ſur leſquelles il s'eſt auſſi prodigieuſement égaré que ſur ſon Empereur.

d'un homme du peuple, comme leurs ſantés ne doivent pas être la même choſe. La majeſté des Céſars demande un caractere de grandeur qui doit ſe faire ſentir dans la forme & dans les mouvemens de l'ame & du corps.

M. FABRETTI. La nature eſt trop variée pour être apperçu par les mêmes yeux ſous toutes ſes formes. L'un ſaiſit les tableaux naifs & populaires, l'autre ne voit que les ſcênes de nobleſſe & de grandeur.

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les bergers & les bois.
Deſpreaux, art Poët.

M. Gr. n'a pas tous les pinceaux. Il ſuffit pour ſon genre de copier la nature telle qu'elle ſe préſente partout. Pour l'hiſtoire, il faut la copier avec choix, raſſembler ſes beautés éparſes, l'épurer, & ce talent n'eſt que le fruit d'une longue étude de l'antique & des maîtres du grand genre.

MILORD. Pourquoi n'y a-t-il rien ici de lui?

M. REMI. Vous en ſçavez la raiſon, c'eſt ſon *Severe*.

MILORD. Cette raiſon eſt bonne pour n'y voir déſormais plus d'Empéreurs; mais ſes autres jolis ſujets. . . .

M. REMI. Il a pris fait & cauſe pour ſon Septime contre le public. Il a cru ſon honneur intéreſſé à être Peintre d'hiſtoire, comme le genre le plus eſtimable.

MILORD. Il l'eſt effectivement davantage à mérite égal d'ailleurs; mais lorſqu'on met autant d'expreſſions que Monſieur Gr. en met dans le ſien, & qu'on finit comme lui, il faut être un habile peintre d'hiſtoire pour le ſurpaſſer & même l'égaler.

M. REMI. La chute déplorable de ſon ſeptime Sevère

lui fut bien nuiſible, vu que chez lui il avoit eu le plus grand ſuccès. Il eſt vrai qu'il a une maniere bien ſéduiſante de montrer ſes ouvrages.

M. FABRETTI. Il ne devoit pas alors l'en faire ſortir ; mais quelle eſt donc cette méthode ?

M. REMI. Il vient vous prendre ſur le pailler, vous mene par les deux mains toujours juſqu'au vrai jour, & puis demi tour à droite & tombés.

M. FABRETTI. Monſieur le Pr. n'y fait œuvre. Cette évolution-là eſt toute neuve.

M. REMI. Ceci eſt de l'action comme vous voyez, aulieu que l'autre ne fait que des raiſonnemens.

M. FABRETTI. Son amour propre eſt un peu plus fondé.

MILORD. Il n'en eſt que pis. Car j'aime mieux tout franchement un bon gros ridicule qui me fait rire, que la fatuité la plus adroite qui me fait toujours hauſſer les épaules.

M. FABRETTI. Le ridicule eſt ici plus pardonnable par ſa franchiſe, & le grand talent d'ailleurs auquel il eſt joint.

M. REMI. Vous le trouvez donc ſupérieur dans le genre bas ?

M. FABRETTI. Le genre bas ! ce n'eſt pas-là ſa claſſe, c'eſt le genre de la nature, & de la ſenſibilité domeſtique. Il faut bien ſe garder de le confondre avec la place Maubert & vos Flamans ſans caracteres & ſans paſſions. C'eſt le ſein d'une famille où on entre pour ſe répoſer des grandeurs du monde, & jouir délicieuſement d'une ſcêne touchante.

MILORD. Chemin faiſant, M. Remi, une petite

obſervation. Vous nous avez furieuſement exagéré les torts de l'Académie. A propos des tableaux rejettés pour l'intérêt des mœurs, s'eſt-elle contentée de les proſcrire, il falloit encore punir cette impudence cinique, car partout ce que je vois ici d'indécence, ce devroit être des Bacchanales & des Priappes.

M. REMI. Beaucoup moins que tout ceci; allez les voir chez M. le Pr. Lagr. Ro . . . je crois ſeulement qu'ils étoient plus grands, on les a chaſſés comme plus ſaillants. & ceux-ci ſe ſont ſauvés par leur petite taille.

MILORD. C'eſt donc la largeur de la toile qui décide de la décence, comme ſi l'imagination ne renfloit pas les formes quand on lui donne le cannevas. Vous croyez donc qu'il n'y a que les in-folio de dangéreux, & que les petites brochures ne ſont rien.

M. REMI. Il y a bien d'autres petites raiſons.

M. FABRETTI. Quelles ſont-elles?

M. REMI. Il faudroit reprendre de plus haut.

MILORD. Reprenez, nous avons le tems.

M. REMI. C'eſt que toute l'Académie a bien droit d'expoſer ici ſes ouvrages: mais ce n'eſt qu'un comité qui les juge. Or pluſieurs des cenſeurs ont auſſi leurs béſognes à produire, & ce n'eſt pas ce que vous voyez ici de moins fade, quoique très chrétien, on leur eut fermé l'entrée du ſallon. Pour trouver de la facilité il faut donc en montrer ſoi-même; par-là l'inſipide & l'indécent paſſent par la même porte. Vous m'entendez: paſſez-moi la ſaignée & je vous paſſerai le ſéné.

MILORD. Il ſe ſont furieuſement paſſé de ſaignée & de Séné, il faut l'avouer.

M. REMI. Monſieur l'Ep. s'eſt ſauvé bien ingénieu-

ſement de la proſcription. Le gaillard eſt adroit ; vous avez vu cette petite femme, il y a de l'indécence très-bien; mais il vous lui a diſloqué la cuiſſe & la jambe, & lui a donné un viſage ſi atroce qu'il l'a rendue décente & de miſe aſſurément partout. C'eſt çà ſçavoir concilier & ménager la chevre & le choux.

MILORD. Ces traits d'eſprit lui arrivent ſouvent : ils coulent de ſource.

M. REMI. Maintenant je vous demande un coup d'œil pour nos Peintres d'architecture. Voici M. Cle. . .

MILORD. Ces gouaches ſont d'une touche aſſez graſſes & d'un très-bon ton : mais ſes compoſitions ſont chargées ; il ménage trop le ciel & on n'y reſpire pas ; c'eſt d'ailleurs toujours la même maniere d'étouffer & il ne ſe varie pas.

M. REMI. Voici d'autres ruines de Monſieur Mae. . .

MILORD. Vous m'avouerez que ces ruines ſont toutes neuves & pas aſſez (*y*) détruites. Ce n'eſt pas le temps, c'eſt le peintre qui les a faites ; & il n'y a pas cette vérité de Pannini qui ſembloit avoir peint d'après le modèle. Tant il eſt vrai qu'il n'y a que la nature même dans des urnes briſées & des colomnes renverſées.

M. REMI. Quoique ſes compoſitions ſoient pitoreſques & ſes effets ſolides, j'avoue qu'il lui faudroit des tons plus riches & plus piquants. Que dites-vous de ces vuës de Clagny ?

M. FABRETTI. J'aurois plus de plaiſir à le voir tel qu'il eſt. Quelle fantaiſie de le peindre en ruine ?

M. REMI. Il ne reſte plus que cette maniere de le peindre.

(*y*) Ce n'eſt pas par la forme qu'elles n'ont pas l'air aſsés détruites, c'eſt par la couleur que ſes ruines n'ont pas le ton de vetuſté.

M. FABRETTI. Eſt-ce qu'il ſeroit à bas. Le tonnerre auroit-il endommagé le chef d'œuvre de Manſard ?

M. REMI. Non, ce n'eſt pas le tonnerre, le ſimple marteau des maçons.

M. FABRETTI. Allons, Dieu ſoit béni & les

M. REMI. Si vous vouliez par hazard faire un tour à Rome & dans ſes environs, *à Freſcati* & Tivoli, M. Robe vous en fournit une belle occaſion.

M. FABRETTI. S'il y a pris ſes ſujets il n'y a pas pris ſa couleur. Le climat lui en eut donné une plus chaude. C'eſt un Peintre très-agréable, plein d'imagination & de goût.

MILORD. Il devroit ſeulement s'accoutumer à finir davantage & à rendre ſes effets plus ſolides. La légéreté de touche de Jean-Paul Pannini ne l'empêchoit pas d'être vigoureux & ſolide de maſſe.

M. FABRETTI. Voilà une priſon qu'il ne donne sûrement pas comme de lui & notre Pyraneſi la lui a fourni.

MILORD. Quel eſt donc ce tableau qui a l'air d'un Berghem, je parie qu'il eſt de Lout. . . .

M. REMI. De lui-même Milord. Il eſt incroyable pour l'adreſſe avec laquelle il imite les Peintres Flamands & Hollandois.

M. FABRETTI. L'Architecture eſt à merveille dans ce tableau, d'une très-bonne couleur.

M. REMI. Elle eſt de Monſieur Mac. . . .

M. FABRETTI. En ce cas Monſieur Mac. . . ; gagne à peindre en ſociété, & ce que vous nous avez

montré jusqu'ici de lui, n'est ni de ce ton ni de cette pâte.

M. FABRETTI. J'aime beaucoup ces sociétés de Peintres, ce seroit le moyen d'avoir des chef-d'œuvres, & je voudrois qu'elles fussent plus fréquentes, si ceux ci se fussent mêlés du paysage & de l'architecture de ces tableaux de l'école Militaire, croyez-vous que ce n'eut pas mieux été.

MILORD. A merveille & alors on eut pu faire (z) comme Claude Lorrain donner bien des figures par dessus le marché.

M. REMI. Je suis bien aise que notre Lout. . . . vous plaise. Il a beucoup réussi en Angleterre.

MILORD. Beaucoup: mais on revient de tout, comme vous sçavez, & on a fini par trouver qu'il ne copioit pas la nature aussi bien qu'il copie les Peintres.

M. REMI. Je ne suis pas fâché de ce retour; car pour ma part j'ai toujours trouvé qu'on avoit eu tort de lui donner la préférence, & même de le comparer à Monsieur Ver. . . .

MILORD. Sûrement. Ver. . . . est lui même, il est original.

M. REMI. Original & unique en France, en Italie, en Europe & dans l'univers entier.

M. FABRETTI. Je ne connois pas les autres parties du monde, mais il me semble que dans la seule Italie. . . . . .

M. REMI. Il n'y a rien eu en comparaison; Manglart

(z) Claude Lorrain disoit qu'il ne vendoit que les arbres, & qu'il donnoit le reste. Ces Messieurs pourroient être encore plus magnifiques; car entr'autres le Pindareque Ha. . . . & l'impétueux l'Ep. . . font de rudes paysagistes.

Jui-

lui-même, Manglart qui a été ſon maître n'eſt qu'un écolier auprès de lui.

M. FABRETTI. Eh bien, laiſſons Manglart.

M. REMI. Alors il n'y a plus rien à citer.

M. FABRETTI. J'avoue qu'il n'y a pas foule, mais je me contenterai d'un ſeul, & vous prierai de vous rappeller les marines de Salvator Roza. (*a*) J'oſe aſſurer & je crois que vous conviendrez alors qu'il y a plus loin de Monſieur Ver... à lui, que de Manglart à ſon éléve.

M. REMI. C'eſt pourtant l'homme incomparable; jamais notre hiſtoire n'eſt ſi courue ni ſi payée; tout le monde veut en avoir.

M. FABRETTI. Ce n'eſt pas la faute de l'hiſtoire, mais celle de vos hiſtoriens. Il eſt tout ſimple qu'on préfére une excellente choſe à une médiocre, quoique dans le fonds il faille plus d'étude pour la médiocre que pour l'excellente.

MILORD. M. Ver... le ſent ſi bien qu'il ſe tient ſûrement debout, & parle chapeau bas à un Peintre d'hiſtoire.

M. REMI. Ne le confondez pas avec le commun des mariniers, car il ſçait faire l'hiſtoire, & dit que ce n'eſt que par avanture qu'il ſe livre au genre.

MILORD. Il le dit, mais il n'en croit rien; il ſent à merveille que quand on ſçait faire une bouteille d'eau on feroit le déluge; qu'un payſage ne ſuppoſe pas l'étude des formes, des paſſions, de l'hiſtoire, des antiquités & du coſtume; & qu'enfin un port de mer ne peut ſe comparer avec l'univers entier.

(*a*) Ceux qui aiment ce genre doivent faire le voyage de Florence tout exprès, pour y admirer au palais Pitti un ſoleil couchant de ce maître.

M. FABRETTI. Nul parallele donc avec Salvator Roſa, dont le génie ce me ſemble eſt un des plus à envier; car à la tête des Peintres de genre il tient un rang honorable parmi les hiſtoriens, & ſes poëſies le diſtinguent auſſi parmi les poëtes. Qu'en dites-vous, Milord? me trouvez vous exagéré.

MILORD. Quand vous voudrez former une galerie pour or & pour argent ayez deux Ver... quelque prix qu'il en coûte, un calme & une tempête; ſi enſuite on veut vous en donner deux mille pour rien, n'en prenez pas un de plus: car je vous confierai que les cinq beaux tableaux que vous admirez ici, je les connois depuis plus de vingt ans, & je vois déja ceux qui y ſeront dans vingt autres années. Je ne fais aucune comparaiſon de lui à Loutherbourg de tableau à tableau, pour n'en avoir que deux. Mais j'aimerois mieux en avoir mille du dernier, parce qu'il a bien plus de variété.

M. FABRETTI. Dans le genre n'en ayant jamais mille, il faut deux marines, quelques payſages, quelques ruines. C'eſt dans l'hiſtoire ſeule qu'on peut être ſi riche ſans craindre l'ennui ni la monotonie.

MILORD. Tout dépend des goûts. On parle avec les hommes, on rêve dans les champs, cela ſouvent vaut mieux. Les Sauvages n'aiment que les ciels & les ſites nouveaux. J'aimerois fort une galerie de payſages, mais d'après nature; les Pyrenées, l'Aetna, l'Hecla & Chimboraco. De la variété, pas toujours du même peuple & du même air. Ainſi Amſterdam, Stockolm, Kanton & Québecq; & pour remplir mes idées, je voudrois que les Artiſtes me miſſent en ſcêne les climats & les habitans.

M. FABRETTI. Ne vous perdez pas, Milord, dans de ſi longs voyages; pour aujourd'hui, il faut vous rapprocher, & vous contenter, s'il vous plaît de celui de Chaillot. Nous y ſommes attendus, & il eſt tems je croi

de ſe diſpoſer à s'y rendre. M. Remi, nous vous ferons ſçavoir le moment de la prochaine ſéance.

DIALOGUE IV.

MONSIEUR REMI.

JUSQU'ICI, Meſſieurs, nous nous ſommes perdus dans l'antiquité, les Saints, les Rois, les Héros. Il eſt tems d'être de votre ſiécle.

M. FABRETTI. Il eſt vrai. Après avoir vécu avec des inconnus & des morts, voyons maintenant des gens de connoiſſance.

M. REMI. Je crois qu'on peut avec confiance vous préſenter nos Peintres de portraits.

MILORD. Vos Peintres ne peignent encore que des inconnus & des morts.

M. REMI. Monſieur Rosl. aſſurément fait des vivants ou perſonne au monde : témoin (*b*) ce portrait de M. le Comte de Stro . . .

MILORD. Du métier dont il eſt, qu'il faſſe des habits. Cette étoffe eſt à merveille.

M. REMI. Ces têtes ſe détachent très-bien. Elles ſont brillantes.

MILORD. Non elles ne ſont pas brillantes ; mais liſſes, polies, & du même blafard. L'éxécution eſt dure, ſéche, & on y voit la pratique de l'ouvrier plus que la vie & le ſentiment d'un Artiſte.

M. FABRETTI. Moi je m'en tiens aux étoffes, j'abandonne le reſte. Quoique Vaudik ait mis plus de

goût dans les ſiennes, jamais il ne les a peintes avec tant de vérité: & je voudrois vous voir, Milord, ainſi rendu dans vos habits de Pair de la grande Bretagne.

MILORD. Si je me faiſois peindre, paſſez-moi cette vanité, je demanderois mon viſage plutôt que mon habit. Je voudrois ſur tout mon corps deſſous, & que le tout fut enſemble, un peu plus que le Comte de Stro... dont le corps, les cuiſſes & les bras ne vont point avec la tête. Je confierois volontiers mon manteau à Monſieur Ros. & ma tête au Peintre de cet Abbé que vous voyez-là près.

M. REMI. C'eſt Monſieur l'Abbé Bos. par Monſieur Dupl. dont voilà encore quelqu'autres portraits; mais on les trouve froidement & gauchement compoſés.

MILORD. A la bonne heure, M. Remi, mais je vous parle tête, & celles-là ſont bien faites.

M. REMI. Je ſuis bien étonné que Monſieur Ros. ne faſſe pas fortune auprès de vous, car on le met à la tête de nos Peintres de portrait.

M. FABRETTI. Pourqoi dites-vous peintres de portraits? eſt ce que c'eſt un genre, une profeſſion particuliere?

MILORD. Vous le voyez bien, puiſque pour être célébre, il ſuffit de faire un habit, & qu'il ne faut ſçavoir deſſiner, ni têtes, ni corps que comme pures acceſſoires.

M. FABRETTI. Ah! il n'y a qu'à *s'expliquer*. Je me trompois en ſuivant de vieilles erreurs. J'imaginois que le portrait devoit être au contraire la perfection de l'art. Qu'outre les parties de l'hiſtoire, il falloit quelque choſe de plus encore, une obſervation fine & profonde de ſon modéle, vivre avec lui, ſaiſir ſon ame & ſes paſſions, l'attitude, le mouvement propre, enfin faire un choix

parmi les deux cent figures que chaque perſonne a dans la journée.

MILORD. Ils avoient autrefois un petit Lat. qui avoit beaucoup de çà. C'étoit un des plus ſtudieux copiſtes de la nature, un de ſes plus fins obſervateurs.

M. REMI. Nous l'avons bien encore.

MILORD. Tous ne ſont pas des Sophocles pour faire des chefs-d'œuvres à cent ans. J'ai mes raiſons pour en parler comme d'un défunt, il vient d'eſtropier un de ſes plus beaux morceaux, le portrait de feu M. Res. en voulant le repeindre. La Peinture n'eſt pas ſeulement une ſcience, il faut de la juſteſſe mais grand feu par deſſous. La flamme s'éteint, la ſcience reſte, mais ne ſuffit pas.

M. REMI. C'eſt dommage, car c'étoit de ſon tems un des meilleurs de ce genre.

M. FABRETTI. Mais au nom de Dieu, & de bonne peinture, Monſieur Remi, ſupprimez à jamais ce mot *Genre*. Ne faut-il pas ſçavoir tout deſſiner, placer ſa figure à pied ou à cheval, la compoſer ſeule ou la groupper. Nos Peintres de portraits ſont les Raphaëls le Titiens, les Giorgions, & vous les confondez avec de miſérables pourtraicteurs qui font des étoffes, quand on leur demande des figures. Il faut être Peintre d'hiſtoire, autrement on n'eſt pas mon homme. Etes-vous moins difficile, Milord?

MILORD. Pas moins. Auſſi vos Italiens ont-ils ſçu donner la vie à leurs ouvrages. Nous ſommes fort riches chez nous en Vandick; mais ſes portraits ſont des tableaux. La famille Pembroke eſt un magnifique morceau d'hiſtoire. Alexandre appella-t-il pour le peindre un triſte pourtraicteur? Il me ſemble que ce fut Appelle. Les Sculpteurs diſtinguent-ils les ſculpteurs de buſtes, de

bas-reliefs, & de ſtatues ? On dit tout court ſculpteur. Il faut donc dire ici Peintre, & Peintre par excellence.

M. REMI. J'entends dire cependant aux hiſtoriens eux-mêmes qu'ils ne font pas le portrait, que ce n'eſt pas leur partie.

M. FABRETTI. Dites-leur, je vous prie, que ſi ce n'eſt pas leur genre, l'hiſtoire ne l'eſt pas davantage.

M. REMI. Je les vois tous les jours échouer, quand ils s'en mêlent.

MILORD. Oui bien des hiſtoriens de cette colomne militaire. Mais il ſuffit de voir les tableaux des Carraches & des Dominiquins, pour aſſurer qu'ils ſont reſſemblans.

M. REMI. Je crois que cela vient ſouvent de ce qu'ils ne veulent pas s'en donner la peine. Quoiqu'à vrai dire, lorſqu'il a été queſtion de peindre Madame la D.. ce n'étoit pas le cas de s'épargner, & cependant M. le Pr. Peintre s'en eſt repoſé ſur Monſieur Dup...

MILORD. C'eſt que je vous dirai qu'il ſeroit plus facile à M. Pi. de peindre une coupole grande comme la calotte des cieux. Il ſuffiroit d'allonger la broſſe vers tous les poles du monde, & de frotter dans toutes les directions. Mais pour ce portrait il eut fallu copier avec juſteſſe, avec ame la nature ; & çà ſuppoſe des talens acquis & naturels.

M. REMI. Copier eſt bien froid pour une grande imagination.

M. FABRETTI. Eſt-ce que nos Peintres ne ſont pas Poëtes? Ils ont copiés la nature & ne ſont immortels que par-là. Ne nous faites donc plus du portrait, une claſſe reſſerrée. C'eſt au contraire la grande peinture dont l'hiſtoire elle-même n'eſt qu'une partie, puiſqu'elle demande, comme je vous l'ai déjà dit, quelque choſe de

plus, qui eſt de s'aſtreindre à un ſujet donné, de s'enchaîner à ſon modéle, pour ſaiſir un caractere quelquefois bien léger, développer une expreſſion preſque cachée, pour embellir ſans altérer, enfin s'étendre avec des entraves. Ce qui eſt plus difficile que de trouver en liberté dans le vaſte champ de la nature

M. REMI. Nous n'en avons pas une ſi grande idée; & c'eſt au contraire en déſeſpoir de cauſe qu'on embraſſe ce genre qui n'eſt connu, à ce qu'il me paroît, actuellement, ni de ceux qui l'embraſſent, ni de ceux qui l'abandonnent.

MILORD. Il faut auſſi dire à leur décharge que ce n'eſt devenu un genre & un métier que par la faute du public. On ne ſe livre pas à un Artiſte, on veut le diriger.

M. REMI. On diroit, Milord, que vous avez vu peindre quelqu'unes de nos femmes. C'eſt une choſe plaiſante. *Mais Monſieur je ne ſuis pas pâle comme çà. Vous me faites de grands yeux bêtes, battus juſqu'au milieu du viſage.* J'ai la bouche moins grande, *le néz pas ſi gros, & le menton moins pointu, voila une clavicule exceſſive, des os menaçants ſur la poitrine.* Enſuite viennent les avis de la galerie; & le pauvre diable de Peintre eſt obligé de tout écouter.

MILORD. Et de tout faire. Il faut alors donner de la gorge, de petites bouches, des bras ronds & potelés, du blanc à foiſon & du carmin ſur tout pour animer les yeux, car à toute force on veut les avoir vifs. C'eſt un article ſur lequel on ne peut jamais ſe relâcher; & puis les ſix boucles de chaque côté, ni plus ni moins, la toque élevée, les ſourcils noirs avec les cheveux blonds, les cheveux roux avec un tein de brune.

M. FABRETTI. Je l'imagine bien. Elles ſe voyent dans leurs portraits comme elles ſont, & veulent qu'on

les rende, comme elles ſeroient dans leur miroir. Auſſi rien n'eſt dans la nature avec un tein factice, une coëffure, un habillement ſymétrique, il eſt impoſſible d'avoir la vérité des Wandick & des Rimbrants. En France on doit trouver tout ſimple le coſtume Indien: des pendants de néz, du jaune, du verd ſur la figure, & des deſſeins à compartimens ſur les bras & la gorge.

MILORD. Ce devroit être. Cependant les femmes ne conçoivent pas qu'il y ait de pays dans le monde, où on puiſſe décemment paroître en compagnie ſans l'épingle du milieu à la coëffure, ſans les nœuds, le parfait contentement, & autres meubles de la même importance. On appelleroit çà ici, n'être pas habillée. Si j'étois Peintre je ne me prêterois pas aux fantaiſies. Je ſçaurois bien les réduire, & il faudroit qu'après une bonne leſſive on m'abandonna ſon corps tout entier, pour en tirer tout le parti convenable.

M. REMI. Vous pourriez bien, Milord, être déſœuvré. Il faut qu'un Peintre dans ce pays-ci ſoit un manœuvre. Qu'il rende les idées de ſon modéle, & point les ſiennes. J'ai connu dans ma jeuneſſe un nommé Grimou qui traitoit ſon monde dans votre genre.

MILORD. J'ai de lui une exellente tête.

M. REMI. Moi, je n'ai de lui qu'une excellente hiſtoire. Il devoit, par parenthèſe, à tout le monde, & ſon boulanger ne pouvant en être payé, lui propſa de le peindre, pour en tirer quelque choſe. *Je le veux bien*, dit-il, *je ferai d'après vous de bonne béſogne. Vous avez ce qu'il me faut. Venez la ſemaine prochaine.* Notre homme s'en fut auſſitôt commander une perruque neuve, un habit à baſque, grandes manches, & arrive avec cet appareil chez Grimou, où j'étois alors. Dès qu'il le vit il ſe mit en colere: qu'eſt-ce que cette maſcarade? où eſt votre bonnet & votre veſte, je ne vous reconnois plus. L'autre eut beau

inſiſter ſur l'habit du Dimanche, le portrait de famille ; il n'y eut pas moyen : il fallut reprendre la veſte & le bonnet. Et il en fit auſſi un portrait bien vivant, aulieu d'un plat Marguiller de Paroiſſe en perruque & habit noir.

M. FABRETTI. L'aventure eſt très-bonne.

M. REMI. Voyez, Meſſieurs ſi vous trouveriez par haſard quelque choſe. Quoique les portraits n'intéreſſent que les gens de connoiſſance. . . . .

MILORD. Quand ils ſont bien faits ils intéreſſent tout le monde. Je n'ai jamais paſſé à Florence ſans faire une bonne ſéance dans la ſalle des Peintres. J'y trouve l'hiſtoire de l'ame & du talent de chaque Artiſte. Il me ſemble converſer avec eux.

M. REMI. Sans converſer ici avec perſonne, voyez un peu ces ouvrages de Monſieur Per. . . .

M. FABRETTI. Il y a de la nobleſſe dans ces têtes. Elles ſont touchées avec eſprit & deſſinées ſçavamment. Mais ce mérite perd bien de ſa valeur, parce qu'il n'y régne abſolument aucune connoiſſance ſur la couleur locale & ſes effets.

M. REMI. Les ouvrages de M. Aub. . . ſont peints avec plus de force & de hardieſſe.

M. FABRETTI. Il eſt facile d'être libre dans ſa touche & dans ſes tons, quand on ne copie pas la nature. S'il la ſuivoit un peu plus, ſes têtes n'auroient pas toutes le même mouvement & le même coloris. Toutes les chairs ſe reſſemblent.

M. REMI. Quand il n'y a que cette reſſemblance, le tableau eſt fait pour une perſonne ſeule ; mais il le fait ordinairement pour pluſieurs. Voilà celui de Madame V. . . il reſſemble autant à quatre perſonne très-connues :

ſi la Princeſſe n'en veut pas il pourra s'en accommoder avec les autres.

M. FABRETTI. C'eſt ſe ménager des reſſources, & par cette méthode les tableaux ne lui reſtent jamais. En voici un qui, je le parie ne reſtera pas sûrement au Peintre. Cette jeune perſonne eſt charmante. C'eſt comme un tableau d'hiſtoire des plus piquants.

M. REMI. Conſidérez-le je vous prie attentivement, ainſi que ce trbleau de nature morte & ce petit bas relief.

MILORD. A l'examen ils ſont comme au premier coup d'œil. Le bas relief fait illuſion, la nature morte eſt bien rendue, la penſée du portrait eſt heureuſe, la touche en eſt vraie & la couleur harmonieuſe.

M. REMI. En devineriez-vous l'auteur.

MILORD. Je ne ſçais trop: çà ne reſſemble à rien de ce que nous avons vu.

M. FABRETTI. Le nom ne fait rien au talent. C'eſt un Artiſte charmant, & dont on ne ſçauroit trop dire.

M. REMI. Le nom fait quelque choſe ici, & ſi on vous diſoit que cet Artiſte charmant, dont on ne ſçauroit trop dire, eſt une Demoiſelle, jeune, jolie, & qui chante auſſi bien qu'elle peint: que diriez-vous?

M. FABRETTI. Ne ſçachant plus que dire, le plus court ſeroit d'aller ſur le champ ſe faire peindre; vous voyez qu'ignorant ſon nom, la courtoiſie n'eſt entré pour rien dans nos éloges: en trouvant ſes ouvrages charmants, nous n'avons rien fait pour ſon ſexe. Je crois, Milord, que vous allez l'inſcrire ſur vos tablettes en lettres d'or, & que ſous peu nous admirerons votre portrait de ſa façon.

MILORD. Je ne m'y expoſerai pas, elle a trop de

talent pour moi. L'on connoît le Peintre amoureux de ſon modéle, mais à mon âge il ſeroit ridicule de donner le nouveau ſpectacle du modéle amoureux de ſon Peintre.

M. FABRETTI. L'Académie peut quand elle voudra tomber en quenouille & ce ſera ſon beau temps.

M. REMI. Ce n'eſt encore rien que çà. Je ne vous ai pas tout dit. Sous peu elle va s'enrichir de deux tréſors, Meſdemoiſelles B... & V... vous penſez bien que je ne manquerai pas le jour de réception. Ce ſera trop ſuperbe. J'ai oui dire à des connnoiſſeurs que juſqu'ici tous les prodiges de la Peinture ancienne paroiſſoient une fable, déſormais ce ſera une vérité.

M. FABRETTI. Dans le même genre toujours.

M. REMI. Qu'appellez-vous genre? Oui le genre; le mot eſt familier. Eh! non, Monſeigneur, la grande hiſtoire, le poëme épique, la trompette.

M. FABRETTI. Çà me paroît un peu exagéré. Le poëme épique, la trompette exigent des études d'après nature, impraticables pour le beau ſexe.

M. REMI. On le ſçait bien. On n'auroit garde autrement de vous les vanter; mais elles ſeront reçues en entrant profeſſeur pour poſer le modéle; car elles vous deſſinent une académie, m'entendez-vous, tout auſſi fierement que Michel-Ange.

M. FABRETTI. En ce cas je me rends: cependant peut-être jeunes, jolies & vierges?

M. REMI. Tout çà à la fois.

M. FABRETTI. Alors il faudroit pour le progrès des arts qu'elles fuſſent unies à vos plus grands Artiſtes. D'un ſi heureux hymen il ſortiroit des Dieux pour la Peinture.

M. REMI. Oh laiſſez-les faire. Avec cette connoiſſance profonde du deſſein, elles ne ſeront pas duppes, & cette maniere de Michel-Ange, comme bien ſçavez, donne un tact ſur un ſentiment exquis pour la grandeur des formes. Quelques imbéciles s'oppoſants aux progrès des arts, ont voulu critiquer cette étude de la nature: mais nous commençons à nous décraſſer en France ſur tous les préjugés. Vous voyez que c'eſt digne de l'Angleterre.

MILORD. Vous lui faites trop d'honneur, & nous ne ſommes pas ſi avancés que çà.

M. FABRETTI. L'article des portraits eſt je crois bientôt fini.

M. REMI. Il y en a un de Monſieur Dro... que je n'oſe vous montrer. Cependant quelque peu rendu qu'il ſoit, il vous intéreſſera par le ſujet, c'eſt Madame la D...

M. FABRETTI. Il faudroit pardonner à tous les Artiſtes d'y échouer. Ils n'ont pû s'exercer d'aprés l'antique à rendre une quatrieme grace, & c'eſt un ſujet tout neuf.

MILORD. Ils ſont ſi loin de pouvoir la copier qu'ils la défigurent. A quoi bon cet enduit ſur les jouës.

M. REMI. C'eſt le coſtume de la Cour.

MILORD. Je ne puis pardonner à toutes ſes ſuivantes qui, par jalouſie lui ont gâté le viſage, & l'ont rendue moins belle, ne pouvant s'embellir elles-mêmes.

M. FABRETTI. Il leur a été plus facile de l'amener à leur mode, que d'imiter l'incarnat & la candeur de ſon teint. S'eſt-on jamais aviſé de peindre des roſes?

M. REMI. Vous n'êtes point fait à ce vernis en Italie ni en Angleterre. Vous aimez la nature.

M. FABRETTI. Vos modes ont beau tyranniſer toute l'Europe, c'eſt un préjugé bien mal établi. Au lieu des friſures étouffées, ne vaudroit-il pas mieux une coëffure vague, Aërienne. Au lieu de ces grands balanciers qui coupent ſi mauſſadement la taille, une robbe qui en accuſant les formes, donnât plus d'élégance & de légéreté; le coſtume Polonnois, Hongrois, Ruſſe, je ne connois rien qui ne vaille mieux. Si les choſes étoient dans l'ordre, les Peintres feroient ces modes au lieu d'en être dominés.

M. REMI. Voilà une révolution que nous ne verrons jamais ; & les matrones & l'étiquéte ſont un bon ramport contre les nouveautés.

M. FABRETTI. Comment un Peintre peut-il lutter contre un pareil coſtume? Dans ce labyrinthe, la nature doit lui échapper.

M. REMI. Pour revenir au portrait de Madame la D... qu'en dites-vous, aux défauts près? Le Peintre a évité une partie de ce que vous reprochez. L'idée eſt ingénieuſe, la compoſition convient au ſujet. Cette draperie eſt jettée avec aiſance, grace, & il y a mis du goût.

MILORD. En revanche il en a mis fort peu dans la coëffure, & il n'a ſenti ſon idée qu'à demi, & pour la perſonne il n'y en a pas un mot.

M. FABRETTI. Il faut être indulgent. Quand il auroit rendu ſes traits charmans, le tableau n'eut été qu'ébauché; ils ſont la plus petite partie d'elle-même. C'eſt ſon ame qu'il faut rendre.

MILORD. Vous avez raiſon; pour le viſage on pourra bien le lui gâter, mais pour cela je les en défie bien.

M. FABRETTI. Il faudroit ſaiſir deux choſes ſi rarement réunies, la grace & la nobleſſe. Quelque parti

que prenne le Peintre, il faut que l'une domine ſans que l'autre diſparoiſſe toutefois. Ainſi le Dominiquin en eut fait ſon héroïne dans ſa chaſſe de Diane ; Raphaël dans ſa Galathée parcourant les mers, & ſous la figure d'Hébé ils euſſent toujours fait briller quelque trait de Minerve.

MILORD. Ils euſſent quelquefois pris pour ſujet l'autre moitié de ſon être, & l'euſſent rendue ſous la forme plus touchante d'Eſter qui va aux pieds d'Aſſuerus ſolliciter pour un peuple opprimé. Jaime mieux le ſpectacle des graces occupées à rendre les hommes heureux, qu'à leur plaire ; & la nature en lui prodiguant les moyens de charmer, a plus utilement verſé dans ſon ame la bienfaiſance & la ſenſibilité.

M. FABRETTI. Elle a par-là travaillé pour tous les tems. Les fleurs n'ont qu'un moment, & les vertus ſont de toutes les ſaiſons.

M. REMI. Peut-on balancer dans la concurrence de ces avantages pour la durée & pour l'influence ? Les graces & les charmes des perſonnes de ce rang ſont pour ceux qui les entourent ; leurs vertus ſont pour leur empire, leur peuple, & pour moi-même qui ne les verrai jamais.

M. FABRETTI. Voilà le portrait de Monſieur le D. . .mais Madame la D. étant en Hébé, on auroit dû pour pendant rendre Monſieur le D. dans un ajuſtement poétique.

M. REMI. Il eſt dans le coſtume nationnal, tout en françois.

M. FABRETTI. On dit pourtant qu'il ne l'eſt guére.

MILORD. Puiſſe-t-il toujours mériter cet éloge ; car le plus grand préſent que le Ciel pût faire à un Prince, ſeroit des François à gouverner, & aux François un

Prince qui ne le fut pas. Voici l'heure de l'Opéra. Voulez-vous venir voir des décorations & des ballets.

M. FABRETTI. S'il n'y avoit qu'à voir, à la bonne heure, mais vous ſçavez qu'il y a à entendre.

MILORD. Vous qui avez l'oreille dure.

M. FABRETTI. Je ſuis journalier, & je me trouve aujourd'hui en oreille fine. D'ailleurs il n'y a oreille dure qui tienne ; ils trouvent bien le ſecret de ſe faire entendre. Les ſourds de naiſſance n'y perdent pas une note.

MILORD. Notre ſéance m'a paru fort courte.

M. FABRETTI. Eh bien arrangeons-nous pour paſſer ici demain toute la journée enſemble.

MILORD. Comme le plus près du ſallon je vous retiens pour un déjeûner & un dîner à l'Angloiſe.

M. FABRETTI. Et moi, vu la ſaiſon je vous retiens pour des rafraîchiſſements & un ſouper à l'Italienne. Monſieur Remi voilà un régime qui vous dépayſera un peu.

M. REMI. J'aime les nouvelles connoiſſances dans ce genre.

DIALOGUE V.

MONSIEUR REMI.

MESSIEURS, nous n'avons pas trop de tems pour les belles choſes qui nous reſtent à voir. Il ne s'agit pas ici de courir, il faudra s'aſſeoir ſouvent pour conſidérer à loiſir nos ſculpteurs.

MILORD. Vous êtes fiers, Meſſieurs les François ſur cet article là.

M. FABRETTI. Monſieur Remi il eſt vrai prend un air de confiance que je ne lui ai pas encore vu.

M. REMI. Il en eſt bien tems. Juſqu'ici j'ai été aſſez timide, & je n'étois jamais ſûr du ſort d'un tableau; mais actuellement vous changerez de ſtile, & il me faut des éloges.

M. FABRETTI. Pour moi, je m'éxécute, & je vous rends hommage au nom de l'Italie. Nous n'avons rien actuellement qui vous vaille.

M. REMI. Actuellement! l'éloge eſt modéré. Cela ne ſuffit pas. Il faut convenir que notre ſupériorité n'eſt pas l'affaire du moment.

M. FABRETTI. Quoi vous oſez la revendiquer pour tous les tems.

M. REMI. Pourquoi pas?

M. FABRETTI. Vous abuſez de l'aveu honnête que je viens de vous faire, c'eſt violer le droit des gens. Milord, je vous prie du ſécours.

MILORD. Allons, Monſieur Remi, modérez un peu vos concluſions.

M.

M. REMI. Eh bien je conclud ſans en rien rabattre actuellement, & depuis long-temps & pour l'égalité en tout tems.

M. FABRETTI. L'égalité! La prétention eſt monſtrueuſe. Milord, ſoyez donc notre juge.

MILORD. Je me rappelle, Monſeigneur, que nous avons admiré enſemble en Italie Puget, Legros, Slodtz & qu'ici nous les avons trouvé encore & nombre d'autres. Ainſi les prétentions Françoiſes ne ſont pas ſi abſurdes, qu'on ne doive au moins entendre les raiſons.

M. FABRETTI. Mais, Michel-Ange, Jean de Bologne, toute l'École Florentine, l'Allegaroy, Guillaume de la Porta, le Bernini, &...

M. REMI. Aulieu de citer des noms, je cite des ouvrages, la Fontaine des Innocents, les Cariatides du Louvre, les graces des Céleſtins, le....

MILORD. Eh! Meſſieurs, aulieu de diſputer, voyons.

M. REMI. Je ne demande pas mieux; même pour plus grande facilité, j'abandonne les morts, & je m'en tiens aux vivants, & je les oppoſe à toute l'Italie depuis la renaiſſance des arts. Et pour commencer, voilà le Maréchal de Luxembourg par Monſieur Mouchy, & puis une figure de l'abondance.

M. FABRETTI. Ce guerrier eſt dans une attitude triviale & d'une éxécution aſſez médiocre. La tête de cette abondance eſt aſſez agréable; mais dans le ſtile François, le rendu des étoffes n'eſt pas précis, & l'agencement n'en eſt bon que de face. Cette ſtatuë du Roi, n'eſt-elle pas auſſi de lui?

M. REMI. Non, elle eſt de Monſieur Boi. & deſtinée pour Breſt.

M. FABRETTI. Quoiqu'il y ait moins de grand

que dans celle du Maréchal, cette attitude encore triviale me l'avoit fait juger du même. Elle eſt mal ajuſtée & quoiqu'exceſſivement lourde elle devient meſquine par la péſanteur des attributs & du pied d'eſtal, auquel les prouës ſont ſi gauchement attachées qu'elles ont l'air d'un vaiſſeau entier qui le traverſent.

MILORD. Effectivement, moins ſaillantes & accompagnées de quelqu'autres attributs, elles euſſent ſauvé cet équivoque. . . .

M. FABRETTI. D'ailleurs rien de neuf, de piquant dans la penſée. N'auroit-il pas mieux valu prendre pour baſe une portion de vaiſſeau, ſur la poupe duquel on eut placé le Roi tenant le gouvernail, image toute ſimple de ſa puiſſance & de ſes fonctions dans la monarchie? Les canons, les voiles & autres attributs y euſſent été amenés tout naturellement, & pour la variété des effets, on auroit employé par grande maſſe le marbre & les métaux. Au reſte je vous donne cette idée pour ce que vous voudrez; car je ne connois rien dans le monde qui ne valut mieux que ſa compoſition.

M. REMI. Voilà encore d'autres morceaux de lui.

M. FABRETTI. Ces autres morceaux annoncent de grandes diſpoſitions à ce qu'on nomme maniere.

MILORD. C'eſt une maladie dangéreuſe pour un jeune Artiſte, dont l'étude conſtante de la nature peut ſeule le guérir.

M. REMI. Vous trouverez le Roi bien mieux rendu dans ce bas relief de Monſieur Ber. . .

M. FABRETTI. Guére mieux. Il eſt dans un mouvement froid, & a un air de ſévérité qui ne convient pas à l'acte de bienfaiſance qu'il exerce. Les jambes trop rapprochées rendent le bas de la figure meſquin.

M. REMI. A la bonne heure. Convenez du moins que chaque grouppe & même chaque figure eſt très-bien penſé, & qu'il y a du mérite dans les agencemens, les mouvemens & les enſembles.

M. FABRETTI. Convenez auſſi que la diſtribution eſt par trop ſimétrique. Les grouppes ſont à même diſtance & nombre de chaque côté : les têtes qui ſont preſque toutes de femmes n'ont aſſez ni de caractères, ni de variété.

MILORD. Monſieur Ber... paroît n'avoir qu'un genre de beauté, qui eſt encore plus dans ſa main que dans ſa tête.

M. FABRETTI. Monſieur Remi, eſt-ce devant tout cela que vous voulez qu'on ſe proſterne ?

MILORD. Il met de l'artifice dans ſa manœuvre, & par un début foible vous diſpoſe à une fin brillante.

M. REMI. Puiſque vous êtes impatient de voir des chefs-d'œuvres, voyez ce tombeau pour la Ruſſie, par Monſieur Hou.

M. FABRETTI. Ce génie militaire ne me dit rien, ſans caractère, ni ſentiment dans l'attitude la plus glaciale.

M. REMI. Ce ſont de belles formes cependant.

M. FABRETTI. Oui, mais de belles formes de plâtre, & ſa Minerve s'eſt engourdie.

MILORD. Voyez cette tête de Béliſaire qui annonce qu'il s'anime quelquefois.

M. FABRETTI. Mais il paroît que ſa verve ſe glace quand il travaille pour le Nord ; témoin encore ces portraits.

MILORD. Ne jugez pas par ce fallon de Monſieur

Hou... je ne le reconnois pas. Son Saint Jean & ſon Morphée ne ſont rappellés par rien de ce qu'on voit ici. Il eſt une preuve des inégalités du génie. Rappellez-vous que Pertharite & Cinna ſont partis de la même main.

M. FABRETTI. Moi qui arrive au Pertharite, je lui conſeille d'imiter Apollodore, (*b*) qui briſoit ſouvent ſes propres ouvrages pour n'y pas voir aſſez de perfections.

M. FABRETTI. Allons, Monſieur Remi, je retracte tout ce que j'ai avoué d'honnête pour votre école, & j'établis les plus hautes prétentions même pour le moment.

M. REMI. Une minute. Quand vous aurez vu Monſieur Caſ. je crois qu'il vous en ôtera l'envie.

M. FABRETTI. Quoiqu'on ne doive pas ſe flatter d'avoir de grands hommes ſubitement; cependant du ſoir au lendemain, on peut avoir du médiocre. Nous avons en Italie des gens de cette force-là.

M. REMI. Vous ne penſez pas que c'eſt de Monſieur Caſſ. dont vous parlez.

M. FABRETTI. Je ne ſçai de qui c'eſt; je parle ſeulement de ce tombeau dont l'éxécution eſt auſſi froide que la penſée commune, & mal conçue. Pour ce grouppe de l'amour & de l'amitié, eſt-ce qu'il ignore que Monſieur Pig. en a fait un? Voudroit-il lutter contre lui, ce ſeroit le combat des Pygmées & des Géans; & peut-il de bonne foi graver au pied de cette ſtatue: *Anché ir Son Scultare.?*

M. REMI. Vous m'abandonnez, Milord, vous me laiſſez tout ſeul!

M. FABRETTI. Il eſt notre Juge, & doit écouter les parties.

(*b*) Une des plus belles ſtatues de Silamon, étoit ce ſculpteur dans cet acte de colere. *Pline, liv.* 34.

MILORD. Allons, Monſieur Remi, faites avancer quelques légions, quelques corps de réſerve.

M. FABRETTI. Il n'a que des troupes légéres.

M. REMI. Préparez-vous à un coup de maſſue, Monſeigneur, voici un Hercule, notre incomparable Monſieur Paj.

M. FABRETTI. C'eſt un coup de maſſue dont je reviendrai. Ses ſtatues du Palais Royal me raſſurent contre cette attaque.

M. REMI. Vous citez ces morceaux peut-être les plus foibles.

M. FABRETTI. Je vais y aller de bonne foi. Son Pluton à l'Académie eſt bien aſsûrément un de ſes douze travaux. Il y a, je l'avoue, un bon caractère & de l'expreſſion: mais ni fineſſe d'éxécution, ni molleſſe de chair, & d'après bien d'autres choſes que j'ai vû de lui, il m'eſt reſté qu'il compoſe avec goût, qu'il agence avec grace; mais que le nud n'eſt jamais rendu, & qu'il ne fait ſouvent que des eſquiſſes. (*c*)

M. REMI. J'abandonne tout ce qui eſt ailleurs. Je m'en tiens à ce qui eſt ici. Voyez cette torchère: dites-en du mal ſi vous pouvez.

M. FABRETTI. Non, non c'eſt impoſſible. La compoſition, l'ajuſtement en ſont délicieux, la tête & la coëffure pleines de graces; & je n'ai jamais rien vu de lui de cette légéreté, & de cette fineſſe.

MILORD. Voilà le buſte de Monſieur de Buffon, pourquoi n'eſt-il pas ſur pied-d'eſtal plus élevé?

(*c*) On voit une ſtatue à qui rien ne ſemble manquer, parce que l'enſemble s'y trouve; mais comme finir eſt rendre toutes les formes & les fineſſes, appanage excluſif du génie & d'une étude profonde, un œil exercé n'y voit que des eſquiſſes.

M. FABRETTI. Il eſt ſi peu de niveau avec tout le monde qu'il n'en a pas béſoin pour être diſtingué.

M. REMI. Un chef-d'œuvre que je vous recommande, Monſeigneur, c'eſt un buſte de Monſieur du B. il eſt d'un mouvement plein de feu & d'eſprit. Une grace & un goût incroyable dans l'ajuſtement.

M. FABRETTI. C'eſt vrai, mais pour le fini je n'y trouve pas tout-à-fait le Paj. de la torchère; & ce Caf. dont je n'ai pas dit aſſez de bien, parce que vous en diſiez trop, a mis dans ce buſte d'Helvétius plus de moëlleux & de chair que Paj. dans les ſiens.

M. REMI. Puiſque cette torchère a réuſſi, je vais vous en faire défiler devant vous encore quelqu'atres. En voici une de Monſieur Mon. qu'on trouve bien agréable & du caractere le plus gracieux & le plus fin.

M. FABRETTI. On a raiſon. Les chairs ſont d'une éxécution précieuſe. Pour les étoffes je voudrois plus de vérité dans le choix & le rendu des plis.

M. REMI. Cette tête de Bacchante eſt encore de lui.

M. FABRETTI. Elle eſt charmante: mais elle a plus l'expreſſion de la volupté que celui de l'abandon & de la gaité que le vin doit donner. Monſieur Mon. pour être un excellent homme auroit beſoin de mettre dans ſes ouvrages un peu plus de grandeur & de réſolution.

M. REMI. Après une Bacchante, j'ai envie pour varier de vous propoſer ce Saint Bruno de Monſieur Go.

M. FABRETTI. Il eſt d'une maniere grande, noble & vraie tout enſemble, d'une expreſſion admirable. Mais quoique les mains ſoient dans un beau mouvement, elles ſont lourdes & maniérées.

MILORD. Monſeigneur, quand on trouve dans une

ſtatue des draperies & une tête de cette force, on n'y doit plus appercevoir de défauts.

M. REMI. A l'égard de ſon bas-relief de S. Jacques & S. Philippe, je ne vous le propoſe que comme une eſquiſſe.

M. FABRETTI. Oui rapidement faite, & où il y a bien des choſes à vérifier. De qui eſt ce jeune homme diſtribuant des couronnes?

M. REMI. Quoique deſtiné pour l'Hôtel de la Vrilliere, je n'oſe vous avouer qu'il eſt auſſi de Monſieur Go...

MILORD. Il n'eſt pas de lui; mais il a tort de permettre à ſes éléves d'expoſer ici ſous ſon nom.

M. REMI. Puiſque nous ſommes en train de dévotion; voilà un Chriſt de Monſieur Brid. qui n'eſt pas à oublier.

MILORD. Son procès eſt jugé il y a longtems. Rappellez-vous ce que nous avons dit ſur celui de Monſieur Ko. Vous pouvez vous rabbattre ſur le St. Barthelemi.

M. REMI. C'eſt ſon morceau de réception qui lui a fait grand honneur à l'Académie, ainſi que ſon Aſſomption pour l'Égliſe de Chartres.

M. FABRETTI. Ce martyre eſt aſsûrément très-digne du cas qu'on en fait; pour l'Aſſomption, je l'ai entendu vanter comme une machine ſuperbe & digne du voyage, & ce Saint Barthelemi le laiſſe croire volontiers.. mais je ne vois rien ici de Monſieur All.

M. REMI. N'avez-vous pas vu ſa Venus de Luſſienne?

M. FABRETTI. Aſsûrément j'en ſuis enthouſiaſmé. Je l'ai trouvé antique, grecque. Et Milord m'a pro-

mis de la faire recommencer ſur le plus beau marbre de Paros. (*d*)

MILORD. Vous avez vu ſon précieux Narciſſe dans les ſalles de l'Académie.

M. FABRETTI. C'eſt parce que j'ai vu de ſes ouvrages que je voudrois toujours en voir.

M. REMI. Je ſuis bien étonné de votre enthouſiaſme ; car Monſieur All. eſt aſſez ſtérile. Ce ne ſont-là que quelques ſtatues....

MILORD. Qu'appellez-vous quelques ſtatues ? L'Apollon, la Venus, l'Hercule, la Flore ne ſont que des ſtatues ? une ſeule ſuffit pour la gloire d'un Artiſte.

M. REMI. Je ſuis de bonne foi, nous ſommes aſſez riches pour ne pas éxagérer à ce point le mérite de Monſieur All. & dans notre Académie il ne paſſe que pour avoir le travail du marbre.

MILORD. Je voyois bien que ce n'étoit pas vous qui parliez.

M. FABRETTI. Qu'entendent-ils par le travail du marbre ? C'eſt ſans doute le Gothique & ſes miſeres difficiles. Mais ſi l'on entend la préciſion des formes, la chair, ſes molleſſes, & ſes vérités ; un pareil jugement ne vient que d'Artiſtes, qui n'ayant qu'un certain feu, mépriſent les études longues & pénibles, & qui veulent donner un peu de goût & d'agrément pour les ſeuls ſécrets de l'art. Pour eux, ils approchent de la nature ; mais pour All. c'eſt toujours elle.

M. REMI. Cet éloge les étonnoit. Selon eux il n'a pas de facilité. Il a été dix ans à ſa ſtatue.

(*d*) Il eſt facheux qu'une des plus belles ſtatues de l'École françoiſe, ſoit exécuée en vilain marbre de cheminée.

MILORD. Comment il n'a été que çà ? Les autres ne ſont pas aſſez habiles pour être moins féconds. Qu'ils apprennent à travailler difficilement. Ce n'eſt pas All. qui eſt lent, c'eſt l'art. Quand on raiſonne toutes ſes parties, que chaque coup de ciſeau eſt un étude, on eſt comme ces anciens qui paſſoient leurs vies ſur une ſtatue, & ſe rendoient dignes de voir leur gloire célébrée par les poëtes, & leur fortune aſſurée ſur le tréſor public.

M. FABRETTI. Monſieur Remi je ne dois pas vous être ſuſpect. C'eſt une des meilleures piéces de votre procès. Je la redoute fort dans le jugement. Il faudra me le faire connoître cet All.

M. REMI. Ses ſtatues, à la bonne heure. Je vous conſeille de vous en tenir-là. Il eſt ſi bonnement habile homme que vous aurez l'air de lui apprendre que ce qu'il fait eſt beau.

M. FABRETTI. J'en ai encore plus d'envie de le voir.

M. REMI. Il vaut mieux vous produire des gens qui ayent du monde, du ſtile, & de belles manieres.

MILORD. Oh point du tout. On ſçait aſſez que dans ce pays-ci, la fatuité ſert ſouvent à faire paſſer un ridicule pour un talent.

M. REMI. Je ne m'oppoſe pas à votre bonne opinion ſur Monſieur All. mais après en avoir tant dit, je ne ſçais ce que vous pourrez dire ſur nos premiers ſculpteurs.

MILORD. S'il falloit monter, ce ſeroit embarraſſant, mais actuellement vous n'avez plus qu'à deſcendre.

M. REMI. Voilà un ordre qui vous paroîtra nouveau. Quel eſt donc le ſecond ſur votre liſte ?

MILORD. Monſieur Pig. ſans nulle difficulté. Il faut

même avouer que le mauſolée du Maréchal de Saxe ne fut pas ſorti de la tête d'All. Il fait mieux une ſtatue qu'un autre : mais une compoſition c'eſt autre choſe. Il a plus le ſentiment de la nature que l'imagination du poëte. Pour une figure, il n'a pas encore tous les genres, & un Jupiter, un morceau d'enthouſiaſme ne ſortiroient pas de ſon ciſeau. (*e*)

M. FABRETTI. Il eſt de pair avec tous les Sculpteurs de l'antiquité qui ne rendoient pas tous les caractéres. Il ſuffit d'être ſublime dans un point ; mais pour revenir à Monſieur Pig. il me ſemble qu'il n'a pas bien conçu ſa compoſition quoique neuve & très-poëtique. Je n'y trouve pas ce qu'Horace demande

. . . Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.

Il y marque ce qu'un homme médiocre y mettroit. Il falloit donner à la mort un air de commandement, & au Maréchal, en la fixant, un regard fier & tranquille. Mais ſa téte en l'air, le fait reſſembler à l'aſtrologue de la fable qui va tomber dans un puits en conſidérant les aſtres. D'ailleurs la mort ouvre à contre ſens cette tombe d'une forme lourde & commune.

MILORD. Pour vous donner, Monſeigneur, la clef de tout ceci, c'eſt que la penſée de ce tombeau eſt de l'Abbé Gougenot, & qu'il eſt très-difficile de bien ſentir les idées d'autrui.

M. FABRETTI. Si l'idée poëtique n'eſt pas aſſez exprimée, & s'il y a dans les détails quelques légers reproches à faire, l'Hercule, la France, les acceſſoires n'en ſont pas moins des morceaux admirables ; & c'eſt en ſomme le plus beau monument du ſiécle.

(*e*) Il rend mieux le nud qu'une draperie, parce que l'agencement tient plus au goût qu'à la nature.

M. REMI. Il eſt fâcheux de voir ſortir de Paris une ſi belle choſe.

MILORD. N'eſt-il pas deſtiné pour l'École militaire?

M. REMI. Le public s'en étoit d'abord flatté, mais il n'y aura pour le remplacer que ſa ſtatue par Monſieur d'H. Vous ſçavez qu'il étoit Proteſtant, nos égliſes par là lui ſont fermées, & on l'envoye à Straſbourg dans un Temple.

MILORD. Sa place naturelle ſeroit aux Invalides, à l'école militaire, à l'Arſenal. Qu'on la mette dans un veſtibule, un périſtile, & s'il n'y en a pas, c'eſt le cas d'en bâtir un exprès.

M. REMI. Il y a, Meſſieurs, une petite queſtion, ſur laquelle je voudrois bien vous mettre aux priſes. C'eſt ſur le héros lui-même.

MILORD. Il nous a battu aſſez ſouvent pour intéreſſer notre gloire à le croire un grand homme.

M. REMI. Ce n'eſt pas du victorieux dont je parle. C'eſt de ſa ſtatue que l'on trouve trop lourde.

MILORD. Monſieur Pig. a ſuivi les proportions de ſon héros.

M. REMI. Mais on demande ſi dans des monumens, il faut copier exactement, ou bien embellir.

MILORD. En lui donnant une ſtature plus frette, on n'auroit pas le Maréchal.

M. FABRETTI. Je penſe tout le contraire : dans les monumens on travaille pour la poſtérité, elle attend des héros qui en impoſent, & un corps qui annonce leur ame.

MILORD. Sous ce prétexte là, on n'aura jamais

leur figure; & les anciens ne nous euſſent laiſſé ni Philoſophes ni Empéreurs.

M. FABRETTI. Pour les Philoſophes, on s'attend que la nature peut les avoir réduit à l'ame & à l'eſprit: ce n'eſt pas d'eux dont il s'agit. (*e*)

M. REMI. Ce n'eſt donc que pour les Empéreurs, & il faudroit donner à Caligula un corps bien proportionné, à Vitellius une taille élégante, & à Claude un air ſpirituel.

MILORD. C'eſt aſſez que leurs noms flétris paſſent à la poſtérité, ſi & leurs ſtatues y arrivent, que ce ſoit avec tous leurs défauts, & même éxagérés.

M. FABRETTI. Oh sûrement. Les grands hommes ſeuls ont droit d'être flattés par les Artiſtes.

MILORD. Tous grands hommes qu'ils ſont, il ſeroit ridicule de donner à Alexandre une grande taille, contre le proverbe trivial, *Alexander magnus*, &c. & des cheveux à Céſar, parce qu'il aimoit lui-même à cacher ſon front chauve.

M. FABRETTI. Ni grande taille, ni cheveux. Alexandre au milieu des Scythes, à côté de Porus ſeroit un contraſte choquant, que l'Artiſte peut ſauver en l'élevant ſur un char, à cheval, ſur un thrône; & pour Céſar, ſi l'on reſpecte ſa foibleſſe, une couronne de laurier, eſt la reſſource qu'il a fourni lui-même.

(*f*) Je ne ſçais pourquoi ils ont traité ſi legerement cet article des Philoſophes. Il eſt de la plus grande importance de les rendre avec préciſion. Juſqu'ici on s'étoit mépris ſur la figure d'Anthiſtene & de Carneade, que l'on confondoit inconſidérément; & tout le monde ſçait le déſordre inexprimable qui en réſultoit. Mais Mr. Marin vient patriotiquement d'annoncer dans la gazette de France, la découverte d'un Buſte qui décide à jamais la figure des deux Philoſophes. Le public en eſt notablement ſoulagé, & on ne ſera plus exposé à mille qui-pro-quo facheux dans ia ſocieté.

MILORD. C'eſt ſeulement déguiſer ſans détruire: & cet artifice eſt permis aux Artiſtes; mais je ne veux pas qu'ils choquent ouvertement comme Monſieur Mouc. tout le monde ſçait que le maréchal de Luxembourg étoit boſſu, & ce défaut eſt précieux dans ſon hiſtoire; (g) il en a fait un Apollon. A la bonne heure, qu'il eut évité une attitude ſaillante pour rendre avec adreſſe ce défaut ſenſible ſans être choquant.

M. FABRETTI. Nous ſommes plus rapprochés, Milord, que vous ne penſez. Je ne veux qu'embellir ſans altérer, & je ne plaide que pour la couronne de Céſar.

M. REMI. Voudriez-vous bien venir au fait? un mot, je vous prie, du Maréchal de Saxe.

M. FABRETTI. Milord vient d'indiquer une régle qui décide la queſtion. Jamais il ne faut choquer les idées reçues univerſellement comme ſur la taille de Monſieur de Luxembourg; mais on peut embellir ce qui n'eſt pas arrêté dans l'opinion. Monſieur le Maréchal de Saxe n'étoit célébre que pour ſa force, & jamais je n'avois oui parler de cette taille lourde & ignoble qu'il a dans ſon mauſolée: on pouvoit donc lui donner plus de nobleſſe & de grandeur de forme; ſurtout dans une poſition ſi ſaillante.

MILORD. Cette réputation de force me fait naître une idée. L'Hercule qui n'eſt qu'attribut ſeroit devenu mon ſujet, & j'aurois rendu mon héros ſous ſa forme, la maſſue à la main. A cela près tout le haut de la compoſition

(g) Sur tout dans une hiſtoire faite à la maniere de Plutarque, qui cherchoit le dedans de ſes Héros. On connoît ſa réponſe ſur le Prince d'Orange qui l'appelloit boſſu. Qu'en ſçait-il, dit le Maréchal, il ne m'a jamais vu par derriere. Ce trait eſt capital, & prouve bien une ame au deſſus des petites foibleſſes, dont les plus grands hommes ne ſont pas toujours exempts. Témoin Céſar & ſa couronne de laurier.

eut été conſervé, & dans le bas, comme la fable nous l'a peint deſcendant chez les morts, j'aurois placé & Cerbére & les Parques. (*b*) Mais voilà une épiſode qui nous a mené bien loin. C'eſt le ſort des grands hommes de prêter à l'imagination.

M. REMI. Puiſque vous parlez des abſents il ne faut pas oublier Monſieur le Moi. . . . le roi de nos ſculpteurs.

MILORD. C'eſt un Roi à déthrôner.

M. REMI. Vous lui conteſtez l'empire univerſel ſur toutes les Académies du monde. Avez-vous vu, Monſeigneur, ſon mauſolée du Cardinal de Fleury?

M. FABRETTI. C'eſt parce que je l'ai vu que je lui conteſterois ſa ſouveraineté. Rien n'eſt rendu. Compoſition froide, grimaces pour toute expreſſion. Caractéres communs, figures coloſſales.

M. REMI. Pour la proportion des figures, ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt celle du vaiſſeau.

MILORD. Lui avoit-on promis de bâtir égliſe exprès pour ſon mauſolée.

M. FABRETTI. C'eſt toujours la faute du ſculpteur qui doit calculer ſon terrein & compoſer après. Une des plus ingénieuſes penſées du Bernin, eſt le mauſolée d'Alexandre VII. ſur une porte, dans un local ingrat, qu'il a cependant trouvé l'art de lier à ſa compoſition & de rendre eſſentiel à l'effet.

M. REMI. Si ce morceau ne vous plaît pas, nous avons autre choſe à citer.

M. FABRETTI. Ne citez pas; J'ai vu de ſes ouvrages: c'eſt toujours le même genre, de la maniere, des petites recherches d'un certain goût & d'une certaine touche,

(*b*) En le ſuppoſant ſous le forme d'Hercule, on auroit pu lui donner la même fin, & le placer ſur un bucher allumé par la mort.

rien de pur, de vrai & de grand. *Hoc non redolet Ciceronem.*

M. REMI. Il a cependant de la réputation.

M. FABRETTI. Il peut en avoir une, mais point du tout celle que vous prétendez ; *tel brille au ſecond rang qui s'éclipſe au premier.*

MILORD. N'avez vous rien ici de Meſſieurs Vas. & Cous? J'ai vu à Berlin la Dianne du premier comme l'antique, & la Venus de l'autre.

M. REMI. Je crois que cette Venus peut le diſputer dans votre cœur à celle de Luſſienne.

MILORD. La Pruſſienne eſt la plus belle de marbre, & l'autre la plus belle de chair.

M. FABRETTI. Ce ſera toujours la Venus *victrix.*

M. REMI. Mais, Milord, vous ne parlez que de la moitié de ce que vous avez vu: & l'Apollon, & le Mars qui ont accompagné les deux Déeſſes?

MILORD. N'en parlez pas pour l'honneur de votre pays. *(i)* Cela fit faire de bien mauvaiſe plaiſanteries dans le nord. On prétendoit que vous ne ſçaviez faire que des femmes en France.

M. REMI. Quoi, cet Apollon?

MILORD. Eh! oui cet Apollon, avec ſon air lourd, ſon attitude fade, & ſes couronnes à la main fut pris pour un recteur de l'Univerſité qui diſtribue des prix.

(*i*) Quoique ces deux ſtatues ne fuſſent pas dignes du Roy de Pruſſe, il étoit cependant de ſa magnificence de faire récompenſer ſes Artiſtes. C'eſt l'obſervation qu'on fit faire à ce Monarque, lors du tableau du jugement de Pâris par M. Pi... qui étoit ſi mauvais, que dans le premier moment il n'en vouloit pas ; & ce fut à ſon occaſion qu'on fit la planche.

M. REMI. Et le Mars ?

MILORD. Ce fut encore pis. L'on trouva avec raiſon qu'il étoit injurieux d'en envoyer un pareil au Roi de Pruſſe.

M. FABRETTI. Que ne le copioit-il lui-même tout naturellement ? il avoit ſon modéle tout trouvé.

MILORD. Mais à propos ; il fait un mauſolée pour Sens, où j'ai trouvé des détails excellens, une figure du tems, un jeune homme, de charmantes draperies ; mais une compoſition étouffée & ſi peu pitoreſque, que ſi l'éxécution eſt d'un ſculpteur, l'idée eſt d'un maçon. Vas. en fait auſſi un dont j'ai vu l'eſquiſſe, qui m'a paru bien ordinaire. Toujours la piramide la figure au bas, des idées communes, rien de neuf & de piquant. Je lui manderai que nous irons le voir.

M. REMI. Mais vous ne ſçavez donc pas, Milord, qu'il eſt mort depuis un an.

MILORD. Comment il eſt mort ! c'eſt une perte, un habile homme de moins dans le bien bon genre.

M. REMI. Il a légué ſes entrepriſes à Monſieur le Com. . .

MILORD. Je ne le connois pas, mais ce choix m'eſt un préjugé favorable.

M. REMI. Sans vos excurſions au dehors, il y a longtems que vous le connoîtriez : voici bien des choſes de lui. Deux ſtatues pour la Monnoye.

M. FABRETTI. Elles ſont d'une proportion élégante, le caractére en eſt noble & ſimple, quoique celui de la paix ſoit un peu françois.

M. REMI. Ce petit enfant qui pleure ſon oiſeau eſt d'une grande vérité.

M.

M. FABRETTI. Oui, mais ſon pleurer n'eſt pas agréable.

M. REMI. Cette torchere auroit je crois la pomme, ſi vous ne l'aviez pas déjà donnée à celle de Monſieur Paj. . .

M. FABRETTI. Je ne ſuis pas ſi prompt à la donner, je l'ai encore.

MILORD. Si celle-ci la mérite, c'eſt par un chemin bien different.

M. FABRETTI. Il eſt vrai que la route n'eſt pas la même. La torchere de Paj. . . eſt bien un modéle de grace & de goût. Elle eſt toute à lui & au ſiécle; l'autre eſt plus à la nature. La premiere ſent les mœurs de notre âge dans ſa coëffure plus élégante, ſon ajuſtement plus recherché, ſon mouvement plus fin, ſon air d'expérience, & les graces plus étudiées: mais l'autre voit le jour pour la premiere fois. C'eſt une nymphe, ou plutôt c'eſt la nature elle-même. Quelle noble naïveté, quelle ſimplicité dans la coëffure, le mouvement, le caractére & les draperies; des yeux faits à l'antique & un cœur neuf, lui donneroient la pomme.

M. REMI. Le Prince de Condé eſt de lui, & un des quatre Héros deſtinés pour l'école militaire.

M. FABRETTI. Il faudroit parler une bonne fois de ces quatre ſtatues pour n'y plus revenir, en prévenant d'abord Monſieur d'Hu. . . que la ſienne eſt la plus mauvaiſe, (*k*) & Monſieur Mou. . . que le Maréchal de Luxembourg reſte à faire: j'inviterois MM. Paj. . & le Com. . à mettre plus de neuf dans leurs penſées, plus de choix

(*k*) Il a probablement voulu donner au Maréchal de Saxe un air fier, mais il n'eſt que grivois; tout cela vient de ce qu'il a pris pour modele un raccoleur ſur le pont Saint Michel.

dans le coſtume, plus de fierté & de nobleſſe que de grimace & d'humeur dans leurs têtes. (*l*)

M. FABRETTI. Vous connoiſſez, Monſieur Remi, ſans doute un nommé Clod... que nous avons eu longtems à Rome. Je crois qu'il jouit ici de la même réputation que chez nous.

M. REMI. C'eſt ici ſon premier ſalon, & pour lui une époque brillante.

M. FABRETTI. Je ne vous demande pas où il eſt, je me charge de le reconnoître.

M. REMI. Il a un grand ſtile & fait de la chair. Voilà l'opinion qu'on en a.

M. FABRETTI. Je parie que ce Jupiter tonnant eſt de lui.

M. REMI. Sa belle attitude, ſes formes vraies & reſſenties & ſon mouvement plein de feu, ſont preuve de ce que je vous ai dit.

M. FABRETTI. Ce n'eſt pas là le Jupiter d'Homére; ſon expreſſion eſt plutôt la colere d'un homme que le courroux du maître des Dieux.

M. REMI. Ce fleuve Scamandre deſſéché par les feux de Vulcain eſt auſſi une bien belle choſe.

M. FABRETTI. Ce ſujet eſt du nombre de ceux que la ſculpture devroit s'interdire.

M. REMI. Et l'Hercule, comment le trouvez-vous?

(*l*) Il y a d'ailleurs bien des défauts de détail & d'éxécution dans la ſtatue de M. Paj... & dans celle de M. le Com.... où le manteau ſur tout forme un angle droit avec l'écharpe. Cette régularité eſt un vice d'agencement. D'ailleurs le choix du manteau n'eſt pas heureux; une étoffe un peu forte convient mieux à un guerrier, & eut amené des plis plus larges pour contraſter avec ceux de l'écharpe.

Avouez que dans tous ces morceaux on ne peut rendre la nature avec plus de vérité & de ſçavoir.

M. FABRETTI. Je conviens de tout, pourvu que vous ne nommiez ni Jupiter, ni Hercule, ni le fleuve Scamandre, mais le même homme dans une attitude de colere, d'invocation & de repos.

M. REMI. Il ſeroit tems cependant que vous vous miſſiez à louer quelque choſe. Ce fleuve du Rhin, qui ſépare ſes eaux, eſt ce me ſemble digne de vos éloges.

MILORD. Je vous condamne proviſoirement à trouver cette idée ingénieuſe, ainſi que celle de ce tombeau, ce ſacrifice à l'amour charmant, ces danſeuſes dignes de figurer parmi celles d'Herculanum; & ce petit ſatyre digne d'être enchaſſé. Je vous avoue que ſi tout le monde étoit de mon goût, la porcelaine ſeroit reléguée à l'office & les cheminées décorées de morceaux auſſi précieux.

M. REMI. J'admire, Monſeigneur, qu'ayant montré tant d'envie de le voir, vous ayez été le ſeul à le critiquer.

M. FABRETTI. Sur un autre je n'eus fait que louer, mais l'intérêt que je prend à lui ne me rend éclairé que ſur ſes défauts. Il doit juſtifier ce long ſéjour à Rome, où il s'eſt naturaliſé avec l'antique. Les plus petites taches me choquent, parce qu'il a de quoi ne ſe laiſſer effacer par perſonne.

MILORD. Il faut toujours parler ouvertement pour que les Pi. les d'Hu. & autres ferment boutique, s'il eſt poſſible, & plus ouvertement encore ſur les grands hommes, parce qu'ils ont trop de talents pour ne pas leur dîre ce qui leur manque. Les yeux du public les aident, & voilà ſurtout à quoi ce ſalon eſt bon.

M. REMI. Je ne ſçais ſi ce ſalon fait bien à l'art, mais il fait grand mal à la plûpart des Artiſtes. La cri-

tique les désole ; & c'eſt pourquoi Gre. Pie. Frago. Bri. Caza, n'y ont pas paru cette année.

MILORD. Mais ils n'y gagnent rien, & à propos de Peinture, c'eſt comme à propos de botte, il eſt aiſé de parler du grand Turc ſi l'on veut.

M. REMI. Il eſt vrai que vous ne vous êtes pas mal égayés ſur leurs comptes, & les abſents ont été ſouvent interloqués.

MILORD. Le progrès de l'art importe plus que leur petite ſenſibilité. Les vrais Artiſtes mettent leur amour propre dans les ſuccès & dans la gloire. Loin de fuir la critique, ils ouvrent leurs atteliers, expoſent leurs ouvrages aux paſſans, & ſe cachent derriere, comme cet ancien Peintre, pour entendre ce qu'on en dit. Ce ſalon ne devroit pas ſeulement être un ſpectacle pour le public, mais un concours pour les Artiſtes. Le plus beau tableau, la plus belle ſtatue devroient être portés en triomphe dans une galerie, où les chefs-d'œuvres de chaque ſalon ſeroient dépoſés comme un thréſor de l'état, & les Artiſtes récompenſés & couronnés ſolemnellement.

M. FABRETTI. De pareils honneurs dans toutes les claſſes féconderoient les talents en tout genre.

M. REMI. Comme ce cérémonial & ces couronnes ne ſont qu'imaginaires, les critiques ſont à-peu-près tout leur profit ; mais je ne voudrois pas pour tout l'or du monde qu'ils euſſent entendus ce cours de médiſances que vous faites depuis quelques jours; car ils s'éffarouchent même des plus plattes brochures, telles qu'une lettre de Raphaël, une réponſe du Couſin, une converſation entre les numéros comme au dernier ſalon.

M. FABRETTI. C'étoit, je crois, la confuſion des langues & une compagnie bien mêlée. Mais les journaux s'en eſcriment auſſi, & c'eſt alors plus dangéreux.

M. REMI. Pas du tout : leurs critiques ſont ſi douces & ſi bénignes, que dans une ſeule ſéance, vous avez dit aſſez de mal pour les envenimer tous pendant plus de deux ſiécles. Les journaliſtes ſont tous de bons enfans, gens de génie d'ailleurs, & ſur les ſciences ils vous diſent au plus ce qu'il faut en penſer; mais ſur les arts, il ſeroit dur d'éxiger qu'ils fiſſent un cours de peinture & des voyages, pour ne faire que tous les deux ans une critique exacte & préciſe. Vous voyez qu'il eſt plus court de louer vaguement; auſſi tous les Peintres, juſqu'à Paſq.. ſoit en vers ou en proſe trouvent à ſe faire inhumer honorablement dans le mercure.

MILORD. Ils louent par fois à outrance, ouvrages & perſonnes. Il me vint dernierement une feuille fort prolixe ſur les talents, & ſur tout ſur les rares qualités de Monſieur Pie. çà me parut bizarre. Les ouvrages des le Bruns, des le Sueur & des Pouſſins m'intéreſſent à leur hiſtoire; mais quand on m'apprend que Monſieur Pi. eſt un fort aimable homme, on peut m'en djre autant de ſon broyeur de couleurs, car c'eſt le génie ſeul des Artiſtes qui peut autoriſer à entretenir le public de leur cœur.

M. REMI. Doucement donc, vous parlez trop haut. Au nom de Dieu, gardons-nous le ſecret ſur tout ceci. Car la Prélature Romaine, & la Pairie Angloiſe ne vous ſauveroient pas mille brocards, mille triſtes brochures, & puis les ſuites les plus fâcheuſes, d'une conſéquence vraiment rédoutable.

M. FABRETTI. Bon Dieu! vous m'effrayez. Queſt-ce donc?

M. REMI. Monſieur Pie. qui iroit au lever le Dimanche jetter les hauts cris.

MILORD. C'eſt un inconvénient que nous n'avons pas prévu; car s'il n'y avoit que les *Pamphletaire* à craindre on parleroit à ſon aiſe.

M. REMI. Et moi, auditeur bénévole, on crieroit haro ſur le baudet: car vous n'imaginez pas juſqu'où va cette ſenſibilité.

M. FABRETTI. C'eſt très-noble d'être ſenſible à la gloire.

M. REMI. La gloire, c'eſt choſe creuſe. On aime moins à vivre dans l'hiſtoire que ſur le pavé de Paris; & les critiques peuvent détourner les chalans que l'on chérit bien plus que les ſimples admirateurs.

M. FABRETTI. La renommée, le temple de mémoire doivent ſuffire. La vocation d'un Peintre eſt d'être gueux, & Dieu merci en Italie ils y ſont tous fidéles. Un Peintre avec de l'argent eſt ſi fort un être contre l'ordre & l'harmonie, que d'obſervation faite, tous ceux qui par hazard en avoient ont toujours mal tourné. Témoins le Corrége, (*m*) mort ſous le poids de ſon ſalaire, & le Caravage aſſaſſiné avec ſon thréſor. Eſt-ce que vous verriez jamais en France quelque fortune de Peintre.

M. REMI. On ne voit jamais de pareil ſcandale. (*n*) Nous avons même des traits de déſintéreſſement à citer, & en dernier lieu Madame la Ducheſſe de M... voulant avoir un plafond: Do... parut trop cher; Monſieur du Ra... le fut moins: un certain Barb... en ſa qualité d'Ubiquiſte ſe radoucit encore; mais enfin le noble Bria...

(*m*) Il fut ſi enthouſiaſmé d'avoir vendu un de ſes tableaux, que s'en retournant à Corregio, pour l'annoncer à ſa femme, il gagna la pleuréſie dont il mourut. On avoit cependant bien pris la précaution de le payer fort peu, & même avec quelques monnoye de cuivre, dit *Vaſari.* Tant il eſt vrai que l'argent eſt mortel pour un peintre.

(*n*) Il faut excepter M. Ver... qui par le prix qu'il met à ſon eau, ſe prépare, s'il n'y prend garde, une fin tragique, en ſuppoſant toutefois que la Providence puniſſe les Peintres pécunieux auſſi ſévérement en France qu'en Italie.

pour l'honneur de l'Académie força de l'accepter par un rabais conſidérable.

MILORD. Je vous avoue que le trait ne me paroît pas ſi noble. Il le ſeroit bien plus ſi Bri... eut acheté mille livres ſterling le droit d'y peinturer; & peut-êre encore admirerois-je plus la généroſité du propriétaire qui lui en eut fait ſi bon marché.

M. FABRETTI. Tout ce que vous dites-là eſt plein de bonnhommie & de naïveté. C'eſt dommage de vous interrompre; mais mon admiration pour tout ceci commence à s'uſer. Votre thé à l'Angloiſe m'a creuſé incroyablement; ſauf meilleur avis, allons dîner, & nous reviendrons terminer le ſalon.

MILORD. L'avis eſt ſage. Qu'en dites-vous Monſieur Remi?

M. REMI. Je le veux bien; mais après que toute juſtice ſera remplie, & je ne ſors pas d'ici que vous n'ayez condamné Monſeigneur à un hommage clair & précis envers notre ſculpture.

M. FABRETTI. Monſieur Remi, voulez-vous me prendre par famine?

MILORD. Ce ne ſeroit pas noble. Allons nous en & nous jugerons la cauſe le verre à la main.

M. REMI. Je voudrois bien raſſembler dans l'Aréopage les Vénus d'Allégram & de Couſtou, la Dianne de Vaſſé, l'amitié de Pig... conduites par le Narciſſe & le Mercure, précédée par l'Amour de Bouchardon, éclairées même par les torcheres de Luciennes. Je crois que Monſeigneur demanderoit d'avance un accommodement.

M. FABRETTI. Voudriez-vous lâchement imiter cet orateur, qui pour faire abſoudre Phriné, ſe contenta de le montrer à ſes juges.

MILORD. A propos, Meſſieurs, j'ai oublié de vous montrer ce matin ce tableau dont je vous ai parlé, & que je veux faire éxécuter en marbre à *Hagley-Park* dans une grotte délicieuſe. Que dites-vous, Monſeigneur, de cette idée ?

M. FABRETTI. Je dis que c'eſt fort beau ; mais qu'il eſt deux heures, deux heures ſonnées ; & qu'à quatre heures de relevée je le trouverai beaucoup mieux.

DIALOGUE VI.

MONSIEUR FABRETTI.

C'ÉTOIT une grande témérité d'imaginer avec vos ſeuls Sculpteurs vivans pouvoir balancer tous les nôtres, depuis la renaiſſance des Arts.

MILORD. Vous vouliez trop légérement, Monſieur Remi, vous paſſer de nos Peres, de cette ſucceſſion reſpectable de grands hommes, depuis les Gougeons & les Pilons.

M. REMI. Leur ſeul mérite eſt d'être nos anciens.

MILORD. Et d'être auſſi vos maîtres. Si pour le goût & la grace vous pouvez en approcher, (*o*) du moins pour le grand & le ſublime, Desjardins, Anguier,

(*o*) *Approcher*, eſt aſſez raiſonnable, ſi on compte bien depuis les Nayades de Gouſon, les Graces de Pylon, juſqu'aux Atalantes de Couſtou, les enfans de Sarrazin, &c. &c. ; mais pour le Grand nous ne ſommes que fort auxiliaires auprès de pareils combattants : pour ſeul point de comparaiſon, prenons les places ſi multipliées dans ce ſiécle. Y a-t-il une ſtatue comparable à celle de la Place-Victoire ?

le Pautre, le Gros & Puget ſeroient toujours vos modéles. (p)

M. REMI. A quoi bon tous ces éloges, ſi toutes leurs forces réunies aux nôtres, ils n'ont pu nous obtenir la ſupériorité ?

MILORD. Ils ont du moins ſervi à la diſputer.

M. FABRETTI. Il eſt incroyable qu'ils ayent ſi longtems ſuſpendu le ſuffrage de Milord. Le Bernin, (q) l'Algardi, Roſſi, Guilleaume Della Porta, ne l'avoient pas ébranlé ; mais Michel-Ange a paru, & le combat a fini.

M. REMI. C'eſt une choſe inique d'avoir plutôt cédé aux Hercules Florentins, qu'aux Venus Françoiſes. (r)

M. FABRETTI. J'ai vu le moment où elles l'emportoient ſans cette attaque de Florentins faite ſi à propos.

MILORD. Non, Monſeigneur, il faut plus de reſſorts pour élever l'ame que pour la ſéduire ; & je n'ai

(p) Je ne ſçais pourquoi il ne cite pas Jean de Boulogne, qui quoique italien d'étude & de domicile, étoit françois de naiſſance. Ainſi je le revendique au nom de la ſculpture, pour le mettre à la tête de l'école.

(q) Le Bernin eſt le premier à la vérité dans la maniere, mais point dans la nature. Il n'eſt tranchant à citer que comme poëte. Les autres n'ont rien de déciſif & nous avons leur valeur.

(r) Outre ce que nous avons cité, l'on trouve répandu dans les maiſons royales nombre de morceaux qui établiſſent la ſupériorité de la France dans ce genre. La queſtion ſeroit donc décidée contre l'Italie ; une venus, une grace étant plus difficile à rendre, qu'une nature fortement prononcée. Quoiqu'il faille une obſervation plus fine, les formes étant moins écrites, on les voit cependant avec de bons yeux. Elles ſont dans la nature, mais les formes de Michel-Ange ſont au deſſus d'elle ; & il l'a élévée ſans cependant en ſortir. Alleg... a vu ſes inimitables venus ; il a trouvé des modéles, mais il n'a jamais vu un trait, un cheveu du Moyſe.

jamais comparé la ceinture de Venus à la foudre de Jupiter. Si j'ai héſité, c'eſt que la France a auſſi ſes Hercules : ils ont fait des hommes, des héros & même des géants, & ſi l'Italie l'a emporté, c'eſt parce qu'elle a des Dieux. Au dernier coup de cizeau donné par Michel-Ange à ſon Moyſe, il dut tomber à ſes pieds, comme cet ancien ſculpteur à ceux de Jupiter, & trembler à la vue de ſon ouvrage : au reſte, Meſſieurs, ne prenez pas ceci pour un jugement ; mais pour une opinion demandée, & dites de bonne foi. C'eſt le ſort des choſes humaines, où ſouvent la difficulté de poſer des bornes fixes, rend à chacun le droit de ſuivre ſon goût & ſon ſentiment. Si les François ne reconnoiſſent pas les Italiens pour leurs maîtres, qu'ils les reſpectent du moins comme leurs aînés & leurs guides : maintenant, Monſieur Remi, ne nous reſte-il plus rien à voir.

M. REMI. Voilà encore une ſtatue qui nous avoit échappé.

M. FABRETTI. C'étoit une piéce aſſez indifférente au procès. Quel eſt donc ce ſujet ?

MILORD. Vous ne reconnoiſſez pas Pirrha, à ces pierres qu'elle jette pour peupler l'univers.

M. REMI. Elle eſt deſtinée pour M. le C. Gl.

M. FABRETTI. *Dic ut lapides iſti, panes fiant.*

M. REMI. Je vais, ſi vous le voulez bien, me procurer un petit dédommagement, & notre gravure va un peu me vanger de la ſculpture Italienne.

MILORD. Ah parbleu, Monſieur Remi, vous vous y prenez mal dans ce moment-ci, & je deviens partie.

M. REMI. Comment, Milord, ce début eſt bien bruſque.

MILORD. Il ne l'eſt pas encore aſſez. Notre belle

édition de l'Arioſte de Baskerville ; eh bien ils l'ont polluée par de maudites vignettes de ce pitoyable Eis. . . j'avois défendu expreſſément qu'on l'employât : mais je me ſuis ſi fâché, que pour les derniers chants, il n'y aura rien de ſa façon ; il y a longtems qu'il nous infecte de ſes deſſeins : mais nous venons de le bannir honteuſement de toutes nos preſſes.

M. REMI. N'en parlons plus, il y a d'autres deſſinateurs

MILORD. N'allez pas encore me citer votre Grav.. ſon Taſſe, ſon Corneille & ſes nombreuſes infamies.

M. REMI. Il eſt défunt le pauvre homme, ſon ame eſt en paradis.

MILORD. Le purgatoire ne ſert donc de rien en France, & ſes vignettes, & ſes triſtes culs-de-lampe auront donc été faits impunément : mais ne troublons pas les cendres des morts.

M. REMI. Voici des vivants dignes de vous occuper.

MILORD. Point du tout. Ils n'auront pas leur article à part. C'eſt un honneur qu'on ne doit pas leur faire. Pour abréger, faiſons un balot de tout-çà, deux paquêts des graveurs & des deſſinateurs. Les premiers n'ont que de la main, des hachures & du poli ; & les autres un peu d'agencement & quelque gout.

M. REMI. Je vous abandonne les petits graveurs de petites vignettes ; mais pour les deſſinateurs & les graveurs d'hiſtoires, ils méritent, je crois, un peu plus de détails. Monſienr de Saint Aub. par exemple.

M. REMI. De petites vignettes, ou de petits deſſeins d'un trait maigre & ſec n'agrandiront pas ſon talent. Il pourroit graver avec quelque goût ; mais pour ſe faire diſtinguer, qu'il nous donne de grands ſujets.

M. REMI. En voici d'autres dont vous n'aurez pas auſſi bon marché. L'agréable le Ba... le moëlleux Alia..

MILORD. Pour l'agréable le Ba... il devroit bien ſçavoir que les teniers plaiſent ſur tout par la touche & les effets, & que lui ne rend que les ſujets, qui à la longue ſont faſtidieux. Pour le ſuave Alia.. qu'il s'en tienne à ſa place Maubert, & qu'il ne vienne pas nous faire des bergeres.

M. REMI. Effectivement, il devroit les abandonner au ſuave l'Emp. dont voilà un charmant morceau d'après Monſieur Pie... *(ſ)*

MILORD. Comment eſt-ce qu'on le grave? La plaiſanterie eſt aſſez bonne. Qui croiroit qu'on eut jamais pu ſi bien aſſortir un pinceau & un burin?

M. REMI. Monſieur le Vas. a un peu plus de goût dans le choix de ſes originaux.

MILORD. C'eſt quelque choſe; mais il eſt trop froid & trop égal.

M. REMI. C'eſt un défaut que vous ne trouverez ſûrement pas dans notre profond Beauv... (*t*)

(*s*) Nos interlocuteurs ignorent ſûrement que M. Pi... a fait auſſi des vignettes. Ses amis lui avoient même conſeillé de s'addonner à ce genre, l'aſſurant qu'ils croyoient entrevoir qu'avec beaucoup d'étude, il pourroit à la longue avoir quelques ſuccès; mais il a voulu contre vents & marée être peintre.... O ambition, ... ô vaſtes penſées! *Quid non mortalia pectora cogis.*

(*t*) Par profond, il faut bien ſe garder d'entendre ſçavant dans l'art, mais profond ou creux dans ſes tailles; ce qui vient d'une opération de finance, pour en tirer des épreuves plus nombreuſes & plus noires. L'ami Beau.... calcule tout auſſi bien qu'un autre, & on le critiqueroit de toutes les manieres qu'il n'en creuſeroit pas une ligne de moins, & la multitude utile des eſtampes eſt un ſuffiſant dédommagement. La ſeule maniere de le rendre

MILORD. Le profond Beauv. . . aura beau creuſer avec indiſcrétion le cuivre deſtiné à défigurer les belles couſeuſes du Guide; ſes têtes n'en ſeront pas moins lourdement deſſinées, & la fineſſe & les caracteres de l'original abſolument traveſtis. Le Guide n'eſt pas fait pour ſon burin, qu'il laiſſe-là les géans. Les Raoux on les lui permet, mou, rond & peu ſçavant, il eſt plus à ſa portée. les teintes de ce Peintre ſont cependant fines & légéres; qu'il nous en donne donc un eſtampe moins noire que la lecture Eſpagnole: car quand on a vu le tableau argentin de Vanloo, on ne peut ſoutenir cette gravure, où tout juſqu'au plus léger nuage eſt mauſſadement chargé de noir.

M. FABRETTI. Je ſuis tout étonné de vous entendre. Je croyois qu'il n'y avoit que la France pour les vignettes & la gravure.

M. REMI. Pour la fécondité du moins on ne peut pas nous la conteſter. Tout eſt plein de nos vignettes: Ei. . . en une ferrée en rempliroit un in-folio.

MILORD. Je croyois que cet Ei. . . ne reparoîtroit plus. Qu'il en rempliſſe s'il veut les almanachs & les livres bleux. *(u)*

M. FABRETTI. Effectivement, je n'en ſerois pas étonné; car on met des gravures partout.

MILORD. On fait mieux: on envoye chez un auteur un paquet d'eſtampes pour écrire d'après. *(x)*

plus clair & moins enfumé, c'eſt d'acheter ſes planches; les épreuves n'étant pas ſur ſon compte, ce n'eſt plus le profond, c'eſt le ſuperficiel beau. . . . . .

(*u*) Il a déjà orné *l'Almanach des Bêtes*. C'eſt un heureux préjugé pour les autres.

(*x*) M. Duclos fit ſon acajou ſur les eſtampes. En Italie on met les mêmes paroles en muſique nouvelle: nos auteurs, à l'e-

M. REMI. Rien n'eſt sûr avec Milord. La poſſeſſion la plus paiſible n'eſt plus un titre. Monſeigneur nous rendoit hommage....

MILORD. C'eſt qu'il ne vous connoît pas.

M. FABRETTI. J'admirois un peu ſur parole; mais depuis que j'ai vu, je deviens moins admirateur.

MILORD. C'étoit un préjugé; car poſons des principes, Monſieur Remi, & vous concluerez vous-même. Y a-t-il deux manieres de rendre les formes & les paſſions? la nature n'eſt-elle pas une? A préſent tous ces petits deſſeins qui vous paroiſſent charmans, aggrandiſſez-les, & vous verrez les incorrections devenir monſtrueuſe. Si les Jules Romains, les Pouſſins les euſſent fait...

M. REMI. Nos Meſſieurs ne ſont pas Peintres, ils ne ſont que deſſinateurs.

MILORD. Ni l'un ni l'autre.

M. REMI. Vous exceptez du moins l'immortel Monſienr Coc.

MILORD. Je n'excepte perſonne. Car dans Lucréce, ſon hiſtoire de France, & l'Arioſte dont je vous parlois tout à l'heure, il y a quelques jolies idées, quelques compoſitions heureuſes. Mais pour le reſte, le paſſage du petit au grand rend tout difforme; rien n'y ſoutient cette pierre de touche, ni les plans ni les raccourcis, ni les effets.

M. FABRETTI. Malgré tous ſes défauts, nous n'avons rien en Italie qui le vaille.

xemple des Muſiciens, devroient remettre les mêmes vignettes en nouvelles paroles. Le public ſeul perd à cette confédération des écrivains & des graveurs. On vend deux choſes à la fois à beaucoup de gens qui tout au plus n'en acheteroient qu'une.

MILORD. Vous ne connoiſſez pas toutes vos ri-
:heſſes.

M. REMI. Voulez-vous être plus Italien qu'un Ita-
ien lui-même?

MILORD. Je ſuis Anglois pour notre chere liberté;
nais de tous les pays pour le reſte. Monſeigneur ne vous
:éderoit rien, s'il connoiſſoit ce brave Cipriani. Plut à
Dieu qu'il eut tout deſſiné, & l'Arioſte ſeroit un chef-
l'œuvre en tous points; correction, caractéres, expreſſion,
out s'y trouve pour la gravure, Bartholozzi l'a rendu
:omme un ange. Il y a auſſi un Porp.... qui pour les
grands ſujets, eſt un graveur de la plus grande eſpérance.
Ainſi, Monſeigneur, voilà de quoi n'être plus ſi modeſte.

M. REMI. Obſervez que la comparaiſon n'eſt pas
uſte, & que Cipriani eſt un Peintre.

MILORD. Parce qu'il eſt Peintre vous lui permettez
le ſçavoir deſſiner, & s'il n'étoit que deſſinateur vous
rouverriez bon qu'il ne le ſçut pas. Voilà préciſément
'origine du mal: C'eſt ce que chez vous les deſſinateurs
ont une claſſe à part; que vos grands Artiſtes faſſent les
leſſeins. Si j'avois un livre à embellir, ce ne ſont pas
os Mar... vos Mon... (y) vos Coc... mais vos pre-
niers Peintres & Sculpteurs à qui je m'adreſſerois.

M. FABRETTI. Vous feriez comme on faiſoit
autrefois; les Guides, les Carraches ornoient ſouvent nos
ivres: auſſi leurs plus petites vignettes ſont des études pour
es Artiſtes.

M. REMI. Vous me trouvez bien tenace; mais je

(y) Quoique M. Mon.... ſoit peintre & faſſe de médiocres vi-
nettes, il ne faut pas conclure que ſes tableaux ſoient également
nédiocres: on ſe rappelle avec la plus univerſelle compaſſion ſes
uvrages au dernier ſallon. Quand il voudra exciter un autre ſen-
iment, qu'il reſſuſcite le St. Auguſtin qui l'avoit autrefois ſi bien
nnoncé.

ne me rends pas encore ſur l'article de M. Coc.. vous avez cité bien des choſes qui ne ſont pas ici ; ne le jugez, je vous prie, que ſur ſes charmans deſſeins deſtinés pour le Télémaque.

MILORD. Ces compoſitions ne ſont pas ſans quelque mérite, mais vous voyez qu'elles ſont ſi chargées de figures, qu'elles ont plus l'air d'une portion de deſſein, que d'un ſujet entier. D'ailleurs avec ce ſeul talent de deſſiner du petit, il ne ſçait pas donner à chaque figure ſon caractére propre. Elles ſe reſſemblent toutes par-là, ainſi que par les formes.

M. FABRETTI. C'eſt un défaut dont un Peintre habile ſçauroit ſe garantir, & ce ſeroit bien plus eſſentiel que l'art de faire de petits deſſeins bien froidement finis.

M. REMI. Puiſque vous enlevez le crayon à tous nos illuſtres, le burin reſtera du moins aux graveurs.

MILORD. Pas plus : & qu'il leur tombe des mains, en voyant les Audrans, les Drevets, les Edelinck, les Paillis, &c. pour traiter comme eux les grands ſujets, il faudroit ſuivre la même route. C'eſt par l'étude de l'antique & de la nature qu'ils avoient appris à rendre leurs originaux. Tout ce qui n'eſt pas deſſein & ſentiment en gravure, n'eſt qu'un mérite ſuperficiel. Que vos modernes cherchent donc plus à ſentir qu'à polir, & qu'ils ne croyent pas dédommager du *rendu*, par la petite exactitude & le froid ménagement des foibles : mais nous voilà depuis bien longtems ſur ce ſujet, je crois que tout eſt fini.

M. REMI. Actuellement que vous avez tout vu, je voudrois bien ſçavoir l'idée que Monſeigneur rapportera de nous en Italie. Quelle eſt l'impreſſion générale, le jugement qui lui reſte ſur notre école.

M. FABRETTI. Il ne peut être que flatteur. L'opinion de Milord ſur vos ſculpteurs eſt devenue la mienne.

Ce

Ce n'eſt que parmi nos anciens que nous pouvons leur trouver des rivaux. Vous avez eu les plus grands hommes, & ſi nous l'emportons ſur eux, ce n'eſt que par un ſeul. (z) La génération actuelle ſoutiendra l'honneur de votre Académie, ſi toujours en garde contre la maniere, elle cherche à rendre la nature avec choix, grandeur & ſimplicité : vous êtes dignes de vos peres, & nous ne le ſommes plus des nôtres.

M. REMI. Voilà donc un article convenu. Sur la Peinture, devons-nous attendre les mêmes hommages ?

M. FABRETTI. La Sculpture eſt un art dont le réſultat eſt plus parfait que celui du Peintre : partout on peut méſurer & vérifier parce que tout eſt réel & palpable ; au lieu qu'en Peinture tout eſt ſujet à erreurs, parce que rien ne s'y rend ſans raccourcis ni perſpective. Malgré les fables ſur la peinture Grecque, leurs ſculptures valoient aſſurément mieux, parce que la couleur, les effets ſont en outre des difficultés que les Peintres ont à vaincre ; ainſi vous ne devez pas attendre les mêmes compliments.

MILORD. Laiſſons les compliments.

M. FABRETTI. Il eſt étonnant combien il y a de variété dans les talents de votre école : ruines, pay-

(z) Homere ſuffit à la Grece, pour triompher de toute la poſterité. Nous avons eu de plus grands hommes & en plus grand nombre que l'Italie. Depuis le St. Sébaſtien de Génes juſques au milieu de Rome, les plus belles ſtatues de Saints ſont françoiſes : S. André, S. Bruno, S. Thomas & S. Barthelemi atteſtent à S. Pierre & à S. Jean-de-Latran la ſupériorité de nos Artiſtes. On doit s'étonner de toutes les richeſſes que nous avons ici. Les fleuves des Thuileries. Hercule & le Milon du Puget, l'Anchiſe de le Pantre, la porte S. Denis ; le grouppe de la place des Victoires, qui pour la penſée & l'exécution eſt le plus beau monument de ce genre dans les quatre parties du monde. Mais tout cela cependant n'eſt que de la nature humaine. Michel-Ange a fait autre choſe. Tous nos ſculpteurs ſimpliffent l'imagination : Michel-Ange l'exalte. Il ſouleve ſon homme & lui fait perdre terre.

ſages, ſujets domeſtiques, tout eſt traité ſupérieurement.

MILORD. Je ne ſçai pas par où finira ce détour.

M. FABRETTI. Vous avez un grand nombre d'Artiſtes eſtimables. Nous avouerions ſans crainte les Gre... les Ver... les Char... &c. & leurs chefs-d'œuvres ſeroient les délices de nos petits cabinets.

MILORD. Et qu'eſt-ce qui feroit les délices de vos grandes galeries?

M. FABRETTI. Vous voyez, Monſieur Remi, que malgré les critiques que je me ſuis quelquefois permiſes, je me prépare à vous rendre en Italie un juſte témoignage. Milord, quels ſont vos projets pour la ſoirée?

MILORD. Vous vous mocquez de nous. Monſieur Remi vous demande tout franchement votre opinion ſur l'école Françoiſe, & vous prenez des détours, vous parlez ruines, payſages... & l'hiſtoire, l'hiſtoire n'eſt donc rien? Mes ſeuls projets ſont de vous entendre ſur ce point.

M. FABRETTI. Le ſilence eſt une maniere de parler.

MILORD. Cette maniere eſt trop diſcrette pour le moment.

M. FABRETTI. Il eſt difficile d'être honnête & vrai en même tems.

MILORD. Il ſuffit d'être vrai. Allons des crudités ſi elles ſont néceſſaires.

M. FABRETTI. Je vous avouerai donc qu'avec de mauvais tableaux, vous avez cependant d'habiles gens ſi le bon goût régnoit en France, vous pourriez avoir de l'hiſtoire.

MILORD. Ceci vraiment eſt un peu plus clair, & va aſſez droit au fait.

M. REMI. Pour avoir un jugement fixe ſur les différentes parties : je vous prie, d'abord ſur la compoſition....

M. FABRETTI. Je crois que ſur la compoſition vous n'avez que des idées, des choſes d'agrémens, des riens de goût & d'agencement, plus d'attention à éviter de petits défauts que de recherches des grandes beautés: la crainte d'un angle droit, d'une légére ſimétrie occupe plus que l'expreſſion d'une grande ſcène. Enfin il y a plus de *convenu* que de véritables principes, & c'eſt la ſource de l'éternelle monotonie, de ces tableaux de l'École militaire qui ont l'air d'être compoſés par le même homme.

M. REMI. Et ſur les autres parties, trouvez-vous, par exemple que ſur le deſſein nos Artiſtes ſentent l'antique?

M. FABRETTI. C'eſt un des points qui m'a le plus notablement ſcandaliſé. Ils ne ſentent ni l'antique ni la nature. Aulieu de puiſer dans cette ſource la correction, la grandeur & la vérité, ils cherchent plutôt à ſe procurer une certaine tournure de forme & un certain goût de deſſein.

M. REMI. Il y a un mot conſacré pour cela, Monſeigneur, c'eſt une routine de donner ce qu'ils appellent *le tour à la figure*. Cette pratique a bien ſon mérite; ils ont ce feu, cette déciſion, & cette vérité qu'accompagnent l'exacte imitation de la nature.

M. FABRETTI. Vous vous trompez, ils n'ont rien de tout-çà. L'Eſpagnolet & le Caravage étoient vrais, parce que ſcrupuleux imitateurs, ils n'avoient d'autres incorrections que celles de la nature, & la rendoient ſans choix, telle qu'elle étoit: mais dans votre école, ils n'ont pas cette vérité même dans les incorrections, parce qu'ils ne copient pas la nature avec préciſion, mais ſelon les idées qu'ils s'en font.

M. REMI. Il y en a cependant pluſieurs qui con-

noiſſent les formes & copient la nature avec vérité.

M. FABRETTI. Oui, mais alors ſans choix & ſans grandeur: j'avoue que quelquefois ils placent le modèle dans leurs tableaux; mais c'eſt toujours le même homme que vous retrouverez partout.

Pour les *caractères*, ils ſont perdus. Ce n'eſt pas par eux qu'ils diſtinguent les rangs & les qualités. Un Roi, un Soldat, un Pontife, ont la même figure.

Pour *l'expreſſion* je ne vous en parle pas. De même que leurs *caractères* ne ſont que dans les habits, leurs *paſſions* ne ſont pas dans l'ame. Le Dominiquin qui connoiſſoit cette ame, avoit un langage pour rendre ſes mouvemens & leurs nuances; il en pénétroit toutes ſes figures, & dans les attitudes les plus ſimples, elles exprimoient les ſentimens les plus profonds: mais vos Artiſtes ne ſçachant pas ainſi répandre une paſſion dans toute la perſonne, elle devient locale. Ils ont lu quelque part que l'indignation ſe rend par le ſourcil froncé, l'étonnement par la bouche ouverte, la modeſtie par les yeux baiſſés; avec cette recette, ils éxécutent des grimaces, & voilà ce qu'ils appellent exprimer des paſſions. (*a*)

M. REMI. Je crois que ſur le coloris on peut vous interroger avec plus de confiance.

M. FABRETTI. Montrez-moi donc de la chair, car on en voit bien peu ici. Pour toute expérience, pre-

(*a*) L'auteur de l'article *paſſions* dans l'Encyclopédie ſe plaint de la difficulté qu'il y a de les obſerver. *Dans une capitale où tous les hommes conviennent de paroître n'en reſſentir aucune, où la nature n'eſt pas parée de la franchiſe qui a le droit d'intéreſſer l'ame & d'occuper les ſens.* Il écrivoit ſans doute du cabinet du Roi. Qu'il aille aux halles, ſur le port, dans les places publiques, il verra qu'on n'eſt convenu de rien. Ceci tout naturellement eſt un petit artifice d'auteur, pour augmenter le prix de ſon charmant répertoire ſur l'expreſſion des paſſions. On y lit par exemple que dans l'affliction, la joie, l'amour, &c. &c. *L'humeur qui ſe forme naturellement dans le nez devient plus abondant.*

nez un Vénitien, & portez-le tout au tour du ſalon; comme vous verrez fuir & tomber à l'approche toutes les enluminures. Ils ne colorient pas ſur le même principe qu'ils ne deſſinent point. Tout ſort de l'imagination. L'un eſt jaune, l'autre rouge ou gris, ſelon ſon goût, & la nature n'eſt nulle part.

Quoique les Romains ne ſoient pas à citer, nous ſommes ſur cette partie moins éloigné que vous: un coloris nul eſt plus près de la nature qu'un coloris ſyſtématique. Nos maîtres ont débuté par la forme, le caractère & l'expreſſion, & comme la nature eſt immenſe ils n'ont pu aller juſqu'au bout. Ce qu'ils n'ont pas étudié, ils ne l'ont point aſſuré, le laiſſant comme une pierre d'attente, une choſe à revoir: & Raphaël écrivoit quelque tems avant ſa mort, qu'il alloit déſormais travailler à faire de la chair.

MILORD. Cependant pour la couleur il auroit pu citer ſa transfiguration, & quelques figures au Vatican, qu'un Vénitien ne déſavoueroit pas.

M. FABRETTI. Pour le clair-obſcur il ne l'entendoit pas.

M. REMI. Les ſeuls Vénitiens l'ont entendu.

M. FABRETTI. Oui pour chaque grouppe en particulier, mais pour l'effet général d'une grande machine, je vous avouerai, ſans préjugé national, que les Flamans ſont ſouvent leurs maîtres.

M. REMI. Je ſuis fâché de ne pas vous voir mieux diſpoſé ſur le coloris que ſur la forme, car on trouve aſſez généralement que nos tableaux ſont de l'effet: on en eſt frappé, on s'arrête.

M. FABRETTI. Comme à mon arrivée à Paris, j'étois frappé des viſages de carmin, des cheveux d'or, des ſourcils d'ébène, des gorges de blanc d'Eſpagne. Ce n'étoit pas l'admiration & l'étonnement du beau, mais ſa

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
I

ſingularité. Ce débordement de jaune & de rouge, ce cliquetis de couleurs ne ſont pas faits pour ſéduire ; on s'arrête un moment pour s'enfuir à jamais.

Vous avez voulu de la franchiſe, Monſieur Remi, en voilà. Je ne juge que ce ſalon, j'imagine qu'ailleurs vous mériteriez plus d'éloges.

MILORD. Ailleurs vous courreriez grand riſque de rencontrer la même peinture.

M. FABRETTI. Après avoir admiré l'ancienne peinture Françoiſe, je ne ſçai comment on a pu tomber à la nouvelle. Pour remonter aux cauſes, vous qui connoiſſez ſi bien cette école, vous devriez bien, Milord, me dire quelque choſe ſur ſa marche.

MILORD. Sans remonter à François premier, (*b*) qui appella les Primatices & les Roſſi, pour venir fonder la Peinture en France. Prenez pour ſon premier âge ce ſiécle célébre où tous les arts & les ſciences ſe développerent à la fois comme une ſeconde renaiſſance ; Pouſſin, le Brun, le Sueur, Mignard, &c. font la premiere époque, & l'âge d'or de la Peinture. On n'appercevoit pas dans leurs ouvrages une grande connoiſſance de la couleur & des effets, le pittoreſque des compoſitions s'y trouvoit plus par hazard que par principes. Leur but ſeul étoit de rendre le ſujet, & l'expreſſion générale de la ſcène. Outre la plus grande poëſie dans l'invention, on reconnoiſſoit dans les caractéres, les expreſſions & les draperies, le goût &

(*b*) Ce Prince avoit fait de Fontainebleau le ſéjour des Arts : les jeunes artiſtes y alloient comme ils vont aujourd'hui à Rome. Les galeries étoient des atteliers où l'on ne voyoit que porte-feuilles & chevalets : à préſent le ſpectacle en eſt bien plus intéreſſant, & l'on découvre un étalage de caſſeroles, de ragoûts & de compotes ; la fumée de charbon eſt l'encens dont on parfume les grands maîtres. Je crois que ſi François premier revenoit, ſaiſi d'une ſainte colere, il chaſſeroit les marmitons, comme Notre Seigneur chaſſa les marchands de ſon temple.

les recherches des Raphaëls & des Carraches. Quelqu'uns tels que Blanchard, & quelquefois Bourdon & la Hire ſe diſtinguoient par la couleur & rappelloient l'école de Veniſe. (c)

A cet âge ſuccédérent les Boullognes, les Coypels, (d) Jouvenet, la Foſſe, &c. Les premiers tenoient encore au premier tems, & ſe reſſentoient de l'antique & de l'école Romaine, dont les Coypels déchurent, en conſervant cependant de belles idées dans leurs compoſitions, & de la fineſſe dans leurs expreſſions. Jouvenet ne rendoit pas les paſſions, mais deſſinateur fort, quoique ſans choix dans ſes formes, grand & fougueux dans ſes compoſitions. Son goût pour la marche pittoreſque lui fit ſouvent ſacrifier le caractére propre du ſujet. Son pinceau fut fier, mais égal. Il eut du goût dans le jet de ſes draperies, mais peu de variété dans leurs plis. La Foſſe, coloriſte chaud & maniéré, compoſiteur ingénieux, plein de goût pour les agencemens, ſans quelques partiſans des anciens auroit fait oublier dans l'école la nobleſſe, la grace & le choix des formes, la vérité des étoffes & le charme du pinceau ; (e) mais il prépara le troiſieme âge, dont les principaux chefs furent le Moyne & Detroy ; dès-lors le goût antique fut ouvertement abandonné. Le ſeul Carle Vanloo conſerva au milieu de la contagion un ſtile aſſez grand, des plans ſimples, des mouvemens & des drapperies vrais. S'il fait déſirer une marche plus vive, des caractéres plus forts, une couleur plus piquante, du

(c) Ils n'ont pas toujours été égaux ; mais dans le Saint Pierre à Notre-Dame & le Saint Barthelemi à Saint Jacques, on trouvera le Bourdon & la Hyre, les plus vigoureux Vénitiens qui exiſtent.

(d) Il ne faut pas confondre avec eux Antoine Coypel, contemporain & imitateur de très-près de la maniere du Pouſſin.

(e) Pour l'apprécier, qu'on le compare aux Invalides avec les Boullognes.

moins n'eut-il rien de faux. Juſque-là l'école de Paris, celle de Rome & de Veniſe, n'étoient que différentes vues de la nature, elles avoient des principes communs. Mais on vit ſe préparer une nouvelle Académie, une compoſition, un deſſein, un coloris purement françois; enfin Bou.... en devint le fondateur. Les grands maîtres étoient trop froids, la nature trop ſévére & trop ſimple pour ſon génie, il inventa une couleur & des formes nouvelles.

M. REMI. Voilà effectivement l'auteur de tout ce que vous voyez, & ſon hiſtoire eſt celle de la Peinture.

M. FABRETTI. J'ai cependant vu de lui des croquis délicieux.

M. REMI. Tout le monde couroit après ſes ouvrages.

MILORD. Sûrement, toutes les femmes vouloient un boudoir de ſa façon; parce qu'effectivement jamais mortel ne grouppa mieux deux ou trois amours, quelques bergeres, ou quelques nymphes.

M. REMI. Il eſt vrai qu'on n'a jamais mieux entendu la compoſition.

MILORD. *Compoſition!* ce mot veut qu'on l'explique. Quand je dis un boudoir, un deſſus de porte, je ne dis pas une galerie, ni un plafond.

M. REMI. Nous avons de grands ſujets de lui.

MILORD. Sans grandes idées & ſans principes, il avoit le goût, l'inſtinct le plus heureux, & cela ſuffit pour de petites choſes: mais il faut bien d'autres moyens pour faire menacer Neptune, & tonner Jupiter. Quand il s'eſt égaré dans de grandes machines, ſon génie ſans nerf & ſans caractére n'étant qu'aimable & gracieux, vouloit l'être par-tout, dans des martyrs, comme dans les amours de Pſiché.

M. REMI. J'avoue que ce n'étoit le Peintre ni des Héros, ni des Dieux, mais bien celui des Graces.

MILORD. Pas du tout. Il avoit de la grace, mais point des graces, qui ſimples, nobles, répandues dans toute la nature ſont dans la forme, l'expreſſion, le caractére & tous les mouvemens. C'étoit ſans doute celles d'Appelle dont héritérent le Corrége & l'Albane; mais Bou. n'avoit que la grace d'attitude & d'agencement, & dans les ajuſtemens un déſordre, un chiffonage qui n'étoit que plaiſant.

M. REMI. Il faut donc s'en tenir à ſes deſſeins dont parloit Monſeigneur.

MILORD. Vous le faites parler. Il a dit des croquis, où l'on ſe contente du pittoreſque & de l'agencement, qui étoit ſon ſeul talent. Dans un deſſein on peut montrer les grandes parties; Je les ſuppoſois ſans les voir dans les légéres eſquiſſes de Monſieur Bou... parce que frappé des jolies choſes qu'on y rencontre, & les joignant à ſa réputation, je croyois qu'il avoit tout dans l'éxécution: mais dans ſon coloris y avoit-il quelque choſe à remarquer?

MILORD. Je vous en ai dit aſſez. Imaginez ce qu'il peut être. Quand on peint de tête, on eſt idéal ſur tout: on fait des chairs de fantaiſie. Monſieur Bou... n'empruntoit que de ſon imagination, ſans études, ſans obſervations, toujours prêt à peindre; il n'y a pas de maiſon où il n'y ait quelque choſe de lui.

M. FABRETTI. J'imagine que les Artiſtes devoient du moins le fuir comme un peſtiféré.

MILORD. On ne vouloit être armé Peintre que par lui. Jamais école ne fut plus nombreuſe; vous devinez bien le plan & la marche des études; on ne s'amuſoit pas aux longs préliminaires. Je vous dirai en ſomme qu'on

ne deſſinoit que lui, (*f*) qu'on fardoit la nature aulieu de l'imiter, & que l'antique & les anciens maîtres ſévérement bannis, la Peinture étoit en entier livrée au goût & à l'imagination. L'art ainſi ſimplifié, dépouillé de la ſévérité des régles trouvoit plus de ſectateur, & les jeunes Artiſtes entroient en foule dans cette carriere facile, qui les prématurant, les rendoit maîtres de ſi bonne heure. Comme le goût eſt un préſent de la nature, quelques-uns ſe trouvoient peintres en prenant le pinceau & créoient ſans avoir rien appris. Aiors on n'entendit plus retentir dans l'école que compoſition pittoreſque, agencement, liberté, franchiſe, agrément, gaïté de coloris; & l'on appella froid & péſant ce Dominiquin, qui les yeux bien ouverts craint que le trait ne lui échappe, médite une expreſſion, plus long à concevoir qu'à produire, tremble de manquer la nature, & de lui ſubſtituer ce qu'elle ne montre pas. Voilà enfin l'époque du faux eſprit, du bavardage & du galimathias en peinture: car vous ſçavez, *ut Pictura poëſis erit.*

M. REMI. Je n'entend pas ce latin-là.

M. FABRETTI. Il veut dire qu'un habile homme ne parle qu'après avoir médité; qu'un rimeur facile plein de mots & vuide de penſées, eſt comme un Peintre ſans étude ni réflexion; qu'il eſt aiſé de barbouiller, mais difficile d'écrire; qu'un bavard parle aiſément par impuiſſance de ſe taire, comme un Peintre peinture facilement quand il ne connoît pas la difficulté de peindre.

M. REMI. Voilà bien du françois pour ſi peu de latin.

(*f*) C'eſt d'après les principes de cette école qu'on précautionne au mot *deſſein* de l'Encyclopédie contre l'étude de l'antique, & qu'on réduit *eſſentiellement* le deſſein à l'art, *de faire gliſſer le poignet ſur le papier pour le parcourir, en ſe portant ſans roideur d'un côté & d'autre, armé d'un crayon de ſanguine aiguiſé avec un canif enchaſſé dans un porte-crayon long d'environ un demi pied, à tuyau de cuivre, du diametre, d'une groſſe plume*, &c. &c. &c.

M. FABRETTI. Je ſuis étonné du progrès de la contagion, malgré le commerce avec Rome.

M. REMI. Ce n'eſt plus que par forme qu'on y va, & vous le voyez bien. S'apperçoit-on de ce voyage ? (g)

MILORD. On part d'ici avec des idées arrêtées & des ſyſtêmes, & Rome ne peut plus les inſtruire.

M. FABRETTI. Il y a un ſéjour de pluſieurs années qui ne peut pas être inutile.

M. REMI. J'ai oui dire qu'il étoit rare de trouver nos jeunes gens au Vatican, au Palais Farnèſe.

M. FABRETTI. Cela n'eſt pas poſſible.

MILORD. Je veux être condamné à ne voir que leurs tableaux de ma vie, ſi vous trouvez dans leurs portefeuilles une étude d'après Raphaël, ou les Carraches.

M. REMI. Il eſt étonnant, Monſeigneur, que vous ne ſçachiez pas ce qui ſe fait chez vous.

MILORD. Meſſieurs les Italiens ſont comme ces maîtres de maiſon, ſi contens de leur perſonne, que quand on les perſifle, ils croyent que c'eſt un hommage qu'on leur rend. Dites-lui franchement ce qu'on penſe ici de leur école Romaine.

M. REMI. Pour remonter à la ſource: il y a quelques vrais adorateurs qui ne jurent que par l'antique & l'Italie; mais vous ſçavez que les élus ſont le petit nombre. On cite quelques morceaux célébres, le reſte paſſe

(g) Les inſtructions de M. Boucher à un penſionnaire partant pour Rome, portoient ordinairement d'aller une fois au Vatican pour voir ce que c'étoit, & de n'avoir de liaiſon qu'avec les *Ciroferri*, *les Bacicio* & *Pietro de Cortone*. Leurs ouvrages à la vérité ſont très-utiles, mais comme ces livres dangéreux qu'on ne doit lire que quand on a des principes.

pour bien froid & bien ſec, & l'antique tout antique qu'il eſt, a ſes Pie. . . ſes. . .

M. FABRETTI. Il ne les a pas, & leur médiocrité, ſelon votre Comte de Caylus, eſt même reſpectable, parce que c'eſt toujours la nature plus ou moins bien rendue ſelon les talents de l'Artiſte.

MILORD. Laiſſez l'antique, rapprochez-vous, Monſieur Remi, parlez-lui des Italiens.

M. REMI. Si vous en demandez des nouvelles, on vous en dira du bien, parce qu'on eſt honnête ici comme ailleurs; mais vous voyez par les tableaux qu'on n'en penſe pas; & à parler à cœur ouvert, je vous dirai que c'eſt de la vieille école, du ſtile ſuranné, de la décrépitude en peinture.

M. FABRETTI. *Coſperto di Bacco*, les Raphaels, les Dominiquins, les Carraches!

M. REMI. Pour les plus reſpectueux, leurs ouvrages ne ſont que des matériaux, qu'on ne peut mettre en œuvre qu'en leur donnant *le tour*.

M. FABRETTI. Quand un Artiſte ſe préſente à l'Académie, on ne lui demande pas quelques mots de profeſſion de foi ſur nos chefs-d'œuvres.

M. REMI. Vous avez oublié les mots propres; nous les avons cependant aſſez répétés. *Tartouillis*, *torcher*, *les lâchés*, *ragoût de couleur*, *donner* ſurtout *le tour*; voilà ce qu'il ne faudroit pas oublier pour nous entendre.

M. FABRETTI. Le peu de Romains qu'il y a parmi vous s'oppoſe du moins à la corruption générale.

M. REMI. On ne les écoute pas.

M. FABRETTI. J'ai pourtant ouï parler d'une réforme, & les portes de l'Académie ſont fermées her-

métiquement depuis deux ans, on ne doit les ouvrir que l'année ſainte.

MILORD. Cette clôture ne remédie à rien, ſi on ne va pas à la racine du mal, il faudroit ce qu'on appelle, écheniller, pour réparer cet heureux tems de paix & de facilité où tout le monde étoit de l'Académie.

M. FABRETTI. L'époque eſt-elle ancienne?

M. REMI. Ce fut ſous Monſieur Bou. premier Peintre du Roi.

M. FABRETTI. Je croyois que les Peintres de genre ne pouvoient jamais prétendre à ce titre.

MILORD. Il étoit Peintre d'hiſtoires, & des plus grandes hiſtoires anciennes & modernes, grecques, latines, égyptiennes, prophanes & ſacrées.

M. REMI. Ne lui reprochez rien; ce n'étoit pas lui qui s'en mêloit, & Monſieur Coch. ſeul faiſoit la béſogne.

MILORD. Comment, un *Eſtampier* jugeoit la Peinture!

M. FABRETTI. J'ai lu de lui un voyage d'Italie, où quoique ſes jugemens particuliers ſoient mauvais, cependant ſur le goût des écoles, il n'a abſolument pas mal copié ce que nos habiles auteurs en ont écrit.

MILORD. Si je m'en ſouviens bien, il ne fait pas trop de cas de l'école Romaine.

M. FABRETTI. Il n'en parle preſque pas, par une ſage défiance, un reſpect....

MILORD. Le reſpect eſt bien imaginé. Ces Meſſieurs vous reſpectent fort peu.

M. FABRETTI. Cette réforme de l'Académie eſt cependant un hommage qu'on nous rend.

M. REMI. Vous n'avez pas ſaiſi, Monſeigneur, l'eſprit de cette réforme. Ce n'eſt pas pour fermer l'entrée à cette nuée de monoyeurs, de peintureurs en grand, en petit, en miniature, en émail ; le vrai but eſt de faire une faveur de ce qui devroit être une juſtice. Monſieur Pie.... ſe ménage par-là des graces à accorder, parce que c'eſt par lui, & non par les talents qu'on peut entrer dans l'Académie ; car lorſque les Bon... les Jol.... les Tar.... frappent à la porte, les deux battans leurs ſont ouverts.

MILORD. C'eſt une playe de l'Égypte que cette école de Monſieur Pie... *(h)*

M. FABRETTI. J'avois cru que c'étoit pour que Rome & les anciens revinſſent en honneur.

MILORD. Mon Dieu ! laiſſez-là Rome & les anciens. Les préjugés nationnaux ne peuvent donc ſe dépouiller ? Le ſeul moyen de vous en tirer, Monſieur Remi, eſt de lui dire les gros mots. Si Raphaël venoit en France ſeroit-il de l'Académie royale de Peinture ?

M. REMI. La réponſe eſt aiſée, il n'eſt pas coloriſte, & vous ſçavez qu'on veut de la couleur.

M. FABRETTI. Mais il eſt deſſinateur.

M. REMI. Tant que vous voudrez : mais il auroit contre lui tous ceux qui ne le ſont pas ; c'eſt aſſûrément

(h) En liſant d'abord ces dialogues, j'ai trouvé que Monſieur Pie... revenoit trop ſouvent ; qu'il ne falloit pas s'acharner ſur un mort, & que ce refrein perpétuel eſt à Paris d'un mauvais goût. Un Anglois s'embaraſſe peu d'avoir ce que nous appellons le bon ton ; ainſi je ne prétend pas l'excuſer : cependant je dois prévenir que ſous peu on verra l'urgente néceſſité d'avoir ſi fortement inſiſté ſur Monſieur Pie... Je ne ſerois pas même étonné qu'on trouvât que ce Milord à peut-être encore uſé d'un coupable ménagement. Tant il eſt vrai que dans les choſes humaines il ne faut pas ſe preſſer de juger. *In omnibus expecta finem.*

le grand nombre, puiſque ſelon vous, nous ne deſſinons pas.

MILORD. Voilà donc l'école Romaine expédiée ; & le Titien ſeroit-il plus heureux ?

M. REMI. Bien moins. Il eſt incorrect, & trouveroit contre lui tous les prétendans au deſſein ; mais ce moyen ne ſeroit qu'auxiliaire, & la couleur ſuffiroit pour le bannir. Vous trouvez que la nôtre eſt idéale, la vraie n'eſt donc pas l'académique. Le Titien n'a pas ces tons neufs & pétillans qu'on a trouvé depuis ; & vous voyez dès-lors qu'il n'auroit de reſſource qu'à l'Académie de Saint Luc.

MILORD. Ceci vous embaraſſe ; vous êtes étonné.

M. FABRETTI. Je crois que vous vous entendez pour me turlupiner.

M. REMI. Je ne ſuis pas ici, Monſeigneur, pour vous en impoſer, & les tableaux que vous voyez ſont à l'appui de tout ce que je dis.

M. FABRETTI. Je ne puis me le perſuader. Notre cauſe eſt trop liée à celle de vos propres grands hommes, puiſque les Pouſſins, les le Bruns & les le Sueurs ſont en honneur parmi vous. Vous imitez sûrement l'admiration que ces grands Artiſtes avoient pour les nôtres.

M. REMI. Vous auriez en effet toute raiſon de vous plaindre ; mais ils n'ont pas de préjugés, & traitent les nationnaux comme les étrangers.

M. FABRETTI. On ne ſe proſterne donc plus devant ces génies, dont on devroit dire comme Quintilien de Cicéron, qu'on n'eſt Peintre qu'à meſure qu'on a du goût pour eux.

MILORD. Encore un coup, Quintilien & Ciceron

ne vous feront pas ici d'un grand ſécours. Une bonne fois pour toutes, gravez-vous bien dans la mémoire que cette ancienne admiration, ces hommages pour votre école, ſont miſes au rang des vielles erreurs. Vous êtes à Paris & point à Rome.

M. FABRETTI. Nous n'avons pas beſoin de leurs ſuffrages pour notre gloire.

MILORD. Ils nont pas béſoin des vôtres pour être employés, & faire des tableaux comme vous voyez.

M. FABRETTI. Les Zoiles ne font qu'ajoûter à la gloire d'Homere, & les Dieux n'entendent pas de l'olympe les cris de leurs obſcurs blaſphémateurs.

MILORD. Oh oh! Voilà de l'épique & du ſublime.

M. FABRETTI. Nous n'en avons pas moins des chefs-d'œuvres, malgré les abſurdités des borgnes & des aveugles.

MILORD. Ceci approche plus de la proſe & ſent ſon diſcours familer.

M. FABRETTI. Voilà un bien mauvais ton de plaiſanterie.

MILORD. L'humeur vous gagne à ce qui me paroît, & vous avez beſoin de prendre l'air, allons faire un tour de Palais Royal..

DIALOGUE

DIALOGUE VII.

MILORD.

EH bien, Monſeigneur, commencez-vous un peu à vous remettre; le grand air eſt ſouverain en pareil cas.

M. FABRETTI. Je n'avois pas beſoin de ſes bons effets.

MILORD. J'entre dans votre peine. Je conçois qu'il eſt dur à un certain âge d'être obligé de recommencer & après avoir admiré les anciens d'en venir aux Pie... & compagnie: mais il n'y a rien de déſeſpéré & vous pourrez vous mettre ſur le courant.

Vous êtes jeune encore & l'on peut vous inſtruire. Racine.

M. FABRETTI. Il eſt bien permis à la fin de montrer quelque chaleur.

MILORD. Cela eſt vrai, vous vous conteniez dans le commencement; vous me laiſſiez la béſogne tant que vous croyez votre Rome en sûreté & que cette indifférence pour les anciens n'étoit que le vice de quelques Artiſtes: mais quand vous avez vu que c'étoit un ſyſtême, un dogme académique, alors le ſang-froid a diſparu, & nous avons changé de rôle.

M. FABRETTI. Mais il me ſemble que dès le commencement vous avez encore plus....

MILORD. Pour nous autres Anglois, nous n'avons pas de prétentions d'école, ou plutôt nous ne devrions pas en avoir. (*i*) L'habitude d'ailleurs d'être bruſque, & d'ap-

(*i*) Cet Anglois eſt encore plus ſans préjugés que le commun de ſes compatriotes, qui ont toujours la meilleure idée des productions nationales. Il y a à Londres deux ou trois ſalons par an où ils vont s'extaſier ſur leurs Artiſtes, ne leur en déplaiſe, il

peller les choſes par leur nom, fait qu'on appelle un chat un chat, & Pie un barbouilleur; ce ſont-là nos menus propos, nos converſations les plus ſimples; mais pour vous autres Italiens à tournures & à périphraſes, c'eſt plus étonnant & je ne m'attendois pas que le feu prit aux poudres ſi rapidement. N'eſt-ce pas, Monſieur Remi?

M. REMI. Franchement, Milord, la propoſition du Palais Royal eſt venue fort à propos.

M. FABRETTI. Pourquoi donc, le zèle pour les Arts vous déplaîroit-il? Trouvez-vous que l'école Françoiſe gagne au goût actuel?

MILORD. Je ne ſçai ſi elle y gagne, mais nous y gagnons beaucoup. Grace à ce genre-là, les étrangers ont bien fait leurs affaires à Paris. Nous l'avons dépouillé, & vous ne trouveriez pas chez les marchands un tableau un peu capital des maîtres d'Italie.

M. FABRETTI. Je le crois bien, tous ceux qui en poſſédent n'ont garde de s'en défaire.

M. REMI. Ce n'eſt pas la raiſon; on les vend comme triſtes & tenant une place énorme, & on met vingt petits Flamans à la place qu'occupoit un grand vilain Guide, ou un Raphaël.

MILORD. Vous n'avez pas même à vous plaindre, ils y vont de bonne foi, & ne ſont pas plus attachés aux François qu'aux Italiens. S'il y a un beau le Sueur, un le Brun, fut-il dans une Égliſe, (*k*) il eſt aiſé de ſe le pro-

y auroit de rudes Dialogues à faire ſur leur peintures. Ils n'ont quelque choſe que dans les portraits; les Arts y marchent à pas lent, & même à pas rétrogradés. Les Peintres n'ont jamais eu le génie de la nation, bien éloignés de leurs Poëtes, qui dans leur ſublime, comme dans leurs abſurdités ont un caractère particulier. Mais les tableaux n'offrent qu'un mauvais qui peut être de tous les pays.

(*k*) Les Égliſes juſqu'ici avoient été regardées comme des

curer. Il y a un Bourdon & un Blanchard à Notre-Dame, qui j'eſpere, ne m'échapperont pas. (*l*)

M. FABRETTI. Il y a cependant ici des amateurs du vieux ſtile, & j'ai oui parler de ſuperbes galeries.

MILORD. Celle de M. le Duc d'Orléans eſt admirable, & je ne ſçais ſi vous avez mieux en Italie; mais ce n'eſt qu'une.

M. FABRETTI. J'ai auſſi depuis très-longtems en-

aziles. Mais depuis quelques années on les dépouille preſqu'auſſi facilement que les cabinets.

(*l*) Le Milord ſe flatte & il pourra bien manquer ſon coup, à moins qu'il n'en charge le brave F*. Sa campagne de Meaux eſt un petit chef-d'œuvre de Tactique Marchande. On lit dans la relation, que par une foule de ruſes & de ſtratagêmes, il s'étoit menagé des intelligences dans la place, il étoit déja dans l'égliſe, & deux ſublimes le Sueur alloient lui être livrés, mal'heureuſement au moment d'être ſurpris, les marguilliers ſonnent le tocſin les portes de l'égliſe ſe ferment: & voila la fameuſe affaire du 26 May. C'eſt dans ces cas imprévus qu'échouent les plus habiles Généraux. Comment prendre ſon parti ſur le champ, former de nouvelles diſpoſitions, méſurer ſon terrein, les forces reſpectives, calculer enfin lorſqu'on n'a tout au plus que le tems d'agir? voila où la tête ſe perd toujours; mais le froid & l'intrepide F* conſerve toute la ſienne. Après des prodiges en tout genre, les portes de l'égliſe s'ouvrent, il ſort à la tête de ſa troupe, chargé des ſaintes dépouilles, à travers une ſi furieuſe grêle de coups de bâton, que F*, qui n'eſt cependant pas avantageux, en avoue 197 pour ſa part. La retraite ſe fit toute fois dans le meilleur ordre, & les ennemis voyant que le bâton n'y faiſait rien, firent avancer des huiſſiers; mais le Parlement déclara les tableaux bien vendus, & la baſtonnade encore mieux reçue.

Quoique cette expédition de Meaux fût au premier coup-d'œil la choſe la plus glorieuſe par tout ce que F* y a mis d'adreſſe & d'épaules, il faut convenir qu'au réſultat il n'a combâtu que pour l'honneur, & c'eſt une de ces campagnes que les hiſtoriens appelleroient plus brillante qu'avantageuſe, car le magnanime F* vendit ſes tableaux preſqu'au prix coutant, & il a prouvé par bonnes piéces juſtificatives jointes au procès que chaque coup de bâton ne lui avoit pas été payé plus de ſix blancs la piéce.

tendu parler de celle de Monſieur le Baron de Thiers. N'exiſte-t-elle pas toute entiere?

MILORD. Toute entiere, & magnifique, on ne vous a pas trompé.

M. FABRETTI. Nous irons la voir.

MILORD. Je ne m'offre pas pour vous y accompagner; car les troubles de Pologne ne rendent pas le voyage facile.

M. FABRETTI. Qu'a de commun la Pologne avec cette galerie?

MILORD. C'eſt que depuis deux ans elle exiſte en Ruſſie.

M. FABRETTI. Comment! elle a été vendue,

MILORD. Preſque pour rien. Ce fut comme Brutus à Philippes, le dernier des Romains.

M. FABRETTI. Pourquoi donc tous vos grands Marquis, Princes, Fermiers-généraux & Ducs n'ont-ils pas profité de cette belle occaſion?

MILORD. C'eſt que vous ne voulez pas nous en croire. Vous mourriez de faim avec la Transfiguration ſur le pavé de Paris. On ne vous diroit pas un mot de votre Muſeum du Capitole. Le cabinet du Baron s'eſt vendu ſans mot dire. Les grands ne mettent pas leur magnificence à ces petites curioſités-là. Perſonne ne s'eſt aviſé de propoſer une ſouſcription, de ſonner le tocſin, & les tableaux ſe ſont emballés le plus tranquillement du monde.

M. FABRETTI. Qui eſt-ce qui a oſé vendre cette magnifique collection?

MILORD. Ceux qui ne l'euſſent jamais achetée.

M. REMI. Nous ne ſommes pas ſi aiſés à dépouiller

ſur tous les points, & je vous défie bien de nous enlever nos chers Flamans.

MILORD. Ce n'eſt pas-là notre ambition, quoiqu'il s'en ſoit gliſſé quelques-uns chez-nous; & Milord *Devanshire* m'a dit qu'il propoſeroit à l'ouverture du Parlement un Bill. pour les exclure. Vous penſez bien que je ne ſerai pas du parti de l'oppoſition.

M. FABRETTI. Vous êtes encore dans les vieux principes en Angleterre : une fois un tableau dans une famille, il n'en ſort plus, à ce qu'on m'a dit.

MILORD. Chaqu'un en rapporte de ſes voyages, & les dépoſe dans ſa maiſon de campagne ; ils y éxiſtent autant que la race du propriétaire.

M. REMI. Nous finirons ſûrement par le même uſage, car vous ſavez que l'Anglomanie domine ici. Tout le monde veut être Anglois, aller à Londres: il n'y a jamais eu plus de communication.

MILORD. On vient voir chez nous des chevaux & des filles. La reſſemblance des deux nations eſt d'ailleurs auſſi parfaite qu'elle peut être. Vos bottes & vos redingottes ſont à-peu-près comme les nôtres. Nous feſons en Angleterre autant de cas des François qui viennent prendre nos uſages, que des Anglois qui nous portent les vôtres. Nous n'eſtimons que les gens de tous les pays, Anglois, François, Allemans, Italiens qui ſavent être des hommes & non des ſinges. (*m*)

M. REMI. Revenons aux Flamans : il faut convenir que ce ſont de charmantes choſes, pour le fini & le piquant des ſujets.

(*m*) Croire avoir le genie d'une nation quand on en a l'habit ; c'eſt une erreur bien puérile. [redacted] Si par hazard j'étois François je n'en rougirois pas, & ſi mon ſiécle me déplaiſoit j'en chercherois un autre dans ma nation même : au lieu d'être Anglois ou Suiſſe, je paraitrois avec l'eſprit & l'habit d'un Gaulois du temps de Charlemagne.

MILORD. *Qu'on m'ôte tous ces magots*, dit Louis XIV, à qui on en préſentoit.

M. FABRETTI. Un grand ſujet d'hiſtoire parloit plus à ſon ame que des pipes & des pots de bierre. On pourroit, ſi l'on vouloit, en avoir quelqu'uns, mais ce goût ne devroit pas être éxcluſif. Je crois voir au rêſte la raiſon de leur grande vogue; c'eſt le bon marché.

MILORD. Il n'y a qu'eux de cher au contraire, le grand genre eſt pour rien. Avec le prix d'un Wauwermens médiocre, l'on auroit trois ou quatre grands ſujets.

M. REMI. Trois ou quatre tout au moins. J'en ai vu un grand exemple. Dans le tems que le cabinet de M. de Thiers ſe donnoit, on ſe battoit à la vente de M. le Duc de Ch... pour mille louis, on n'avoit rien. J'avois des commiſſions de toutes parts. Imaginez qu'un petit potter avec quelques arbres & un bout de caroſſe m'échappa à 26900 livres.

MILORD. Eſt-ce qu'il donnoit dans ce genre là?

M. FABRETTI. Il n'aimoit que la bambochade.

MILORD. Je croyois qu'il avoit porté de Rome le bon goût, & un cabinet Italien.

M. FABRETTI. Il n'y avoit rien pour lui à Rome. Imaginez qu'à la face du Capitole, on n'avoit chez lui que de la muſique françoiſe, & lorſqu'il nous quitta, il faiſoit venir Reb... & Franc... pour nous apprendre à chanter, & Pie... pour nous aprendre à peindre.

MILORD. Je le croyois protecteur des Arts en grand, un homme à monuments, à choſes publiques qui reſtent & immortaliſent. (*n*)

(*n*) voila bien du bruit pour des Flamans. Ce Milord croit ſans doute que tout ſe tient; que dans les Arts même il y a une maniere grande & patriotique de les protéger. Les grandes ma-

M. REMI. Auſſi a-t-il fait de l'immortel ; pas de ces grandes choſes ordinaires, telles que Richelieu ou Colbert en ont faites, mais du bien plus ſurprenant que ça. Une maiſon merveilleuſe, bâtie ſi rapidement qu'elle tomboit à meſure, ſans vuë dans le plus beau pays du monde, ſans eau auprès d'une riviere : des montagnes aplanies, des vallées élevées : tout allait comme le vent ; les grilles de fer les plus monſtreuſes arrivoient en poſte. C'étoit bien plaiſant, & on nous a bien fait rire à Paris.

M. FABRETTI. A Rome ça feroit hauſſer les épaules.

MILORD. A Londres ça produiroit autre choſe, quand ces folies ſont faites au depens du public.

M. FABRETTI. D'après ce que vous dites, M. Remi, ſur la cherté de ces petits tableaux, il faut des monceaux d'or pour en avoir.

M. REMI. Oui, c'eſt un goût ruineux, je plains bien le pauvre amateur qui en a la manie. Il court de grands riſques, car vous ſavez ce que c'eſt qu'un amateur.

M. FABRETTI. C'eſt celui ſans doute, qui ſuivant la nature & le ſentiment a vû toutes les écoles, comme le ſage Potamon, toutes les ſectes des Philoſophes, pour ſe former d'après les beautés de chacunne, un goût pur & délection.

M. REMI. Où avez vous donc pris cette définition ? c'eſt apparemment en pays étranger ; car dans toutes nos claſſes d'acheteurs nous n'en avons pas une de cette eſpéce. Nous les diſtinguons par amateurs à l'argent, ou ſans argent.

chines en peintures, les colonnes, les ſtatues demandent des galleries, un vaſte palais. l'Homme s'agrandit avec ce qui l'entoure, de là les grands projets, les nobles idées, d'embelliſſement de monuments publics. Ainſi cette importance qui paroit d'abord puérile, explique pourquoi Louis XIV rejette les magots.

Amateurs ſans connoiſſance, amateurs d'oſtentation, c'eſt à dire dont les tableaux ſont un air plutôt qu'un goût, amateurs.....

MILORD. Pour abréger : dites amateurs impromptu, cette claſſe les renferme tous.

M. FABRETTI. Quelle eſt-elle donc ?

MILORD. Ce ſont ceux qui en tout genre, s'aviſant le ſoir d'être ſavans dès le lendemain, envoyent chercher un brocanteur, un Libraire pour les ſifler, & achétent des tableaux & des livres, parce qu'il eſt bon d'acheter de tout ce qui ſe vend. Si par hazard ils joignent à ce riche fond un voyage d'Italie, dont il rapportent force bévuë, ſur tout ce qui s'y voit, ne négligez jamais quand vous les rencontrez de les faire diſcourir Peinture & Mélodrame. Car pour un quart d'heure, ils ſont particulierement curieux à entendre.

M. REMI. Les brocanteurs ſont également curieux de les joindre ; car les amateurs du vieux ſtile ne ſont pas ſi aiſés à attraper. Lors même qu'ils ne s'y connoiſſent que très légérement, ils achetent les anciens maîtres, dont les tableaux ſont connus & ſuivis de cabinets en cabinets. Vous ſentés la difficulté de duper des gens qui ſont comme retranchés ; mais quand on donne dans les fantaiſies, dans les petits tableaux chers ſeulement par le mauvais goût à la mode, on eſt livré dès lors aux Marchands. C'eſt ce qu'ils appellent attirer l'ennemi en raze campagne. On les entoure, on leur gliſſe des croutes, & des copies, on fait des trocs, & ils ſe trouvent n'avoir ni tableaux ni argent à la fin de la guerre. Il y a des régles ſures avec leſquelles on ne les manque jamais.

MILLORD. Cette tactique-là a été pouſſée bien loin. A mon premier voyage à Paris, je rencontrai un brocanteur d'une grande diſtinction ; c'étoit bien le juif le plus adroit qui fut dans les douze tribus ; il m'auroit

mené au delà du jourdain, ſi je l'avois laiſſé faire.

M. REMI. N'étoit-ce pas M. le D.?

MILORD. Non.

M. REMI. Vous m'embarraſſez, car c'eſt un des plus fort. Nous avons encore dans la premiere claſſe Meſſieurs D* Ba* P* L* F* Ma* V* Me*.

MILORD. Bien mieux que tout cela! c'étoit Monſieur B.....

M. REMI. Ah! c'eſt vrai, il m'avoit échappé. Il commença, je le parie, par vous décrier tous ſes confreres, Vous dire qu'il falloit voir par vous-même, vous défier de tout le monde?

MILORD. En propres termes. Mais c'eſt un avis, comme bien ſçavez, que les honnêtes gens donnent quelquefois, & ces... Meſſieurs toujours. Ce fut en ſortant des mains de ce perfide Iſraëlite, que je connûs Monſieur Remi, & ce n'eſt que ſur des ſervices & une longue expérience, Monſeigneur, que je vous ai repondu de lui.

M. REMI. Ah Milord, je m'applaudis fort de mériter votre confiance; ma méthode a toujours été ſimple: j'attens ſans prévenir & vouloir captiver, & quand on eſt mécontent d'un marché, je le défais dix ans après ſi l'on veut. Mon but a été de faire un commerce honnête & non un trafic de ruſes & de friponneries.

M. FABRETTI. Monſieur Remi eſt à ce qui me paroît le ſeul juſte au milieu de Babylone: mais eſt-ce que l'Académie n'a pas l'inſpection ſur tous ces Meſſieurs?

M. REMI. Elle n'a aucuns droits ſur nous.

M. FABRETTI. Mais elle a droit ſur ſes membres.

M. REMI. Nous ne ſommes pas de l'Académie,

Monſeigneur, cela eſt inutile pour notre métier, & nous n'avons pas profité de la facilité qu'on a d'en être.

M. FABRETTI. Vous y tiendriez fort bien votre place ſous le titre de Peintres reſtaurateurs. L'art précieux de tranſporter ſur toile & rajeunir de vieux tableaux, vaut mieux que celui d'en faire de mauvais, comme on en voit par fois au ſalon.

M. REMI. D'ailleurs, ſi on ne ſe contentoit pas de notre art de reſtaurateur, une gouache, quelques miſeres en émail ou en miniature, un tambour, des raves même & une ſalade ſuffiſent pour être reçu Peintre de genre; mais en tout cas, ſi nous ne ſommes pas de leur corps, ils ſont ſouvent du nôtre, tels que Meſſieurs Mar... Val..

M. FABRETTI. Vous faites donc corps?

M. REMI. C'eſt plutôt une ligue, une confédération. Mais vous voulez tout ſçavoir, & je ne puis pas vous dire ce qui nous les amene.

M. FABRETTI. Monſieur Remi, de la reſerve! Cela n'eſt pas loyal.

M. REMI. Puiſqu'il faut tout vous dire, vous ſçaurez que ces Meſſieurs nous recherchent parce que perſonne n'achette leurs productions, & cependant il faut vivre: or ſans argent, ſans connoiſſances, ſans l'art même de reſtaurer, ils ont avec nous un bénéfice très honnête.

M. FABRETTI. Comment font-ils?

M. REMI. Ce ſont les ſecrets du métier que je vous révéle. On s'aſſocie ſept ou huit pour une vente. Les particuliers craignent les marchands, parce qu'étant confédérés, ils vendroient cher leur vie: ainſi faute de concurrens, un brocanteur a ſouvent pour cent écus un tableau qui en vaut mille.

M. FABRETTI. Dans cette opération, je ne vois qu'un homme qui gagne neuf cent écus.

M. REMI. C'eſt là le myſtére & le point cardinal. Après la ſuſdite vente, on ſe rend dans ce que vous appellés en Angleterre un bouchon à bierre, & l'on tient là une ſcéance du Parlement, que nous appellons *Réviſion*. Le Tableau s'établit au prix de la vente, & pouſſé par tous les aſſociés, il reſte au dernier enchériſſeur, à mille écus par exemple. En voila donc neuf cent au deſſus de la vente publique, qui ſe partagent entre tous les confédérés. Donc ſans argent, ſans connoiſſances, ſans l'art même de reſtaurer on a un bénéfice honnête: *ce qu'il falloit démontrer.*

M. FABRETTI. Puiſque vous n'avez été parmi ces Meſſieurs que le tems qu'il faut pour les connoître, on peut vous dire les mots & les paroles. Si ce n'eſt pas ce qu'on appelle en France une friponnerie, ma foi je ne m'y connois plus.

M. REMI. Ah Monſeigneur, vous caſſez les vitres. C'eſt l'honnête induſtrie, le ſçavoir-faire: cela s'appelle ſubtiliſer adroitement. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de gens de votre avis, entr'autres Monſieur le Lieutenant de police. Cette idée-là s'établit aſſez généralement. Dernierement quelqu'un de ma connoiſſance, imbu des mêmes préjugés, s'en fut chez Monſieur V... de l'Académie Royale de Peinture & notre aſſocié ſe plaindre d'une ſubtilité effectivement un peu capitale: mais l'homme de bien ne repondit à toutes ſes invectives que par un paſſage de la vie dévote de S. François de Sales. Je ne vous aſſure pas qu'ils ſoient tout auſſi foncés ſur les paſſages; mais le fond de morale eſt le même.

MILORD. Vos marchands à Rome ont de la réputation, mais ils ne ſont que des novices.

M. FABRETTI. Il faudroit qu'ils vinſſent ſe perfectionner dans ce pays-ci.

MILORD. Grace à Monſieur Remi, voilà un cours de Peinture bien complet.

M. FABRETTI. Il nous a ménés depuis l'attelier des Peintres juſqu'aux boutiques des marchands.

M. REMI. Vous connoiſſez actuellement notre école de la cave au grenier & le ſalon.

MILORD. Pour Dieu, Monſieur Remi, ne proférez plus ce mot, il ne peut qu'être déſagréable à Monſeigneur, après la ſcène qui lui eſt arrivée.

M. FABRETTI. Vous en revenez encore-là: j'y retournerois dès-à-préſent.

MILORD. Vous voyez... à neuf heures du ſoir, pour les voir dans leur beau jour.

M. FABRETTI. En plein midi dès demain.

MILORD. C'eſt un effort de courage dont il eſt bon de nous aſſurer. Il faut des témoins, ainſi Monſieur Remi, demain aux mêmes conditions qu'aujourd'hui, nous partirons de chez moi pour aſſiſter à cette entrevue.

DIALOGUE VIII.

MILORD.

VOUS voilà encore parmi vos ennemis. C'eſt Rome au milieu de Carthage.

M. FABRETTI. Je ſçaurai ſoutenir cette vue, & faire même bonne contenance.

MILORD. Le difficile n'eſt pas de voir ſes ennemis & de les combattre, c'eſt de leur rendre juſtice. Voyons ce que vous en direz à préſent.

M. FABRETTI. Je me ſuis aſſez expliqué dans toutes nos ſéances.

MILORD. La derniere n'a-t-elle rien changé ?

M. FABRETTI. Je vous répéterois encore ce que nous avons dit ſur les Gre... Vern... le Pr....

MILORD. Ce n'eſt pas d'eux, c'eſt de l'hiſtoire dont il eſt queſtion. Suppoſons qu'un curieux à votre retour à Rome vous demande ſi les Pouſſins & les le Bruns ont des ſucceſſeurs en France.

M. FABRETTI. Je n'héſiterois pas, & j'aſſurerois fort qu'ils n'en ont point : jamais je ne varierai là-deſſus.

MILORD. Mais en détaillant l'état actuel de la Peinture, ne vous permettrez-vous pas quelques traits un peu plus forts que ceux d'hier.

M. FABRETTI. Pour abréger, je dirai qu'on peint aujourd'hui ſur d'autres principes, que la marche auſtére des anciens a cédé à une méthode plus facile, qu'on a ſubſtitué l'agencement à la compoſition, le pittoreſque au poë-

tique, la maniere à la pureté des formes, *le tour* de la figure à la juſteſſe des mouvemens, la phiſionomie aux caractéres, les grimaces à l'expreſſion, la gentilleſſe aux graces, les couleurs à la couleur & à la chair.

MILORD. Ce n'eſt pas tout.

M. FABRETTI. Vous croyez peut-être que l'amour-propre me fera diſſimuler l'oubli, le mépris même où eſt ici le nom Romain. Puiſque les conventions ſont la baſe de l'art, qu'on eſt Artiſte quand on eſt manœuvre, que le génie eſt tout entier dans la main, & que la facilité du pinceau, fruit de l'étude & des ans, eſt un préliminaire exigé dans les éléves, on verra aſſez ce qu'on penſe ici de nos grands hommes. (o)

MILORD. A merveille: mais ce n'eſt pas encore tout. Si en dernier analyſe, on vous demande le rang de l'école Françoiſe en Europe?

M. FABRETTI. Je publierois que la ſculpture y eſt bien plus forte qu'il ne faut pour y tenir le premier rang.

MILORD. C'eſt une choſe convenue il y a long-tems. C'eſt la Peinture dont il s'agit.

M. FABRETTI. Je donnerai encore aux genres le premier rang.

MILORD. Et pour l'hiſtoire malgré tous ſes défauts, vous ſerez forcé de lui rendre la même juſtice.

M. FABRETTI. Pas du moins, tant que les Cignaroli, les Battoni & les Meynx exiſteront.

MILORD. Voilà beaucoup d'amour de la patrie. Chacun des deux premiers ne vaut qu'un François, & pour

(o) On renouvelle ſans doute le propos de l'Eſpagnolet, qui diſoit que le Dominiquin ne méritoit pas le nom de peintre, ne ſçachant pas manier le pinceau.

le dernier, il s'en faut de beaucoup qu'on puiſſe l'oppoſer à toute l'école Françoiſe, & ce n'eſt pas du tout le cas du *Nec pluribus impar*.

M. FABRETTI. A qui voulez-vous qu'on compare ces Meſſieurs ? Voyez-vous a qu'el dégré de ſa balance Monſieur de Piles auroit pû les mettre ? (*p*)

MILORD. Ce que vous dites eſt vrai pour le grand nombre ; mais diſtinguez quelques innocents de cette foule de coupables ; indiquez aux éléves les maîtres qui peuvent le moins les égarer ; imaginez que l'Académie eſt ici préſente pour recevoir vos adieux.

M. FABRETTI. Que voulez-vous que je lui diſe ? Je ne ſçais pas ſa langue.

MILORD. Quelqu'uns du moins entendront la votre. Parlez, ils vous écoutent. Je vous écoute auſſi, moi qui n'aime que la critique impartiale comme la loi. Si louer ſans reſtriction eſt pour vous trop pénible, rappellez ſi vous voulez leurs défauts, mais parlez de leurs talents. Je vous jugerois vous même ſi vous n'en parliez pas.

M. FABRETTI. Eh bien, je leur dirais comme Deſpreaux à Racine : *apprenez à peindre difficilement, quelques uns parmi vous ſont capables de l'apprendre.* Je leur crierais auſſi : étudiez la nature ; voila la ſource où vous devez puiſer, & c'eſt pour vous que les Poëtes ont fait la terre mere des hommes & des Dieux.

Que Monſieur Vi... cherche des caractères plus nobles, des expreſſions plus vives, une couleur plus vraie, mais qu'il ſoit invariable dans la pureté de ſon trait. Cette partie eſſentielle peut faire oublier celles qui lui manquent.

Que Monſieur Do... pour devenir le plus grand homme, oublie tout ce qu'il ſçait, qu'il reprenne le porte-feuille, & ſuive la nature pour la couleur, les effets, & les formes.

(*p*) M. Piles ne les eut comparés qu'entr'eux. Il n'y a aucune meſure commune par exemple, entre Monſieur Pie, & les anciens :

Que Monſieur du Ra... n'enterre pas les parties qu'il poſſéde dans une couleur factice & éxagerée, qu'il deſſine puiſqu'il le ſçait ; mais qu'il apprenne à parler au public & à le remuer.

Que Monſieur Bre... modéle de l'école Françoiſe pour la juſteſſe & la vérité des effets, imite à ſon tour de plus près les grands maîtres pour la nobleſſe, l'expreſſion & la couleur locale.

Que Monſieur la Gr... l'ainé avec ſa correction ſoit plus male, & que Monſieur la Gr... le jeune, avec ſon goût ſoit plus correct.

Que Monſieur Ro... continue d'être le ſeul ancien parmi tant de modernes ; mais qu'il abandonne la froide marche de l'école, & s'enthouſiaſme, s'il le peut, avec les héros de Virgile & d'Homère.

Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Corneille.

MILORD. Que Monſieur Pie...

M. FABRETTI. *Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.*

MILORD. Que Monſieur Pie... ne peigne pas ; mais qu'il n'empêche pas de peindre par l'influence de ſa place, en obligeant les Artiſtes de donner tant (*q*) à la main, & rien au ſentiment, & à la nature.

& il eut été réduit à le mettre dans la balance avec les Bon, les Tar, les Joul. &c.

(*q*) Enfin le voilà le dénouëment qui explique ce refrain perpetuel de Monſieur Pie. S'il n'eut été que Peintre, il n'eut ſûrement pas été nommé dans ces dialogues, pas plus que MM. Gue, Franc, Hu, Cour, Bell, &c ; mais en qualité de premier Peintre, il fallait l'attaquer nommément, comme un des fondateurs de la nouvelle école, le prototype du barbouillage regnant, & le patron du tartouillis & de la broſſe. Il étoit donc indiſpenſable de ne pas le quitter un inſtant & de le reproduire à chaque phraſe. Ce n'étoit point en paſſant, par quelques traits légers, avec une épigramme ou deux qu'il fallait s'en tirer ; cette méthode eſt trop frivole & trop Françoiſe. Eſt-ce ainſi qu'on peut faire du fruit? c'eſt uniquement par

Qu'à

Qu'à l'exemple des Vanloo, des Coypels, des Rigaulds, il regarde les peintres comme ſes confreres, (*r*) & qu'à force de zéle pour le progrés des Arts, il ſe faſſe pardonner d'avoir oſé s'aſſeoir à la place de le Brun, (*s*) & de Mignard.

M. REMI. Ah! Milord, que l'Académie applaudiroit à ces paroles. Monſeigneur voit les effets, vous ſeul indiquez les cauſes, & vous allez droit à la racine du mal; car c'eſt le premier Peintre qui eſt reſponſable de la Peinture. En obligeant les Artiſtes à ſe plier à ſes goûts pour en être employés, il les force de mettre beaucoup pour lui dans leurs ouvrages. (*t*)

l'opportune & l'importune. C'eſt par une critique profonde & Angloiſe. Car rendons juſtice à ce Milord & à ſa nation, elle ſeule a une marche grave & menaçante, parce qu'elle ne ſe contente pas d'un eſcarmouche dans les occaſions où il faut un combat à mort.

(*r*) Ces grands hommes étoient premiers Peintres du Roi, plus par leurs talents que par leurs tîtres; ils étoient non ſeulement confreres des Académiciens, mais auſſi compagnons de leurs éléves. Qu'on compare actuellement la bonhomie des vrais Artiſtes, avec l'antichambre & les audiences de Monſieur Pie.

(*s*) Ceci rapelle Michel-Ange de Garavage, qui forçoit à Rome les Peintres de faire dans ſa maniere. Le Guide ne pût obtenir le crucifiement de S. Pierre pour l'égliſe de S. Paul aux trois fontaines, que ſur la caution du Joſepin que ce Tableau ſeroit éxécuté ſcrupuleuſement dans la maniere du Caravage.

(*t*) Lorſqu'on a le malheur de ſuccéder aux grands hommes dans leurs places & non dans leurs talents, on doit avoir l'adreſſe de ne jamais paraître à côté d'eux pour éviter le contraſte de l'abondance & de la ſtérilité, des grandes penſées & des trivialles, de la plus belle éxécution & du peinceau le plus froid & le plus fade. L'amour propre doit donc éloigner des lieux où leur génie eſt le plus préſent, pour qu'on ne diſe pas, ici Mignard eſt tout, & Pie. n'eſt rien. Ce n'eſt qu'à Saint Cloud qu'on connoît Mignard tout entier: au Val de grace & dans ſes autres ouvrages on n'a qu'une partie de lui-même: c'eſt-là, qu'après avoir admiré dans trois ſalons & une galerie immenſe ce grand homme ſi frais, ſi pur, ſi agréable, on paſſe enſuite de plein-pied, ſans deſcendre une ſeule marche, ſans y être preparé, bruſquement à un nouveau

MILORD. Je ſçavois qu'il ne ſuffit pas d'être habile homme pour tout le monde; il veut qu'on le ſoit à ſa maniere.

M. REMI. Dans les diſtributions des ouvrages, il n'employe que les ouvriers ſelon ſon cœur, & les Artiſtes ne ſe gliſſent que par hazard. Je vous dirai ſous le ſecret qu'il eſt incroyable combien de machines il a fallu faire jouer pour procurer un Saint Louis à Monſieur Bre. que le public a cependant adopté dès l'ouverture du ſalon. Vous n'imaginez pas tout ce qu'il faut avaler dans l'anti-chambre de Monſieur Pie, & puis dans le cabinet le digérer lui-même. Enfin cédant à l'importunité & craignant de s'être hazardé, il prévenoit tout le monde qu'il ne répondoit pas du ſuccès, parce qu'il ne ſe croit en ſûreté que quand il répond des Tar. Reſt... Hal. l'Epi. Beau. Joul. Bon. &c.

MILORD. Vous oubliez de dire, Monſieur Remi, que la femme de Monſieur Bre... étoit allée ſe jetter en pleurant aux genoux de Monſieur Pie, pour ſolliciter ce tableau comme du pain pour ſon mari & ſes enfans.

M. REMI. Il a cru s'éxcuſer en diſant que Monſieur Bre... n'étoit pas connu.

MILORD. *Il n'étoit pas connu* ! pourquoi en a-t-il employé pluſieurs qui ne l'étoient que trop.

M. FABRETTI. Cette excuſe ſeroit bonne pour nous, qui devons naturellement nous adreſſer aux Ar-

ſpectacle : c'eſt Armide, non celle du Taſſe & de Quinaut, *plus aimable encore qu'elle n'eſt redoutable*; mais celle de Monſieur Pie ! tout en nous écriant, car on s'écrie dès en entrant, le garçon d'appartement ſe crut obligé de faire des éxcuſes, & il me dit à moi & à une nombreuſe compagnie que ce n'étoit pas le plafond, mais l'appartement qu'il prétendoit nous faire voir.

tiſtes les plus célébres : Mais le chef de l'Académie doit déterrer ceux à qui il ne manque que des occaſions pour les préſenter au public.

M. REMI. Un pauvre Artiſte qui n'a d'autre appui que ſon talent a toujours tort ; il n'eſt pas même écouté : mais Monſieur Pie. aura toujours raiſon, & toutes les vérités que vous nous avez ſi bien dites ſur lui paroîtroient amêres, & venimeuſes à ce qu'on appelle les gens honnêtes, & polis.

MILORD. Ce n'eſt jamais de pareils ſuffrages que j'ambitionnerais. Trop étranger à vos manieres & à votre politeſſe, je ne connois que l'humanité & [illegible]. Le ſiécle avec ſes tournures & ſon urbanité peut appeller barbares, ces ames fortes & ſenſibles, qui s'irritent à la vue de pauvres malheureux, qui après s'être condamnés aux ſciences ou aux Arts, & pendant vingt ans s'être deſſéchez dans un grenier pour ſçavoir quelque choſe, trouvent enſuite des aveugles inhumains, devant qui il faut s'avilir, pour obtenir le droit de montrer ſon talent & d'être utiles au public. On ſe plaint en France, que tout tombe en tout genre ; mais ſi le public veut qu'on travaille pour lui, qu'il recompenſe les talents, ou du moins qu'il les venge.

M. REMI. Ce ſont, Milord, des ſentimens bien dignes de votre nation. Il ſeroit heureux qu'ils devinſſent ceux de la notre. J'ai auſſi à vous remercier, Monſeigneur, de ce que les préjugés de notre école contre l'Italie, ne vous ont pas empêchez de diſtinguer les vrais talents que nous avons.

MILORD. C'eſt faire injure à un homme, Monſieur Remi, que de le remercier de n'avoir pas été injuſte. Maintenant je crois, Meſſieurs, que nous avons tout vu.

M. FABRETTI. Puiſque nous y ſommes, n'y a-t-il pas ici près un ſalon pour les arts & métiers ?

M. REMI. Non, Monſeigneur.

M. FABRETTI. J'ai oui parler d'une expoſition pour entretenir le bon goût dans l'orfévrie, les bijoux, meubles & ornemens, pour lequel la France eſt citée avec tant de raiſon.

M. REMI. Je vois, je vois actuellement le ſujet de votre mépriſe.

M. FABRETTI. Je ſçavois bien que je ne l'avois pas déviné.

M. REMI. Vous avez entendu parler des écoles gratuites de deſſein pour les arts & métiers.

M. FABRETTI. Eh bien, il y a une expoſition.

M. REMI. De deſſeins ſeulement; mais point d'ouvrages. Il ſeroit à déſirer qu'il y en eut une & même des prix pour les chefs-d'œuvres en métaux & en bois. Mais donnez-nous du tems; tout ne ſe perfectionne pas en un jour. Laiſſez faire, je vous prie, l'habile homme qui eſt à la tête de cet établiſſement.

M. FABRETTI. Quel eſt-il donc?

M. REMI. On diroit que vous n'avez jamais entendu parler de Paris. Quoi vous ne connoiſſez pas l'excellent, & l'excellentiſſime Monſieur Bac... inventeur de cet établiſſement?

MILORD. Qu'appellez-vous inventer?

M. REMI. Oui inventer, créer, dans toute l'énergie du mot.

MILORD. Dans toute l'énérgie du mot! vous vous trompez, Monſieur Remi, & je vous ferais voir le projet dans notre *Gentlemans Magazine* du mois d'Aouſt 1746.

M. REMI. C'eſt toujours la prétention de l'Angle-

terre, de vouloir disputer à la France toutes ses découvertes.

MILORD. Non, je ne dispute qu'à l'excellentissime, je rend hommage à Monsieur Ferrand de Monthelon, d'après notre journaliste Anglois qui nous donna l'extrait de son mémoire, imprimé à Paris la même année. Le Sieur Bach... est un peu sujet au cas. Ne voulut-il pas disputer aussi au Comte de Caylus, la Peinture en caustique ? vous sçavez qu'on lui rit au néz dans le tems. Pour le génie créateur, ne vous obstinez pas à le lui supposer, rabbatez-vous sur autre chose.

M. FABRETTI. Vous me déconcertez fort, avec ce Monsieur Ferrand de Monthelon, car Monsieur Bach... en perdoit dans le tems le boire & le manger pour combiner, rectifier toutes les parties de la machine. Il négligeoit ses affaires, ses propres affaires.

MILORD. Pas tant négliger. Et ce concert, cette musique produit un son très utile.

M. REMI. Assurément, & il y a même sur d'autres objets un tour de bâton qui vaut bien dix mille livres derente ; mais ce n'est pas ce que j'entend par ses propres affaires. C'est son métier de Peintre, qu'il négligeait pour cette école. Quoique reçu pour ses fleurs à l'Académie, il vouloit l'être pour l'histoire ; mais ne trouvoit pas un moment pour faire son morceau de réception. Comme Monsieur Pie... se rapproche le plus de sa maniere, il le pria de lui faire son tableau, parce que vous pensez bien que pour un tableau il ne faut pas négliger le bien public.

M. FABRETTI. C'est très patriotique. *Salus populi, suprêma lex esto.*

M. REMI. Mais il y avoit à l'Académie des jeunes gens qui n'entendent rien à l'administration & au patriotisme.

un nommé Moncarnet, ancien grenadier, qui n'entendoit pas plus à la politique qu'eux, ſervit de modele pour ce tableau, & leur découvrit la mêche. Monſieur Bach... fut cependant reçu ; mais comme la jaſerie alloit ſon train, pour la faire ceſſer, il fit une *charité Romaine* qu'il ſubſtitua au tableau de Monſieur Pic... dans la ſalle de l'Académie.

M. FABRETTI. Elle fut une bonne preuve qu'il ſçavoit faire du bien mauvais.

M. REMI. Perſonne n'en doutoit, c'étoit une pure chicane des jeunes gens. Il voulut cependant y mettre de la fineſſe : car il fit ce dernier tableau tout auſſi mauvais que le premier, afin qu'on crut qu'ils étoient tous deux de la même main.

M. FABRETTI. Voila de l'aſtuce, & de la plus ſubtile ; mais ce qui me touche le plus, c'eſt ſon patriotiſme. Il ſçait s'exécuter pour la commune. Vous n'avez rien, Milord, en Angleterre de plus citoyen que ça.

MILORD. Oh ſans contredit ! après cela, Meſſieurs, on ne peut mieux terminer un cours de Peinture que par Monſieur Bach... le dénouement eſt des plus heureux. *Vos valete & plaudite.*

M. REMI. Avant de partir, un moment, je vous prie, ſur un objet tout nouveau ; c'eſt ſur l'architecture.

M. FABRETTI. Je comptois ne pas l'oublier, & convenir de quelques ſéances ſur cet article-là.

M. REMI. Voilà un eſcalier de Monſieur Wai..

M. FABRETTI. C'eſt un morceau bien hardi.

M. REMI. Il a paru tel aux gens de l'art les plus habiles, & on ne pouvoit ſe perſuader d'abord qu'il fut éxécuté aux Ormes.

MILORD. La largeur du veſtibule demandoit plus d'élévation : l'eſcalier ne s'apperçoit pas en entier dès l'entrée. Le petit ordre devient d'ailleurs meſquin.

M. REMI. Avez-vous remarqué ces deſſeins ?

MILORD. Son temple de Minerve n'eſt pas d'un ſtile aſſez mâle pour la Déeſſe. Je trouve, en général plus de goût & d'élégance, que de nobleſſe & de grandeur dans ſes deſſeins, ſurtout dans ceux du ſalon Spinola. Au reſte j'ai oui dire qu'il avoit de tout quand il vouloit.

M. FABRETTI. Les ſculpteurs ſe ſont emparés du terrein ; les autres architectes n'ont pu expoſer leurs modéles.

M. REMI. Mais les architectes n'expoſent ici que quand ils ſont membres de l'Académie de Peinture, & vous paroiſſez ſuppoſer que ce ſont deux arts réunis.

M. FABRETTI. L'architecture fait bande à part.

M. REMI. Sans doute, mais on eſpére que le nouveau directeur Gl. des bâtimens fera cette réunion, dont tout le monde ſent l'utilité depuis longtems.

M. FABRETTI. A Rome rien n'eſt ſéparé. Souvent même l'Académie a moins réuni les différens Artiſtes, que les mêmes Artiſtes les différens talens. Michel-Ange, Raphaël, Pietre de Cortonne, le Bernin en ſont d'illuſtres exemples.

MILORD. Les architectes ſur tout gagneroient à cette réunion d'académies ; car ils ne ſont ni peintres ni ſculpteurs, & ceux-ci ſont au contraire comme architectes nés.

M. REMI. Nos architectes s'en paſſent à merveille.

MILORD. Il faudroit pourtant que vous ſçuſſiez que c'eſt d'eux dont on pourroit ſe paſſer, qu'il y a dans

l'Architecture, la compoſition & l'exécution. Les Peintres fourniroient les grandes idées & les effets : les autres la ſolidité. Ainſi ceux-là travailleroient pour l'œil, & ceux-ci pour le tems.

M. REMI. Il ne faut cependant pas être Peintre ou Sculpteur, pour être grand Architecte. Le Vau, Perrault, les Manſarts...

MILORD. Les hommes de génie, font une claſſe à part. Je prétend ſeulement que le plus mauvais Peintre compoſeroit mieux qu'un médiocre Architecte ; parce qu'il éxérce plus ſon imagination pour les effets, & l'autre ſon jugement pour l'éxécution.

M. REMI. Vous les étonneriez bien ſi vous leur diſiez tout cela. Il ne s'en doutent pas.

MILORD. Voilà pourquoi dans l'occaſion ne manquez pas de leur dire qu'on ſçait tout auſſi bien qu'eux, qu'il y a des régles & des proportions. ; mais que l'Art d'y joindre l'élégance & le goût, de varier les formes & les maſſes, d'être ingénieux & grand dans la décoration, enfin de plaire à l'œil, produire des effets, eſt l'apanage direct de la peinture. Un grand Peintre, par exemple, eut donné à la colonade du Louvre un ſoubaſſement plus mâle, ou moins élevé ; il eût à Verſailles du côté du jardin, rompu l'uniformité, & mis du côté de la cour plus de grandes parties. Cette vérité eſt ſi fort reconnuë dans tous les pays, que les Arcs de Triomphes, les (*u*) cata-

(*u*) Il ne faut pas qu'on croye infirmer cette vérité par l'exemple de Monſieur Cha... qui dans ſes catafalques nous donne éternellement les quatre colonnes, les quatre vertus au quatre coins, & l'urne cinéraire tantôt en haut, tantôt en bas pour toute variété. On entend s'appuier de Monſieur A... Radtz ; & ſur tout de le Brun, toujours grand, toujours neuf, dans ſes catafalques, dans ſes fêtes, dans ſes deſſeins de jardins, de boſquets, dans ſes ornements d'appartemens, de galleries, enfin admirable dans les grandes choſes comme dans les petites, juſques dans des deſſeins de menuiſerie, ſerrurerie, &c.

falques, les fêtes, les décorations, ſont de plein droit dévolus aux Peintres.

M. FABRETTI. Non ſeulement ces choſes paſſagéres, mais les monumens durables. C'eſt par Michel-Ange & le Bernin, que Saint Pierre eſt la merveille de l'univers. On a toujours ſi fort cru en Italie, qu'un Peintre étoit Architecte quand il vouloit, que Raphaël & le Dominiquin furent nommés Architectes du Vatican, plus ſur la foi de leur génie, que ſur une grande pratique de l'Architecture. (*x*)

MILORD. Il faut faire connoître à ces Meſſieurs, les vrais principes-

M. REMI. Ceux-là ſont bien ignorés ici.

M. FABRETTI. On devroit *ad perpetuam rei memoriam*, les afficher au portail S. Sulpice. Servandoni ne fut grand Architecte, que par ce qu'il étoit grand décorateur. Je m'en tiens au principe de Milord. Il y a plus d'imagination à l'opéra, que dans toute l'Académie d'Architecture, & l'on y voit des temples & des palais, auxquels il ne manque que d'être de marbre.

MILORD. Puiſque Meſſieurs les Architectes ne ſont pas ici, nous pouvons nous en aller.

M. FABRETTI. Mais allons les chercher & voir leur ſalon.

M. REMI. Vous vous trompez, Monſeigneur, ils n'ont ni ſalon, ni éxpoſition. Ils ne perdent pas leur tems à des choſes inutiles.

(*x*) Cette vérité eſt très importante. Les Peintres & Sculpteurs, ont mal adroitement abandonné cette belle partie de leur Art *aux maçons*, (car tel étoit leur ſeul nom autre-fois.) Les Artiſtes devroient donc rentrer dans leurs droits, reprendre l'Architecture au-moins pour la diriger. Pour la manœuvre, les détails de conſtruction, un bon Maçon ſuffit, & on lui envoye ſon plan comme à l'ouvrier pour l'exécuter.

M. FABRETTI. Comment, ils ne ſe préſentent pas au public pour le conſulter.

MILORD. Pas du tout. Sans le prévenir, ſans dire *gare*, on lui jette aux yeux un monument éternel, & le public ſouvent n'arrive que pour dire qu'il faudroit l'abbattre.

M. FABRETTI. Il faut abſolument une éxpoſition, & c'eſt une opération qui doit ſuivre immédiatement la réunion des deux. Académies

M. REMI. N'en doutez-pas, & j'allois vous le dire. Monſieur le directeur Gl... va mettre la police. Il ne ſe fera pas un édifice conſiderable qui ne ſoit propoſé au concours des Artiſtes, & les deſſeins & modéles enſuite publiquement éxpoſés. Mais un point eſſentiel, c'eſt que tout le monde ſera forcé de paroître au ſalon, & tous les Artiſtes qui en paſſeront deux ſans rien éxpoſer, ſeront privés des penſions, logemens & autres priviléges.

MILORD. Un pareil projet prépare aux Arts une nouvelle renaiſſance.

M. FABRETTI. Puiſque juſqu'à ce tems, nous n'avons ni deſſein, ni modeles à voir, rabattons-nous ſur les édifices eux-mêmes, allons courir un peu dans les rues.

MILORD. Allons plutôt faire un tour de Tuilleries, nous ſerons là en meilleur lieu, pour cauſer Architecture.

DIALOGUE IX.

MONSIEUR REMI.

JE ſuis étonné de vous voir admirer ſi ſobrement le Palais Royal. Eſt-ce que vous ne trouvez pas la premiere cour belle ?

M. FABRETTI. Belle & d'un goût très--mâle.

M. REMI. Et la ſeconde ?

M. FABRETTI. Mieux encore, au gros pavillon près, qui diſcorde ſi fort avec le reſte.

M. REMI. L'eſcalier eſt une belle idée.

M. FABRETTI. Très-belle.

M. REMI. Vous revenez donc, & vous trouvez ce Palais magnifique ?

M. FABRETTI. Tout au contraire, & cela vient, Monſieur Remi, de ce que les ſubalternes ſont des parties, & les génies ſeuls ſont des *tout* & des enſembles. Les deux cours ſont mauvaiſes, par la raiſon qu'elle ſont deux, & l'eſcalier parce qu'il n'eſt qu'un & mal éxécuté.

M. REMI. Il eſt vrai que dans le tems, il fut queſtion de porter le corps du milieu ſur le jardin ; on eut gagné une cour immenſe ſans perdre de logement. Pour les dedans, j'avoue qu'on n'y trouve ni grandeur, ni nobleſſe dans les diſtributions & la décoration : ainſi nous n'avons à nous rabattre que ſur la ſale d'opéra.

MILORD. Triſte reſſource. Parler ſale d'opéra à un Italien ! Monſieur Remi, c'eſt bien imprudent. Ne parlez de celle-ci que pour les charmans bas reliefs de Vaſſé, & le

plafond de M. du Ra. où quoiqu'il n'y ait rien pour le public comme dans ſes autres ouvrages, il y a cependant quelques bonnes choſes pour les Artiſtes.

M. REMI. On va travailler à donner une bien belle ſale à la Comédie Françoiſe.

MILORD. Le plan eſt très-beau, la forme neuve, ladiſtribution ingénieuſe. Tout le monde ſera aſſis. (*y*) On a bien fait de confier cet édifice à Meſſieurs Wai. & Per. en ſociété; l'un a de l'imagination, l'autre de la juſteſſe, & l'on aura un bon réſultat.

M. REMI. Ce n'eſt plus eux. C'eſt Monſieur Mor. qui en eſt chargé.

MILORD. Son plan eſt ſans doute meilleur, puiſqu'il a été préféré?

M. REMI. Non, c'eſt l'architecte ſeul qu'on a préféré.

M. FABRETTI. Sur la bonne opinion de ſes talens?

M. REMI. Et auſſi ſur la ſale d'opéra qui eſt de ſa façon.

MILORD. Cette ſale eſt un titre pour lui en refuſer un autre.

M. FABRETTI. Si à toute force il faut qu'il le faſſe, qu'il publie du moins ſon plan avant de l'éxécuter. S'il avoit pris cette ſage précaution pour l'opéra, on l'eut averti de donner une forme moins triviale, de ne pas conſtruire des loges, où l'on ne peut ni voir ni entendre, de profiter des beautés, & ſur-tout de l'avant-ſcène de l'an-

(*y*) La France eſt le ſeul pays de l'Europe où l'on ſoit debout au parterre. Les Auteurs ſe plaignent qu'on les ſifle ſouvent. Quand même il n'y auroit pas de leur faute, le ſifflet me paroit motivé; car tout ce qui s'entend debout & dure plus d'un quart-d'heure, doit être fort mauvais.

cienne ſale des Thuilleries ; enfin d'imaginer des abords plus commodes, une entrée plus noble, parce que c'eſt par un vaſte périſtile, par un corps avancé, d'une forme ingénieuſe & nouvelle, & non par quelques arcades étranglées, deux lanternes & des affiches, qu'on annonce le ſpecpaclele plus pompeux de la capitale d'un grand Royaume.

MILORD. Le plus court ſeroit de lui dire de ne rien imaginer ; mais de prendre tout bonnement des idées chez vous, à Vienne & à Parme ; pour que les ſpectateurs & la ſale fiſſent eux-mêmes ſpectacle.

M. REMI. Cette diſtribution de ſale ne nous plairoit pas. On veut être chez ſoi.

M. FABRETTI. On en a moins beſoin que chez nous, où l'on paſſe cinq heures dans ſa loge, où l'on reçoit des viſites, où l'on mange, l'on joue.....

M. REMI. On ne laiſſe pas auſſi de faire bien des choſes dans les nôtres. Voilà pourquoi nous avons beſoin de petites loges, de loges grillées, de baignoires, & le public doit avoir ſes commodités.

MILORD. C'eſt que vous ignorez, Monſeigneur, que le public n'eſt pas le parterre, l'amphithéâtre les premieres loges ; & tout ce qui eſt en répréſentation, c'eſt quelques perſonnes qu'on ne voit pas ; & il faut qu'un architecte ſçache cela dans ſa place.

M. REMI. Malgré toutes les critiques, Monſieur Mor. nous donnera le double de ſa ſale d'opéra. Il la bâtira envers & contre tous, & il a de bonnes lettres-patentes dûement enrégiſtrées.

MILORD. MM. Wa. & Per. en avoient auſſi.

M. REMI. Les plus fraîches ſont les bonnes ; il eſt autoriſé à faire cette ſale, & le Corps de Ville chargé de payer tout ce qui lui plaira imaginer, acquérir, abattre, édifie r, vérifier, arrêter pour cette opération là.

MILORD. L'affaire n'eſt pas finie, & puiſque les premieres lettres-patentes n'ont pas tenu, il y a eſpérance pour d'autres. On croit que Monſieur le Directeur général ſe fera préſenter ſur nouveaux frais tous les projets & modéles; tout ce qu'on pourra faire pour Monſieur Mor. ſera de ne pas l'exclure du concours malgré ſa ſale d'opéra. Une entrepriſe auſſi diſpendieuſe, un monument public ne doivent pas être une faveur; mais une juſtice à rendre au mérite le plus reconnu: ainſi il ne l'obtiendra pas légérement, parce qu'il a plus de dextérité pour ſe procurer des ouvrages, & moins de délicateſſe pour les enlever à ſes confreres qui en ſont déjà en poſſeſſion.

M. REMI. Ne parlons plus de ſales de ſpectacles en France.

MILORD. Vous pouvez parler de celle de Verſailles; tout bien examiné, c'eſt ce qui s'eſt fait de mieux de nos jours dans vos maiſons Royales. Malgré tous ces défauts, c'eſt une magnifique idée de Monſieur Pot.

M. FABRETTI. On ne me la pas montré à mon mon voyage à Verſailles.

M. REMI. Elle vaut ſeule la peine d'y retourner. Vous êtes en France dans un bon moment; vous voyez en train le ſuperbe plan & le ſublime projet qui vont embellir Verſailles du côté des cours.

M. FABRETTI. On gagnera peut-être pour les détails, on perdra peut l'effet. Quoique le plan ancien fût d'une mauvaiſe forme, & d'une conſtruction meſquine, l'œil ſe perdoit dans cette profondeur juſqu'au jardin, avant que le Periſtile fut bouché. Mais par le corps qui ſelon le projet doit fermer la cour de marbre, je vois une façade toujours auſſi étroite, la cour du milieu diminuée, les deux latérales toujours comme des gaines, & voilà bien de petites parties, & point de grandes

masſes. Pour en produire, Monſieur Pot... de toutes ces cours devoient n'en faire qu'une, & trouver un vaſte appartement au Roi, à travers cette multitude d'eſcaliers, & ces petites cours obſcures qui l'avoiſinent.

M. REMI. Vous nous faites là un cruel abbatis. Vous voulez donc déloger tout le monde ?

M. FABRETTI. Moi, je veux tout ce qu'on voudra. Qu'on bâtiſſe même à ſix étages, puiſque c'eſt le logement qu'on veut, & point la grandeur & la majeſté. Mais alors faites-nous grace je vous prie, de vos grands mots *de ſuperbe plan*, & de *ſublime projet*.

M. REMI. Il y a un vieux plan du tems de Louis XIV, pour joindre les écuries au château, je ne ſçai s'il entre dans le projet actuel.

M. FABRETTI. Sans l'avoir vu j'en ai bonne idée, ſur la foi de ce ſiécle dernier. N'y a-t-il pas auſſi un plan pour abbatre ces tentes ?

M. REMI. Elle ſont ſi gaies !

M. FABRETTI. C'eſt une petite parade, bonne pour la campagne. Mais pourquoi à t'on renoncé aux ſouterrains ? (z)

M. REMI. Il y pleut.

MILORD. Pourquoi y pleut-il ?

M. REMI. Vous avez dû être bien étonné de tout ce que vous avez vû-là. Comment trouvez-vous les jardins ?

M. FABRETTI. Comme ceux de Semiramis.

M. REMI. l'Orangerie eſt une belle piéce ?

(z) Pour les rendre très ſains, il faudroit percer des jours de tous côtés, donner de l'air, & commencer par chaſſer ces abominables gargottes dont tous les murs ſont décorés.

M. FABRETTI. Ah ne m'en parlez pas.

M. REMI. Vous êtes bien difficile ! le Bernini l'admira.

M. FABRETTI. Sûrement, il dût être jaloux de cette ſublime idée. Mais elle tombe.

M. REMI. Tant mieux, c'eſt là où on l'attend. Elle dure depuis aſſez de temps. Il eſt bon d'en jouir en ruines. Nos Peintres la couvent des yeux. Cet hyver va avancer la beſogne, & Meſſieurs Mach... & Robe... comptent fort au printemps y faire des tableaux bien ragoutans. Vous voudriez bien en avoir autant à Rome.

MILORD. Saint Pierre ſeroit ſuperbe en ruine. Mais à Rome, ils ſont peu habiles à s'en ménager, & ils ſe contentent tout ſimplement de celles que les Gots, & les Viſigots leur ont laiſſés.

M. FABRETTI. Il eſt vrai que nous ſommes peu ingénieux ſur ce point. Nous avons même la ſimplicité de regretter les anciens, & beaucoup de gens chez nous aimeroient mieux voir le temple de Jupiter Capitolin dominer le *forum Romanum*, que de le chercher dans quelques colonnes de *Pannini*.

M. REMI. Meſſieurs, voilà bien du chemin de la terraſſe de Tuilleries au *forum Romanum*. Revenez d'où nous ſommes partis, & puiſque le Palais Royal vous déplaît, paſſons l'eau, il y aura à gagner de l'autre côté.

M. FABRETTI. Mais non reſtons ici, & occupons-nous des lieux où nous ſommes.

MILORD. Eh non, Monſeigneur, ne parlons pas de ce ſiécle dernier. Sa réputation eſt faite.

MILORD. L'un ne pourra aller ſans l'autre. Et en louant ce ſiécle fameux qui a inventé pour les ſuivans

&

& ne leur a laiſſé que ſes idées à éxécuter, pourriez-vous voir en toute douceur que l'on n'a rien fini depuis, de ce qui étoit commencé?

M. FABRETTI. Allons, je le veux bien : puiſque ça nous donneroit de l'humeur, contentons-nous de critiquer en toute charité le ſiécle préſent.

M. REMI. Voilà le pont Royal; vous ſentez que ce nom lui vient de ſa beauté.

MILORD. Vous pouvez parler à tout autre de vos ponts & de votre riviére; mais pour moi, je vous en ſupplie, ce ſeroit me manquer.

M. REMI. Il eſt vrai que vos ponts de Londres ſont les plus beaux de l'Univers; mais ſous peu nous aurons le pont triomphal, & vous ſerez moins mépriſant. D'ailleurs vous conviendrez, que le Pont Neuf ſeroit ſuceptible de décoration & d'un grand effet ainſi que les autres, ſi on les reconſtruiſoit ſans maiſons.

MILORD. Je ne fais pas d'hipothéſe, je raiſonne d'après ce qui éxiſte. Mais où vouliez-vous nous mener?

M. REMI. Au Palais Bourbon, quel' on admire déja d'ici.

MILORD. Et que l'on critique d'ici.

M. FABRETTI. Nous ſommes dans un poſte élevé, d'où nous pouvons juger bien des choſes. Pour ce palais, je ne crois pas que vous le vantiez pour les proportions & l'enſemble.

M. REMI. Ce dernier défaut eſt éxcuſable, parce qu'on ne voulut pas vendre d'abord l'hôtel de Lafray.

M. FABRETTI. Il falloit faire le plan comme s'il l'eut été, parce qu'on devoit préſumer que tôt ou tard il le ſeroit.

MILORD. La vraie raiſon, c'eſt que ces pavillons étoient charmans autrefois; l'idée étoit complette: on l'a gatté en voulant ajouter. Il ne s'agit après que du plus ou moins de mal-adreſſe dans les augmentations, & on a été véritablement aſſez gauche.

M. REMI. Si ce n'eſt pas une belle choſe, ce n'eſt pas faute d'argent, & ce palais coute ſept à huit millions.

M. FABRETTI. On bâtiroit à Rome ſept ou huit Palais.

M. REMI. Je ne vous parle non plus que des Architectes de Paris. Ce ſont eux qui font tous les marchés relatifs aux bâtimens, & voilà tous les ſecrets de l'Art. Une ſeule maiſon un peu honnête, une petite égliſe à bâtir, & puis on achete des terres. Vous connoiſſez le proverbe ſur les pauvres Peintres; mais ſur Meſſieurs les Architectes, c'eſt tout le contraire. On ne peut pas en broſſes & en couleurs travailler en finance comme en chaux & en ſable.

M. FABRETTI. Eſt-ce qu'avant de commencer, les propriétaires ne s'aſſurent pas au juſte de tout ce qu'il en doit couter?

M. REMI. Le plan adopté eſt toujours le meilleur marché, mais une fois la premiere pierre poſée, ils tiennent leur monde, & les choſes imprévues ne finiſſent plus.

MILORD. Il y avoit une loi à Epheſe, par laquelle ſi l'édifice étoit éxécuté au prix convenu, honneurs & recompenſes attendoient l'Artiſte; s'il paſſoit du quart, on ſuppléeoit aux frais du tréſor public, & au delà, à ceux de l'Architecte.

M. REMI. Cette loi ſeroit bonne ici, ils y regarde-

roient. Mais pour revenir au palais Bourbon, vous connoiſſez les dedans. Les ornemens & les meubles en ſont admirables.

MILORD. Vous faites bien d'abandonner l'Architecte & les grands objets, pour vous retrancher ſur les doreurs, tapiſſiers, ferruriers, &c.

M. REMI. Il faut bien tirer pied ou aile; & vous n'êtes pas abordable de tous côtés.

MILORD. Franchement cela ne valoit pas la peine de nous propoſer de paſſer l'eau.

M. REMI. Nous ne nous en ſerions pas tenus-là: & l'école Militaire. . . .

MILORD. Ah, Monſieur Remi, les Invalides, les Invalides!

M. REMI. Avec cette tournure, on ne pourra vous parler de rien. En vous citant une égliſe, vous n'avez qu'à crier Saint pierre! A un palais, vous oppoſerez le Louvre. . . .

MILORD. On doit eſſuyer une comparaiſon à laquelle on s'expoſe. Pourquoi venir ſe mettre en parade à côté d'une ſublime choſe? Puiſque Monſieur Pot. . . . n'avoit que çà à nous donner, il devoit prudemment s'éloigner & bâtir hors de portée du dôme des (*a*) Invalides.

(*a*) Cette comparaiſon a fait tort à Monſieur Pot. . . mais à une diſtance convenable des Invalides, ces étrangers euſſent trouvé de quoi louer, car l'Auteur de la ſale de Verſailles, ne peut rien faire où il n'y ait des beautés. On en voit à l'école militaire, quoiqu'on y remarque entr'autres choſes que la cour eſt une foible imitation de celle de l'hôtel Soubize. La galerie n'eſt point d'accord avec les pavillons qui l'interrompent gauchement. l'Eſcalier eſt d'une forme lourde & très commune. La chapelle aſſez bonne pour l'idée générale a bien des deffauts de détails, ſur tout une chaire ſi déteſtable qu'on ne peut l'oublier.

M. REMI. Il y a eu d'abord un premier plan qu'on devoit éxécuter qui étoit admirable.

MILLORD. Les premiers plans, à ce qu'on dit, ſont toujours admirables, mais ceux qu'on éxécute ne le ſont guéres.

M. REMI. On y renonça, parce qu'il étoit trop cher, & on avoit bien d'autres objets à ſuivre; la Place LOUIS XV, & en dernier lieu le ſuperbe, le magnifique hôtel de la monnoye.

M. FABRETTI. Monſieur Remi eſt un peu prodigue d'épithétes.

MILORD. Ce n'eſt pas trop ici le cas; car cette façade du côté de l'eau eſt abſolument ſans caractére. Cette entrée à colomnes & à ſtatues, a l'air d'appartenir à un temple, & les côtés à une maiſon bourgeoiſe.

M. REMI. En revanche du côté de la rue la forme eſt belle, mâle, & d'un ſtile relatif à l'objet.

MILORD. Pourquoi n'a-t-il pas ſuivi ce ſtile ſur toutes les faces? S'il n'en pouvoit imaginer qu'une bonne, il falloit du moins la tourner du côté le plus apparent. D'ailleurs les cours, les dégagemens ſont manqués, & rien dans l'intérieur ne dédommagera de cette inſipide façade.

M. FABRETTI. C'eſt donc là, Monſieur Remi, votre ſuperbe & magnifique. . . .

M. REMI. En vérité, Meſſieurs, il eſt dégoûtant de ne vous citer les choſes que pour les entendre déchirer. J'ai l'air d'un ſbirre qui améne les coupables pour l'éxécution: autrefois du moins vous vous diviſiez quelquefois; maintenant vous tombez *en chorus*.

M FABRETTI. Vous vous fâchez?

M. REMI. Je fais mieux, je quitterai la partie après

une derniere épreuve. Avançons, & voyez ſi vous trouverez quelque choſe à dire contre cette place.

M. FABRETTI. Vous voulez donc nous quitter, M. Remi, c'eſt un prétexte honnête pour vous en aller; avez-vous quelqu'affaires ?

M. REMI. Il faut donc que je parte, & vous n'admirez pas ?

M. FABRETTI. Une ſimple queſtion je vous prie, Monſieur Remi, la colomnade du Louvre eſt-elle une ſublime idée ? Les colomnes d'une magnifique proportion ?

M. REMI. Aſſurément, vous n'avez rien en Italie de comparable.

M. FABRETTI. Ni à Paris. Car quoiqu'ici on ait voulu l'imiter, y compareriez-vous ces colomnes grêles, ces ornemens meſquins, ces frontons ſans motifs ? je ne vois que les ſoubaſſemens qu'on puiſſe comparer. Or vous ſçavez qu'on critique celui du Louvre comme trop haut. Celui-ci l'eſt encore plus : d'où je conclus que d'une ſublime choſe on n'a pris que la ſeule mauvaiſe qui s'y trouve.

M. REMI. Cette maudite comparaiſon là abîme tout effectivement.

M. FABRETTI. Vous convenez des choſes à la fin ; mais ce n'eſt qu'en prenant des détours qu'on vous y amene.

MILORD. J'aurois déplu sûrement moi, ſi ſans tournures & ſans détails, j'avois traité bruſquement tout cela de colifichet, & de médiocre. Cependant des colomnes grêles, des ornemens meſquins, des frontons ſans motifs, un ſoubaſſement trop haut, & puis cette architecture en terre, foſſés, baluſtrades, guérittes miſérables, autoriſent par tout pays ces expreſſions ; mais la préciſion du ſtile vous déplaît, Monſieur Remi.

M. FABRETTI. Si toute cette décoration n'eſt pas magnifique, ce n'eſt pas la faute du local. Il y avoit de quoi s'étendre. On pouvoit développer en entier les Thuilleries, en les mettant entre le quai & une rue dominée par la terraſſe des Capucins, aggrandie & élévée comme celle de l'eau: enſuite au lieu de cette ſtatue trop petite pour l'eſpace, imaginer une compoſition plus riche & plus étendue, donner aux édifices des formes plus grandes & plus mâles, vers le percé montrer un obéliſque, & terminer le lointain par un palais, un temple.

M. REMI. Il ſera auſſi très-heureuſement terminé, & je crois qu'on aura un aſſez magnifique point de vue dans l'Égliſe de la Magdeleine.

MILORD. *L'Égliſe de la Magdeleine!* J'y mettrois l'Égliſe de Saint Pierre.

M. FABRETTI. Eſt-ce qu'il peut y avoir deux Saint Pierre?

MILORD. Si j'avois quatre cent millions de rente, il n'y en auroit qu'un; parce que je ne profiterois que des beautés de mon modéle; encore ne faudroit-il pas publier des indulgences, ni mettre deux ſiécles à le faire.

M. REMI. Puiſque nous n'avons pas de Saint Pierre, il faudra nous contenter de la belle Egliſe de Monſieur Can...

MILORD. Ne vous laiſſez pas ſéduire, Monſeigneur, par ces grands éloges; car ces Meſſieurs dans ce pays-ci, ne ſont pas honteux. Ils vous diſent avec confiance la belle égliſe de Monſieur Can. le ſuperbe Saint Roch, le magnifique Saint Sulpice....

M. REMI. Eſt-ce qu'on ſe tromperoit?

MILORD. Pour vous parler ſans détour, & expédier en un mot cet article des égliſes, vous n'avez en

France que du gothique à citer : vous voyez qu'on vous accorde ce qui doit l'être.

M. REMI. Vous nous faites faveur ; & pour le moderne ?

MILORD. Il n'y a un Saint Pierre qu'à Rome, un Saint Paul qu'à Londres ; mais tout ce qu'a la France ſe trouve bien mieux ailleurs. Et le plus beau de vos temples, (*b*) ne vaut pas même une égliſe de capucins telle que *il redemtore* de Veniſe.

M. REMI. Sous peu il y aura mieux que tout cela ; & quand Sainte Génevieve ſera finie, je crois qu'on pourra ſe vanter. . . .

MILORD. Oui, on pourra ſe vanter que l'architecte a été à Rome & à Niſmes, & qu'il ſe ſouvient de ſes voyages. Voilà ce qu'on voit dans les dehors : pour les dedans qui paroiſſent lui appartenir à lui tout ſeul, ſans diſputer dès-à-préſent ſur la ſolidité de la coupole ; attendons qu'elle ſoit élevée pour voir ce qu'elle deviendra : mais ce qu'on voit bien diſtinctement dès aujourd'hui ; c'eſt qu'en ſomme il y aura beaucoup de colomnes, de maſſifs, d'autels, de marches, de baluſtrades, de dégagements, de bas côtés, de nefs, & ſurtout fort peu d'eſpace.

M. FABRETTI. Il a ſi bien copié pour les dehors, & même perfectionné en aſſez habile homme ; pourquoi n'a-t-il pas ſuivi la même méthode, & profité tout bonnement d'un plan connu ?

MILORD. Cette fureur de donner du ſien quand on n'a pas d'étoffe, produit les plus grands écarts.

(*b*) Le Milord, ne cite pas le dôme des Invalides, parce que ne n'eſt pas une égliſe, ni la chapelle de Verſailles, parce que ce n'eſt qu'une chapelle.

M. REMI. Il a assez raisonnablement copié pour l'intérieur, & entr'autres choses vous conviendrez que la confession de Saint Pierre est bien ingénieusement amenée.

MILORD. Il a amené une cave, & j'imagine qu'on comblera cette absurde trappe. L'original est si fort travesti que je ne le reconnoissois pas.

M. FABRETTI. C'est trop longtems s'entretenir de la petite église d'un petit saint, de petite ville, pendant que nous ne devrions nous occuper que du vaste temple de la célébre patrone d'une grande capitale.

M. REMI. Il est dommage que l'église soit manquée, car les avenues en seront bien brillantes. Vous avez déjà vu les écoles de droit.

M. FABRETTI. C'est donc-là du brillant? La porte est d'un goût assez mâle; mais Monsieur Fouf. s'y est épuisé, & rien de si mince que le reste du bâtiment, sur tout pour la distribution intérieure. Il est vrai qu'il a tout sacrifié à l'objet essentiel, aux sales d'éxercice, & les jours y sont si bien ménagés, qu'on ne peut en plein midi y professer qu'au flambeau.

M. REMI. Malgré toutes ses ténébres, l'édifice ne fait pas mal à la place, & il ne manque que d'y voir encore les écoles de Chirurgie, comme on l'avoit proposé à Messieurs les Chirurgiens. Mais ils n'ont pas voulu abandonner leur Saint Cosme.

MILORD. C'est une grande perte qu'ils n'y ayent pas été étaller toutes leurs colomnes.

M. FABRETTI. Ce Monsieur G. a un furieux prurit pour les colomnes. Ordinairement c'est à l'entrée d'un édifice & non au fond d'une cour qu'est la décoration principale. Mais enfin une fois entré dans cette cour, en voyant ce fronton énorme orné d'un riche bas relief, porté par six grosses colomnes Corinthiennes en avant

corps, & derriere un ſecond ordre ionique, enrichi de guirlandes & de médaillons, on s'attend à trouver un temple ou quelqu'autre choſe digne de cette annonce: mais à travers une longue porte qui a l'air d'une inciſion, (c) on arrive dans un eſpace circulaire grand comme un four banal. Je vous avoue que c'eſt la préface in-folio d'un petit almanach, & je ne ſerois pas étonné que, d'après ce modèle, on imagina pour être encore plus grand d'adapter la colomnade du Louvre à un cabinet de toillette.

M. REMI. Puiſque les ponts, égliſes, édifices, rien ne réuſſit, j'ai envie de vous eſſayer ſur nos fontaines.

M. FABRETTI. Comment! eſt-ce que vous avez des fontaines? Je n'en ai pas apperçu l'ombre d'une.

MILORD. Vous n'avez donc pas vu à quelques coins de rues, autour d'un piſton enfoncé dans un mur des grouppes de porteurs d'eau, attendant leur tour comme à la banque. Eſt-ce que vous n'avez pas tout de ſuite deviné que c'étoit là des fontaines?

M. FABRETTI. C'eſt ſe mocquer, Monſieur Remi, de me parler fontaines, à moi, qui ai plus d'eau dans ma maiſon à Rome que vous n'en avez dans la moitié de Paris.

M. REMI. Je ne vous parle pas de ces petites fontaines peu remarquables. Je ne parle que des magnifiques: celle des innocents, celle de la rue de Grenelle.

(c) C'eſt pour éviter que les colomnes ne mordiſſent ſur les jambages que Monſieur G... a fait ſa porte ſi étroite. Les anciens ſe ſont expoſés ſouvent à ce deffaut plutôt que de ſacrifier les belles proportions de leurs portes. Ils ont eu quelquefois une maniere d'y remédier, en donnant plus de largeur à l'entre-colomnement du milieu. Scamazzi, conſeille cet expédient d'après le temple antique de la Piété; mais en même temps il faut obſerver que dans ce temple tous les entre-colomnemens du milieu aux angles vont en diminuant, & qu'il les faudroit égaux, excepté celui de la porte, pour conſerver la ſymétrie, principe eſſentiel du beau en Architecture.

MILORD. Monſieur Remi, ne vous déplaiſe, il y a encore bien du piſton là dedans.

M. REMI. Vous ne m'entendez-pas ! je ne veux parler que des bas-reliefs, des ſtatues, & vous voulez...

M. FABRETTI. Je veux de l'eau, & vous y mettriez toutes les ſtatues du Capitole, qu'il me faut de l'eau, quand on me parle fontaine.

M. REMI. Vous oubliez l'incomparable Samaritaine, qui fait avec ſon carillon, les délices & l'admiration de tout Paris.

M. FABRETTI. C'eſt une pitoyable meſquinerie de voir ce filet d'eau qu'on va enſuite précieuſement, je ne ſçai où, enfermer ſous la clef. encore un coup, Monſieur Remi, pour parler fontaine dans une grande Ville, il faut voir les fleuves couler dans les places publiques, & ſe diſtribuer enſuite dans des miliers de canaux. Si vous voulez des modêles pour le caractére & l'abondance, c'eſt ſur le *Janicule*, ſur le *Viminale*, à la place *Navone*, à *Trevi*, que vous verrez des fontaines ou plutôt des rivieres.

MILORD. Allons, Monſieur Remi, retirez-vous du mieux que vous pourrez avec vos piſtons, & vos porteurs d'eau & parlez-nous d'autre choſe.

M. FABRETTI. Milord n'a-pas voulu que vous lui parliez de vos ponts ; vous auriez du m'épargner vos fontaines. Il faudroit un peu connoître les bienſéances, & ſçavoir ce dont on peut décemment entretenir un étranger.

M. REMI. Je vois bien qu'il faut renoncer à tout ce qui eſt monument & choſes publiques : mais il me reſte un point ſur lequel je vais me venger. C'eſt la diſtribution de nos hôtels, dont les cabinets, les ſales de bains, les boudoirs...

MILORD. Bien petite vengeance. Continuez vos quais, multipliez vos places, élargiſſez & alignez vos rues, dégagez vos ponts, ayez des fontaines, des égliſes & de grandes idées & abandonnez l'ignoble gloire des petites. Je me rappellerai toujours les Invalides, le Louvre, & je ne porterai ſûrement pas en Angleterre le ſouvenir des jolis cabinets, & des boudoirs de vos femmes.

M. REMI. Ce n'eſt pourtant que de tout cela qu'on veut avoir, & avouez que nos Architectes ſont miraculeux pour vous bâtir une maiſon à colomne & pilaſtres de tout ordre Grec & Romain, cours & jardin, écuries, remiſes, terraſſes, galeries, appartemens pour toutes le ſaiſons, cabinets pour toutes les humeurs : Le tout dans un terrein grand comme ce petit baſſin des Thuilleries.

MILORD. En revanche ils ſeroient bien embarraſſés d'en bâtir une dans l'étendue de tout le jardin.

M. REMI. Il eſt incroyable combien on bâtit : par tout Paris & la France ſont comme à neuf. Et ils ont bien changé de face depuis vingt ans !

M. FABRETTI. Si de puis vingt ans effectivement on eut bâti en France au lieu de maçonner, ce ſeroit le plus beau royaume.....

MILORD. Si chacun ne maçonnoit pas de ſon côté, ce ne ſeroit pas ſeulement le plus beau.

M. REMI. Quoique vous diſiez de notre maçonnerie, malgré tous ſes petits défauts : ſomme totale, l'Architecture depuis François Ier. eſt maintenant à ſon plus haut point en France. Ailleurs depuis la renaiſſance des Arts, elle a été en diminuant, & chez nous, elle a ſuivi une marche toute contraire.

M. FABRETTI. Je crois que Milord ne conviendra pas de cela. Monſieur Remi fait un petit anachriſme, & prend ce ſiécle-ci pour le dernier.

M. REMI. J'ai pourtant lu cela quelquepart ; dans une épître dédicatoire, autant que je puis m'en ſouvenir.

MILORD. Ce n'eſt que là que vous pouvez l'avoir lu ; mais aulieu de lire, je me ſuis promené à la ville & à la campagne, & j'ai vu, que les penſées les plus élevées à côté des plus grands écarts caractériſerent les premieres productions en France. Sebaſtien Serlio, appellé par François Ier. pour y fonder l'Architecture ſe vit bien-tôt effacé, & des deſſeins pour le Louvre ne meriterent pas la préférence. L'Art germa rapidement, l'on vit des Architectes François en Eſpagne & en Italie, même on fut étonné de les voir le diſputer à leurs maîtres.

Comme au ſortir des ténébres on obéit moins encore aux regles qu'on ne s'abandonne au génie, il y avoit plus de hardieſſe que de correction. Auſſi Bullant, du Cerceau & le célébre Philibert de L'orme épurerent ce goût quelquefois barbare en conſervant cependant la grandeur des idées.

Jacques Desbroſſes fit le Luxembourg digne du ſiécle de Leon X. & l'Aquéduc d'Arceuil digne des Romains, & il montra au portail Saint Gervais, que tout eſt poſſible au génie.

Le Mercier par ſon admirable pavillon du Louvre, Bruant le Pere par les Invalides, François Manſart & le Veau par tout ce qu'ils ont faits, Perrault, par ſa ſublime colomnade éleverent en France l'Architecture à ſon plus haut dégré. Hardoin Manſard y contribua comme eux ; mais en y joignant une délicateſſe & une élégance qui en toutes choſes précédent le mauvais goût. Car trop-peu habiles pour s'en tenir comme lui aux vrais bornes, ſes ſucceſſeurs voulant éxagérer, ſubſtituerent aux formes nobles & élégantes un ſtile maigre, de petites recherches de diſtributions & un rafinement de décorations &

d'ornemens qui font aujourd'hui mépriſer la funeſte abondance des Oppenords & des Meiſſoniers. Le dernier ſurtout changea toutes les formes. Plus de ſimétrie & de régles ; mais des contraſtes affectés & tous les caprices de la mode. Comme ce goût bizarre fut longtems pris pour du génie, l'architecture alloit ſe perdre ; mais l'illuſtre Servandoni poſa une borne puiſſante à ce *tortillé* ridicule, par le ſpectacle impoſant & ſublime du portail Saint Sulpice : il rappella les principes des Grecs & des Romains : on les étudia, mais en apprennant leur langue, on n'a pas leurs génies pour la parler. On connoît les belles proportions, le bon goût régne, mais les idées manquent pour des maſſes nouvelles & variées, pour de grandes diſtributions & de beaux enſembles. Ce n'eſt point la faute des Artiſtes, c'eſt la nature qui ſe refuſe ; mais c'eſt toujours beaucoup, que s'il paroît un grand homme, il n'ait qu'à inventer ſelon les principes reçus, & rien à détruire.

M. FABRETTI. Que ce grand homme ſe dépêche d'arriver, car le bon goût eſt trop de mode pour durer. On le met à tout. Je vois aux tabatieres & boëtes à rouge autant de colomnes & de pilaſtres qu'à une façade de palais. Quand ce bon gout n'a d'appui que les Artiſtes médiocres, il eſt auſſi paſſager que la mode qui le répand. Il faut que de tems en tems il ſoit ſolidement affermi par quelque grande production.

M. REMI. Je doute fort qu'il paſſe, tout le monde aime l'architecture. Les édifices publics peuvent être manqués, mais nos hôtels ne le ſont pas.

M. FABRETTI. Céder ſur le premier point, c'eſt abandonner l'autre. Un grand édifice peut en impoſer par la grandeur de ſa maſſe ; mais un petit n'intéreſſe que par les idées. Vos anciens hôtels ſont d'un aſpect plus noble, & d'une diſtribution plus grande, & l'on ne penſe rien aujourd'hui comme les hôtels Carnavalet, d'Aumont, Lambert, Bretonvilliers, &c.

M. REMI. Cette ancienne maniere ſeroit trop chere: on n'eſt pas aſſez riche aujourd'hui.

MILORD. On l'étoit moins autrefois, & on bâtiſſoit grandement à la ville & à la campagne. Les petites maiſons ſont ruineuſes, mais point les palais. Tout cela tient aux mœurs. La petite ſociété a banni la grande repréſentation, les petites maiſons détruiſent les hôtels, & les dépenſes obſcures les grandes fortunes.

M. REMI. On a renoncé volontiers à tous ces uſages antiques. Les petits logements à plis de corps ſont bien plus commodes. On a beaucoup de choſes en très peu d'eſpace, & c'eſt là où le génie ſe montre. Quand d'ailleurs nos Architectes voient jour à placer une colomne, ou un pilaſtre, ils ne le négligent pas.

M. FABRETTI. Je trouve quelquefois ſur mon chemin de ces colomnes bien abſurdes, & il faut avoir bien envie d'en fourrer par tout.

M. REMI. Ils ne ſont pas tous de la même force. Il ne faut parler que des habiles & nous en avons qui vous placent une colomne comme des anges. Monſieur le Do... par exemple, eſt bien le compére le plus inimitable.

M. FABRETTI. N'eſt-ce pas lui qui a fait l'hôtel Montmorancy?

M. REMI. Sûrement, il n'y a que lui qui ait de pareilles idées. Mais ſes projets ne ſont encore rien. C'eſt dans le feu de l'éxécution qu'il eſt le plus étonnant. C'eſt au milieu des charpentiers, ferruriers, vitriers, menuſiers, maçons, couvreurs, & carreleurs qu'il faut le voir & l'entendre: vous le prendriez pour le Dieu de l'Architecture.

M. FABRETTI. Il me ſemble que le Dieu ne s'eſt pas fort montré à cet hôtel.

M. REMI. La façade & la distribution ont bien trouvé des critiques ; mais y eut-il encore plus de défauts, il les a bien rachetés par l'heureuse invention de l'inscription de l'hôtel placée sur le toit.

M. FABRETTI. Il pouvoit la laisser sur la porte. Les deux grosses colomnes auroient pu aisément la porter, indépendamment de la lourde balustrade dont il les a chargé.

M. REMI. Oh pour la porte, c'est la partie honteuse ! Il n'avoit pas d'espace pour y faire un coup de génie comme à l'hôtel d'Uzes.

M. FABRETTI Quel est donc ce coup de génie ?

M. REMI. Le parti est tout neuf. Vous sçavez qu'on met quelquefois des trophées d'armes sur une porte pour la couronner. Point du toutes : il a imaginé d'en charger deux grosses colomnes, & puis vous a coëffé le tout d'une corniche. Voilà assurément une chose dont on ne s'étoit jamais avisé. (*d*)

M. FABRETTI. Et dont on ne s'avisera plus, à ce qu'il faut espérer.

M. REMI. Mais, Monseigneur, pour plaire, il faut bien innover.

M. FABRETTI. Il faut être neuf, & point bizarre. Il y a en tout des principes ; & une licence doit du moins produire une beauté.

M. REMI. Si ce sont des licences, c'est que sans doute, on les a éxigé.

M. FABRETTI. Ne croyez-pas qu'on lui ait de-

(*d*) Vitruve dit que les Architectes Grecs avoient pour maxime de ne rien faire dont ils ne pussent donner une bonne raison. Il paroit que Monsieur le Do... n'est pas Grec dans toutes ses productions.

mandé de groſſes colomnes à foiſon, une inſcripction ſur le toit, & les trophées d'armes ſous la corniche. Un Artiſte ſage compoſe en raiſon du terrein & de l'objet. Les propriétaires ſont plus attachés à la diſtribution qu'aux dehors. Une femme veut bien un cabinet de toillette & des bains ; mais elle ne met pas la même valeur à des colomnes doriques ou corinthiennes & ſi abſolument le maître prétend avoir du goût, & veut des ordres, on compoſe, & on tâche de s'en tirer avec quelques pilaſtres.

M. REMI. Si cet hôtel Montmorency vous déplait, un peu audeſſus vous avez admiré en revanche le temple de Mademoiſelle Gui, pour lequel tous les Artiſtet ſe ſont à l'envie épuiſés.

M. FABRETTI. Monſieur le Do... s'eſt ſans doute épuiſé pour l'intérieur. Car le corps de logis ſur la rue maſque bien vilainement ce temple. Et puis ce périſtile ſurmonté de cet eſpéce de ſoupirail, m'a paru une triſte invention. Mais lui qui aime les ſtatuës a négligé une belle occaſion.

M. REMI. C'eſt ce qu'on lui a reproché. Il pouvoit mettre là un Apollon jouant de la harpe, le bon Plutus verſant ſa longue corne d'abondance & la déeſſe ſe pâmant en meſure. Il falloit par ces ſtatuës honorer les talents.

MILORD. Il faut honorer les talents utiles. La danſe efféminée ne fut jamais du nombre. Et ſous le regne des Mœurs, on n'eſtimera que cette danſe grave, & militaire à l'uſage des Spartiates & des anciens Romains.

M. REMI. Tout le monde n'a pas de connetables à mettre ſur ſon toit.

M. FABRETTI. Quand on en a, il faut les mieux placer.

MILORD.

MILORD. Ce n'eſt pas à eux ſeuls qu'on doit élever des ſtatuës. On en mérite pour défendre ſa patrie comme pour l'éclairer. Les ſtatuës des Sully, des Turennes, Deſcartes & Corneille peuvent également décorer les maiſons & les villes. Les Arts même ne ſont pas exclus ; les Grecs nous ont appris les honneurs qu'on doit leur rendre, & leur célébres Artiſtes étoient mis à côté de leurs généraux.

M. REMI. Les nôtres ſeroient trop fiers de ce parallêle. Il falloit que les Généraux de ce tems-là fuſſent bien peu de choſe, & ne valuſſent pas ceux du notre.

MILORD. Il eſt vrai que ce n'étoit que Themiſtocle, Périclés, & Miltiades.

M. REMI. Tout cela nous fait perdre de vue M. le Do... & je ſuis bien aiſe de vous dire avant de le quitter que ce n'eſt point encore par tout ceci qu'il faut le juger. Il faut le voir lorſqu'il a ſes coudées franches & que ſon génie eſt en liberté. C'eſt à Luſſienne où l'on va l'admirer.

M. FABRETTI. Ne nous parlez de Luſſienne que pour les ſculpteurs, doreurs, ferruriers, ménuiſiers, & non pour autre choſe. Pour avoir un pavillon digne de cette belle poſition, il falloit y porter celui de Monſieur de la Boiſſiere. Voilà un modéle que Monſieur le Do. eut bien fait d'imiter.

M. REMI. Tout cela prouve la difficulté d'avoir de belles choſes. Vous voyez qu'on a beau donner carte blanche à ſon architecte. ...

M. FABRETTI. Mais pourquoi avoir ſon architecte? Tout au plus on peut avoir ſon peintre, parce qu'un barbouillage eſt aiſé à effacer : mais les ſottiſes des architectes ſont plus ſolides. (*e*) Voilà juſtement la raiſon pour

(*e*) La nation eſt intereſſée elle-même au meilleurs choix des

désirer une expoſition préliminaire. Un particulier propoſeroit au concours ſa maiſon, comme une ville un édifice public ; l'art & les Artiſtes y gagneroient, parce que ſans protection & ſans intrigue, les vrais talens ſuffiroient pour être employés. Les plans adoptés & les meilleures idées ſe rectifieroient encore par les avis du public. On eut par exemple averti Monſieur le Cam. que ſa halle aux bleds, quoique bien imaginée, étoit trop petite pour Paris, & les dégagemens trop reſerrés même pour la province. Si jamais on fait un marché pour tout genre de comeſtibles, on pourra prévenir les architectes qu'il faut une place vaſte & bien percée, des arcades, des canaux, des torrents d'eau pour laver.....

M. REMI Mais, Monſeigneur, vous n'y penſez pas. Vous croyez être à Rome avec toutes cette profuſion d'eau. Où voulez-vous qu'on en prenne ?

MILORD. Dans le Danube, morbleu, dans le Danube.

M. REMI. Le projet eſt vaſte.

MILORD. On n'eut pas demandé où il faut en prendre dans le ſiécle où on joignoit les deux mers, & où l'on ordonnoit de creuſer ſur une haute montagne, juſqu'à ce qu'on trouva le feu ou l'eau.

M. FABRETTI. Ils en auront lorſqu'ils voudront. Quand même le niveau manqueroit de tout côté, avec des pompes on enléve toute une riviere de ſon lit, & on la fait couler en l'air. Ils ont tant de facilité avec leurs légions pour former des canaux, percer des montagnes, élever des aqueducs. Nos ſoldats Romains faiſoient de tout cela, & gagnoient des batailles.

Architectes. De mauvais monumens ſont deshonnorans pour le ſiécle. Il ſera un exemple de mauvais goût pour la poſtérité, pendant qu'il pourroit lui ſervir de modéle, en fourniſſant par un concours les occaſions de l'illuſtrer à des Artiſtes négligés.

M. REMI. Ces moyens pourroient être bons. Mais c'eſt trop en petit, & il me ſemble que le Danube où même le fleuve Saint Laurent....

MILORD. Lorſqu'il s'agit d'un barbouilleur, ou d'un maçon on peut rire, Monſieur Remi, mais quand il s'agit de la commune! Morbleu je n'aime pas la plaiſanterie. Voilà bien les François! une plate facétie leur fait perdre de vuë l'objet eſſentiel. N'importe après s'il ont un air infect à reſpirer, & l'égout d'un hôpital à boire.

M. REMI. Les gens comme il faut ont de l'eau de ville d'Havrey.

MILORD. By God! les cordonniers chez nous ſont des gens comme il faut.

M. REMI. Bientôt l'eau ſera bonne pour tout le monde: quand l'Hôtel-Dieu ne ſera plus au même endroit.

MILORD. Il y ſera toujours. Ce qu'on n'a pas fait ſur le champ ne ſe fera plus, & la pauvre humanité continuera de perir dans les lieux deſtinés à la ſoulager.

M. FABRETTI. On eſpére cependant, & tout Paris dans le moment de l'incendie montra tant d'enthouſiaſme.

MILORD. En montre-t'on beaucoup aujourd'hui? les mêmes cauſes éxiſtent toujours, & on laiſſe tranquillement ſe préparer pour dans quelques années un nouveau deſaſtre. On n'a ici que cette ſenſibilité de théatre auſſi paſſagére que l'action qui la fait naître. Le feu une fois éteint, les cris ceſſés, les malheureux ſouffrans rentrez dans leur charnier, le ſpectacle fut fini, & le ſentiment avec lui. Le triſte ſouvenir s'en eſt perdu pour n'avoir pas même le ſort de ces vaines hiſtoires qu'on ſe rappelle quelquefois. (*f*)

(*f*) C'eſt une obſervation très journaliere. Plus une choſe eſt

M. REMI. Il nous faudroit des ames fortement populaires & publiques comme celle de Milord.

M. FABRETTI. Aſſez de gens voyent les abus, mais il faut les ſentir comme lui pour les réformer.

M. REMI. De pareils citoyens s'animeroient vraiment pour de grands interêts puiſqu'ils ne ſont indifferens ſur rien, & qu'ils mettent de la chaleur comme vous avez vu juſques dans les arts, les miſéres, & les petites choſes.

MILORD. Rien n'eſt petit dans l'ordre public. Eſt-ce qu'une ame citoyenne s'enthouſiaſmeroit pour du marbre & des couleurs ſans leur influence ſur les mœurs. C'eſt à elles que la Gréce rapportoit tous les Arts dont elle faiſoit les reſſorts de ſa politique, & une corde ajoutée à la Lyre y fit craindre une révolution Une fois ſa liberté perdue, le droit de tout changer & de tout mépriſer devint le charme de la ſervitude. Tout ſert à l'hiſtoire des ſiécles : le temps des grandes paſſions, fut celui des grands hommes. Votre nation n'a maintenant que des goûts, auſſi petits que les ames qui ne ſont plus ni aſſez vaſtes, ni aſſez nobles pour les grandes choſes, pour les grandes vertus, comme pour les grands vices.

Selon un ancien ſage, les Artiſtes forment les mœurs plus ſûrement & briévement que les philoſophes. Les ſtatues des héros, la répréſentation d'une belle action, d'un acte de vertu enflammoient le grand Scipion. (g)

frivole, & plaiſante & plus on a le droit de la conter ſouvent avec tous ces détails ; Mais un événement triſte, & touchant eſt une idée qu'on fuit avec ſoin, & dans la plus part des têtes, un bal, une réjouiſſance font époque, & jamais une calamité.

(g) Qu'on ſe repréſente le vertueux Romain au milieu de nos cabinets, & qu'on ſe peigne ſa grande ame, à la vue des courtauds Flamands buvant de la bierre, & de toutes les ordures des le Pr... Frago... & la Gre... Nos Scipions ont ſans doute d'autres moyens de s'enflammer pour la vertu.

Mais on n'a plus d'organes pour ſentir de pareilles leçons. On ſe défait même dans tous les ordres de cette pénible vénération pour ſes peres ; tout comme à la chute de l'empire Romain, vos Artiſtes mépriſent ce qu'ils ne peuvent atteindre. Si les anciens avoient une valeur, eux n'en auroient pas, & ils croyent s'ajoûter tout ce qu'ils s'efforcent de leur ôter.

Séneque voyant que les admirateurs du ſiécle d'Auguſte ne pouvoient être les ſiens, ſe mit à les décrier. Vos fameux génies du dernier ſiécle que vous pourriez hardiment oppoſer à l'antiquité, ne ſont plus rien pour vous. Votre (*b*) Sophocle & votre Euripide ſont publiquement dépoſſédés du premier rang & l'Académie n'a pas élevé ſa voix pour flétrir ſolemnellement la vile adulation, ou éclairer le mauvais goût.

(*i*) Moliere, car c'eſt de ſon nom dont il faut l'appeller, perſonne dans l'antiquité ne pouvant lui donner le ſien, Moliere n'eſt plus joué ſur vos théâtres. Enfin tous les ſtiles & tous les tons ſont changés. Rien ne coule plus naturellement des ames, tout eſt un pénible effort de l'eſprit. Le choc des mots & des idées eſt devenu (*k*) votre ſublime, & le plus froid enthouſiaſme a ſuccédé au noble feu du génie.

(*b*) Monſieur de Saint La... a trouvé la choſe ſi claire qu'il l'a énoncé ſimplement comme un principe. Dans les lettres comme dans les mœurs, il y a des dogmes reſpectables & les corps qui ſe prétendent les deffenſeurs du goût, devroient ſevir ſur-tout contre leurs membres qui s'en écartent.

(*i*) Si cet éloge paroît outré, qu'on obſerve que pour le balancier on n'a que les ouvrages perdus de Menandre, ſa réputation n'eſt que ſur la foi des Auteurs, & les titres n'en éxiſtent plus.

(*k*) Le ſublime Boſſuet a trouvé auſſi zoiles. Mais ſes admirateurs ont lû avec grand plaiſir ſon article dans *l'éſſai ſur les éloges.* Et quand l'égliſe Gallicane remplira ſes devoirs envers cet immortel Evêque, en élevant ſa ſtatuë au milieu de ſes aſſemblées, pour les préſider & les inſpirer, l'Inſcription eſt toute prête, & pour louer Boſſuet Monſieur Thom... a pris ſon ſtile.

Ces illuſtres Citoyens, nés pour gouverner les hommes ou pour les défendre, n'étoient, à ce qu'on dit, bons tout au plus que pour leurs ſiécles. L'Hopital, Sully, d'Oſſat & Jeannin boulverſeroient maintenant un empire; (*l*) Turenne & Condé perdroient aujourd'hui toutes leurs batailles.

Pour nous, pour notre nation ſi fertile en grands hommes, nous ne ſommes plus, il eſt vrai, dans le ſiécle des *Skakeſpear*, des *Milton*, des *Clarendon*, des *Sydney* & des *Malbourough*; mais notre admiration pour eux s'augmente encore à meſure que la nature s'épuiſe. Nous conſervons par-là le ſeul moyen de nous rapprocher d'eux. L'opprobre public flétriroit à jamais de lâches détracteurs de leur gloire, & nous allons toujours évoquer leurs génies ſur leurs tombes.

(*l*) Les modernes Tacticiens avec leur méchanique, traittent légérement ces Heros, comme ſi leurs génies ne ſe fuſſent pas bientôt montés à tout ce qu'ils [illegible] ſavent et n'eussent pas toujours eu ce qu'ils ne ſauront jamais.

FIN.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CEs Dialogues ſont détachés d'une nombreuſe collection. Comme on a été à même de ſuivre les ſéances de ces étrangers dans nos académies, théâtres, bibliotéques, cercles, &c. *on a leur cours complet d'obſervations en France. L'accueil que le public fera à ces premieres, décidera ſi on doit leur donner une ſuite, qu'on ne négligera jamais d'enrichir de notes pour la plus ample intelligence du texte. On a cru devoir commencer par la Peinture, vu l'extrême péril où elle eſt en France ; il étoit inſtant d'arriver à ſon ſécours.*

OMISSIONS.

PAGE 105 *ligne* 15, *après ces mots*, qui étoit ſon ſeul talent, *ajoutez.*

M. FABRETTI. Pour de pareils maîtres, moins les choſes ſont finies, mieux elles valent. Dans un deſſein, &c.

Page 105, *ligne* 20, *après*, y avoit-il quelque choſe à remarquer, *liſez en note*,

Note. Quelques perſonnes diſtinguant deux époques dans le coloris de Monſieur Boucher, prétendent que ce n'eſt que de la derniere dont il faut dire du mal. Pour être vrai il faut en dire des deux. Sa premiere couleur, quoiqu'imitée de Watteau & de le Moine, étoit cependant fauſſe, comme il arrive toujours quand on ſe maniere d'après des tableaux & qu'on ne colorie pas d'après nature.

Page 142, *ligne* 7, *après ces mots*, malgré ſa ſale d'opera, *ajoutez*, à cauſe de ſa petite maiſon Chavannes.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7511 00626903 2